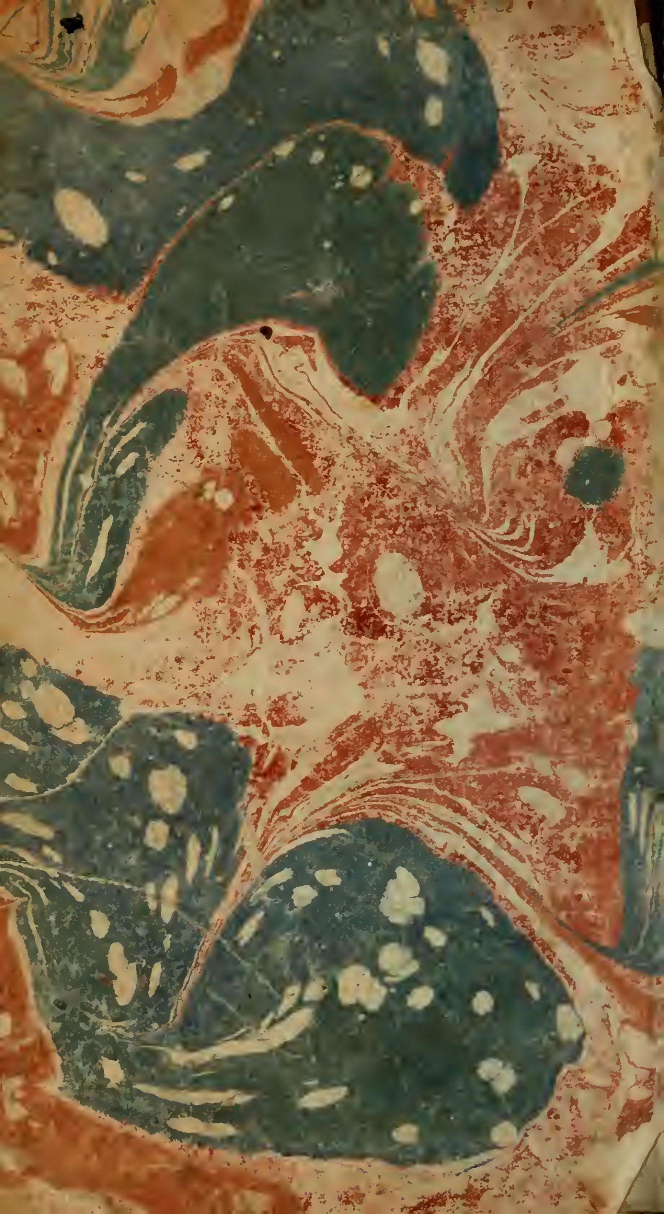




CONTES

MORAUX.

PREMIERE PARTIE.

Saml. White

298 Jervis St.

Brooklyn

1879.

CONTES MORAUX,

PAR

M. MARMONTEL,

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

PREMIERE PARTIE.



A LA HAYE.

M. DCC. LXVII.



PRÉFACE.

ENGAGÉ, il y a quelques années, à écrire sur la comédie, je cherchois dans la nature les regles & les moyens de l'art. Cette étude me conduisit à examiner s'il étoit vrai, comme on l'a dit, que tous les grands traits du ridicule eussent été saisis par Moliere & par les Poëtes qui l'ont suivi.

En parcourant le tableau de la société, je crus apercevoir que dans les combinaisons inépuisables des folies & des travers de tous les états, un homme de génie trouveroit encore

de quoi s'occuper. J'avois même recueilli quelques obſervations que je voulois propoſer aux jeunes Poëtes, lorſque M. de Boiſſy, mon ami, me demanda quelques morceaux de proſe à inſérer dans le Mercure. Il me vint dans l'idée de mettre en œuvre, dans un conte, l'un des traits de ma collection, & je choiſis pour eſſai la ridicule prétention d'être aimé uniquement pour ſoi-même. Ce conte eut le ſuccès que pouvoit avoir une bagatelle. Mon ami me preſſa de lui en donner un ſecond. Je me propoſai d'y faire ſentir la folie de ceux qui emploient l'autorité pour mettre une femme à la raiſon ; & je pris pour exemple un Sultan & ſon eſclave, comme les deux extrêmités de la domination & de la dépendance. Ce nouvel

nouvel essai me réussit encore ; & flatté d'avoir saisi le goût du Public dans un genre que l'on daigna regarder comme nouveau, je continuai à m'y exercer.

L'idée singuliere que les jeunes personnes se font de l'amour d'après la lecture des romans, & le chagrin qu'elles ont de ne pas le trouver dans la nature tel qu'il est peint dans les livres, étoit un petit ridicule à combattre ; & pris sous deux points de vue différens, il fut le sujet de deux contes. Dans l'un, c'est une femme mécontente de sa façon d'aimer. Dans l'autre, c'est une femme mécontente de la façon dont elle est aimée.

Les trois nuances de ce qu'on apelle amour dans le monde, la fantaisie, la passion & le goût, me don-

nerent l'idée des *quatre Flacons.*

Dans le conte apellé *Heureusement*, je tâchai de faire voir à quoi tient le plus souvent la vertu d'une honnête femme, & combien sa foiblesse doit la rendre indulgente pour les fautes mêmes qu'elle a sçu éviter.

Celui des *deux Infortunées* est un exemple des dangers auxquels un jeune homme, d'un naturel doux & facile, est exposé dans le monde.

La hardiesse avec laquelle certains petits originaux se donnent le nom de Philosophes, m'a fourni le sujet du *Philosophe soi-disant.*

Le sot orgueil de l'homme exigeant, qui veut que tout soit fait pour lui, est peut-être le plus théatral des ridicules qui ont échapé à Moliere : je n'ai fait que l'effleurer ; mais un homme de

de talent doit ſentir combien ce caractere, aprofondi & dévelopé, ſeroit digne de la ſcene comique.

La prédilection aveugle & cruelle d'une *mauvaiſe Mere* pour l'un de ſes enfans, & les chagrins qu'elle ſe prépare ; l'attention d'une *bonne Mere* à diriger l'inclination de ſa fille, & le ſuccès qui en eſt le prix ; ſont encore deux ſujets fort au-deſſus de l'eſquiſſe que j'en ai donnée.

Perſuadé qu'un mari eſt ſouvent complice des égaremens de ſa femme ; ou par un excès de foibleſſe ou par un excès de rigueur, j'ai voulu rendre ſenſible cette vérité, qu'il y a peu de femmes qu'on ne retînt dans le devoir avec de la raiſon, de la douceur & du courage. Mais le caractere du *bon Mari* n'eſt pas de ceux dont il ſuffit de

de donner l'esquisse. Comme il tient le milieu entre deux excès oposés, ce sont les nuances qui le distinguent, & j'y ai donné tous mes soins.

Le ridicule que j'ai attaqué dans *le Connoisseur*, est trop nuisible aux Lettres pour mériter des ménagemens. J'avouerai cependant que des considérations personnelles m'ont engagé à l'adoucir. J'ai pris le Connoisseur bon homme, au lieu du Connoisseur jaloux & tyrannique, qui veut protéger les talens en dépit d'eux-mêmes, & qui persécute sourdement tous ceux qu'il ne peut subjuguer. C'est au théatre à en faire justice. Pour moi, j'ai mieux aimé détourner les yeux de dessus mes modèles, que de les peindre trop ressemblans. On verra de même que si j'ai dessiné de fantaisie les personnages

perſonnages de quelques prétendus beaux eſprits, ce n'eſt pas faute d'en avoir eu de plus ridicules & de plus mépriſables à copier d'après nature; mais j'aime encore moins la vérité que je hais la ſatyre.

Les plaintes des peres ſur les égaremens de leurs fils ne ſont que trop fréquentes & trop bien fondées, mais n'ont-ils eux-mêmes aucune négligence à ſe reprocher ? Quels ſacrifices ont-ils fait au grand intérêt de prévenir ou de corriger dans leurs enfans les vices dont ils ſe plaignent ? J'ai tâché de leur faire voir de quoi un bon pere étoit capable, & cet exemple m'a paru mériter le titre de l'*Ecole des Peres*.

Il eſt des caracteres qui, pour être preſentés dans toute leur force, exigent des combinaiſons & des dévelopemens

pemens dont un conte n'eſt pas ſuſceptible ; je ne puis que les indiquer. Il en eſt d'autres qui ne ſont pas aſſez généraux pour être peints ſans donner lieu aux aplications perſonnelles ; je m'abſtiens même de les déſigner. On ſçait combien la fauſſe clef des *Caracteres* a chagriné leur auteur *, & je ne dois pas ignorer de quoi les méchans ſont capables.

Quelquefois il s'eſt preſenté des ſujets qui, ſans avoir une moralité directement relative à nos mœurs, me donnoient des ſituations touchantes, ou des tableaux intéreſſans : tels ſont *Lauſus & Lydie*, *la Bergere des Alpes*, *Annete & Lubin*, *les Mariages Samnites* ; mais dans ceux-là même j'ai eu pour objet de rendre la vertu aimable.

* La Bruyere.

Enfin

Enfin, j'ai tâché par-tout de peindre ou les mœurs de la ſociété, ou les ſentimens de la nature; & c'eſt ce qui m'a fait donner à ce recueil le titre de Contes Moraux.

A la vérité des caracteres j'ai voulu joindre la ſimplicité des moyens, & je n'ai pris que les plus familiers. Ainſi un petit ſerin me ſert à détromper & à guérir une femme de l'aveugle paſſion qui l'obſede; ainſi quelques traits changés à un tableau réconcilient deux époux; ainſi la nouvelle du jour, le ſpectacle, le jeu, la promenade, ſont les épreuves qui dévelopent les caracteres de deux amans, & qui éclairent une jeune perſonne ſur le choix d'un époux digne d'elle.

Je dirai peu de choſe du ſtyle: quand c'eſt moi qui raconte, je me livre à

l'impreſſion

l'impreſſion actuelle du ſentiment ou de l'image que je dois rendre : c'eſt mon ſujet qui me donne le ton. Quand je fais parler mes perſonnages, tout l'art que j'y emploie eſt d'être preſent à leur entretien, & d'écrire ce que je crois entendre. En général, la plus naïve imitation de la nature dans les mœurs & dans le langage, eſt ce que j'ai recherché dans ces contes ; s'ils n'ont pas ce mérite, ils n'en ont aucun.

Je propoſai il y a quelques années, dans l'article *Dialogue* de l'Encyclopédie, de ſuprimer les *dit-il* & *dit-elle* du Dialogue vif & preſſé. J'en ai fait l'eſſai dans ces contes ; & il me ſemble qu'il a réuſſi. Cette maniere de rendre le recit plus rapide, n'eſt pénible qu'au premier inſtant ; dès qu'on y eſt accoutumé, elle fait briller le talent de bien lire.

Dans

Dans la premiere édition de ce Recueil, il s'étoit gliſſé des fautes que j'ai corrigées dans celle-ci ; j'y ai ajouté trois contes nouveaux, *le bon Mari*, *le Connoiſſeur*, & *l'Ecole des Peres*. Je ſouhaite que le public s'aperçoive du ſoin que j'ai pris de les rendre dignes de l'accueil qu'il a fait aux premiers.

Le ſuccès qu'a eu au théatre le ſujet de Soliman traité par un homme qui écrit avec beaucoup de facilité & de grace, me permet d'eſperer que l'on fera le même uſage de quelques-uns de ces petits tableaux, & à l'avenir je m'occuperai, comme j'ai fait dans ces trois nouveaux contes, à choiſir des actions faciles à mettre ſur la ſcene, pour épargner du travail aux Auteurs.

J'avois deſſein de détacher de cette ſeconde édition le morceau ſur les ſpectacles,

tacles, que j'ai donné dans la premiere ; mais on m'a fait entendre qu'il a été assez bien reçu pour qu'on soit bien-aise de le voir encore à la suite de ce recueil, en attendant qu'il trouve mieux sa place.



CONTES



CONTES *MORAUX.*

ALCIBIADE, *OU LE MOI.*

LA nature & la fortune sembloient avoir conspiré au bonheur d'Alcibiade. Richesses, talens, beauté, naissance, la fleur de l'âge & de la santé; que de titres pour avoir tous les ridicules! Alcibiade n'en avoit qu'un: il vouloit être aimé pour lui même. Depuis la coquetterie jusqu'à la sagesse, il avoit tout séduit dans Athenes; mais en lui étoit-ce bien lui qu'on aimoit? Cette délicatesse lui prit un matin comme il venoit de faire sa cour à une prude: c'est le moment des réflexions. Alcibiade en fit sur ce qu'on apelle le sentiment pur, la métaphysique de l'amour. Je suis bien dupe, disoit-il, de prodiguer mes soins à une femme qui ne m'aime peut-être que pour elle-même! Je le sçaurai de par tous les Dieux? & s'il en est ainsi, elle peut chercher parmi nos athletes

un ſoupirant qui me remplace.

La belle prude, ſuivant l'uſage, opoſoit toujours quelque foible réſiſtance aux deſirs d'Alcibiade. C'étoit une choſe épouvantable! elle ne pouvoit y penſer ſans rougir. Il falloit aimer comme elle aimoit, pour s'y réſoudre. Elle auroit voulu pour tout au monde qu'il fût moins jeune & moins empreſſé. Alcibiade la prit au mot. Je m'aperçois, Madame, lui dit-il un jour, que ces complaiſances vous coûtent; hé bien, je veux vous donner une preuve de l'amour le plus parfait. Oui, je conſens, puiſque vous le voulez, que nos ames ſeules ſoient unies, & je vous donne ma parole de n'exiger rien de plus.

La prude loua cette réſolution d'un air bien capable de la faire évanouir; mais Alcibiade tint bon. Elle en fut ſurpriſe & piquée: cependant il fallut diſſimuler.

Le jour ſuivant tout ce que le déshabillé put avoir d'agaçant fut mis en uſage. La vivacité du deſir brilloit dans les yeux de la prude; dans ſon maintien, la nonchalance & la volupté. Les voiles les plus legers, le déſordre le plus favorable; tout en elle invitoit Alcibiade à s'oublier. Il aperçut le piege. Quelle victoire, lui dit-il, Madame, quelle victoire à remporter ſur moi-même! Je vois bien que l'amour m'éprouve, & je m'en aplaudis: la délicateſſe de mes ſentimens en éclatera davantage. Ces voiles tranſparens & légers, ces couſſins, dont la volupté ſemble avoir formé ſon trône, votre beauté, mes deſirs; combien d'ennemis à vaincre! Ulyſſe n'y échaperoit pas, Hercule y ſuccomberoit. Je ſerai plus ſage qu'Ulyſſe,

lysse, & moins fragile qu'Hercule. Oui, je vous prouverai que le seul plaisir d'aimer peut tenir lieu de tous les plaisirs. Vous êtes charmant, lui dit-elle, & je puis me flatter d'avoir un amant unique; je ne crains qu'une chose, c'est que votre amour ne s'affoiblisse par la rigueur. Au contraire, interrompit vivement Alcibiade, il n'en sera que plus ardent. Mais, mon cher enfant, vous êtes jeune: il est des momens où l'on est pas maître de soi; & je crois votre fidélité bien hasardée, si je vous livre à vos desis. — Soyez tranquille, Madame, je vous réponds de tout. Si je puis vaincre mes desirs auprès de vous, auprès de qui n'en serai-je pas le maître? — Vous me promettez du moins, lui dit-elle, que s'ils deviennent trop pressans, vous m'en ferez l'aveu? Je ne veux point qu'une mauvaise honte vous retienne. Ne vous piquez pas de me tenir parole: il n'est rien que je ne vous pardonne plutôt qu'une infidélité. — Oui, Madame, je vous avouerai ma foiblesse de la meilleure foi du monde, quand je serai prêt à y succomber; mais laissez-moi du moins éprouver mes forces; je sens qu'elles iront encore loin, & j'espere que l'amour m'en donnera de nouvelles. La prude étoit furieuse, mais sans se démentir elle ne pouvoit se plaindre; elle se contraignit encore dans l'espoir qu'à une nouvelle épreuve Alcibiade succomberoit. Il reçut le lendemain à son réveil, un billet conçu en ces termes: » J'ai passé la plus cruelle » nuit, venez me voir. Je ne puis vivre sans » vous. »

Il arrive chez la prude. Les rideaux des fenêtres n'étoient qu'entre-ouverts; un jour

tendre ſe gliſſoit dans l'apartement à travers des ondes de pourpre. La prude étoit encore dans un lit parſemé de roſes. Venez, lui dit-elle d'une voix plaintive, venez calmer mes inquiétudes. Un ſonge affreux m'a tourmenté cette nuit : j'ai cru vous voir aux genoux d'une rivale. Ah ! j'en frémis encore. Je vous l'ai dit, Alcibiade, je ne puis vivre dans la crainte que vous ne ſoyez infidèle : mon malheur ſeroit d'autant plus ſenſible que j'en ſerois moi-même la cauſe, & je veux du moins n'avoir rien à me reprocher. Vous avez beau me promettre de vous vaincre ; vous êtes trop jeune pour le pouvoir longtems. Ne vous connois-je pas ? Je ſens que j'ai trop exigé de vous ; je ſens qu'il y a de l'imprudence & de la cruauté à vous impoſer une loi ſi dure. Comme elle parloit ainſi de l'air du monde le plus touchant, Alcibiade ſe jetta à ſes pieds. Je ſuis bien malheureux, lui dit-il, Madame, ſi vous ne m'eſtimez pas aſſez pour me croire capable de m'attacher à vous par les ſeuls liens du ſentiment ! Après tout, de quoi me ſuis-je privé ? De ce qui déshonore l'amour. Je rougis de voir que vous comptiez ce ſacrifice pour quelque choſe. Mais fût-il auſſi grand que vous vous l'imaginez, je n'en aurai que plus de gloire. Non, mon cher Alcibiade, lui dit la prude en lui tendant la main, je ne veux point d'un ſacrifice qui te coûte : je ſuis trop ſûre & trop flattée de l'amour pur & délicat que tu m'as ſi bien témoigné. Sois heureux, j'y conſens. Je le ſuis, Madame, s'écria-t-il, du bonheur de vivre pour vous : ceſſez de me ſoupçonner & de me plaindre ; vous voyez l'amans

mant le plus fidèle, le plus tendre, le plus respectueux..... Et le plus sot, interrompit-elle, en tirant brusquement ses rideaux, & elle apella ses esclaves. Alcibiade sortit furieux de n'avoir été aimé que comme un autre, & bien résolu de ne plus revoir une femme qui ne l'avoit pris que pour son plaisir. Ce n'est pas ainsi, dit-il, qu'on aime dans l'âge de l'innocence; & si la jeune Glicérie éprouvoit pour moi ce que ses yeux semblent me dire, je suis bien certain que ce seroit de l'amour tout pur....

Glicérie, dans sa quinzieme année, attiroit déjà les vœux de la plus brillante jeunesse. Qu'on imagine une rose au moment de s'épanouir, tels étoient la fraîcheur & l'éclat de sa beauté.

Alcibiabe se presenta, & ses rivaux se dissiperent. Ce n'étoit point encore l'usage à Athenes de s'épouser pour se haïr & pour se mépriser le lendemain; & l'on donnoit aux jeunes gens, avant l'hymen, le loisir de se voir & de se parler avec une liberté décente. Les filles ne se reposoient pas sur leurs gardiens du soin de leur vertu. Elles se donnoient la peine d'être sages elles-mêmes. La pudeur n'a commencé à combattre foiblement que depuis qu'on lui a dérobé les honneurs de la victoire. Celle de Glicérie fit la plus belle défense. Alcibiade n'oublie rien pour la surprendre ou pour la gagner. Il lona la jeune Athénienne sur ses talens, ses graces, sa beauté; il lui fit sentir dans tout ce qu'elle disoit, une finesse qu'elle n'y avoit pas mise, & une délicatesse dont elle ne se doutoit pas. Quel dommage qu'avec tant de

charmes,

charmes, elle n'eût pas un cœur ſenſible! je vous adore, lui diſoit-il, & je ſuis heureux ſi vous m'aimez. Ne craignez pas de me le dire : une candeur ingénue eſt la vertu de votre âge. On a beau donner le nom de prudence à la diſſimulation ; cette belle bouche n'eſt pas faite pour trahir les ſentimens de votre cœur : qu'elle ſoit l'organe de l'amour, c'eſt pour lui-même qu'il l'a formée. Si vous voulez que je ſois ſincere, lui répondit Glicérie avec une modeſtie mêlée de tendreſſe, faites du moins que je puiſſe l'être ſans rougir. Je veux bien ne pas trahir mon cœur ; mais je veux auſſi ne pas trahir mon devoir, & je trahirois l'un ou l'autre ſi j'en diſois davantage. Glicérie vouloit avant de s'expliquer, que leur hymen fût conclu. Alcibiade vouloit qu'elle s'expliquât avant de penſer à l'hymen. Il ſera bien tems, diſoit-il, de m'aſſurer de votre amour, quand l'hymen vous en aura fait un devoir, & que je vous aurai réduite à la néceſſité de feindre ! C'eſt aujourd'hui que vous êtes libre, qu'il ſeroit flatteur pour moi d'entendre de votre bouche l'aveu déſintéreſſé d'un ſentiment naturel & pur ? — Hé bien, ſoyez content, & ne me reprochez plus de n'avoir pas un cœur ſenſible ; il l'eſt du moins depuis que je vous vois. Je vous eſtime aſſez pour vous confier mon ſecret ; mais à preſent qu'il m'eſt échapé, j'exige de vous une complaiſance : c'eſt de ne me plus parler tête-à-tête, que vous ne ſoyez d'accord avec ceux dont je dépends. L'aveu qu'Alcibiade venoit d'obtenir, auroit fait le bonheur d'un amant moins difficile ; mais ſa chimere l'occupoit.

Il

Il vouloit voir jusqu'au bout s'il étoit aimé pour lui même. Je ne vous dissimulerai pas, lui dit-il, que la démarche que je vais faire peut avoir un mauvais succès. Vos parens me reçoivent avec une politesse froide que j'aurois prise pour un congé, si le plaisir de vous voir n'eût vaincu ma délicatesse ; mais si j'oblige votre pere à s'expliquer, il ne sera plus tems de feindre. Il est membre de l'Aréopage ; Socrate, le plus vertueux des hommes, y est suspect & odieux : je suis l'ami & le disciple de Socrate, & je crains bien que la haine qu'on a pour lui, ne s'étende jusqu'à moi. Mes craintes vont trop loin peut-être ; mais enfin, si votre pere nous sacrifie à sa politique, s'il me refuse votre main, à quoi vous déterminez-vous ? A être malheureuse, lui répondit Glicérie, & à céder à ma destinée. — Vous ne me verrez donc plus ? — Si l'on me défend de vous voir, il faudra bien que j'obéisse. — Vous obéirez donc aussi, si l'on vous propose un autre époux. — Je serai la victime de mon devoir. — Et par devoir vous aimerez l'époux qu'on vous aura choisi ? Je tâcherai de ne le point haïr ; mais quelles questions vous me faites ? Que penseriez-vous de moi si j'avois d'autres sentimens ? Que vous m'aimeriez comme on doit aimer. — Il est trop vrai que je vous aime. — Non, Glicérie, l'amour ne connoît point de loi ? il est au-dessus de tous les obstacles ; mais je vous rends justice, ce sentiment est trop fort pour votre âge : il veut des ames fermes & courageuses, que les difficultés irritent & que les revers n'étonnent pas. Un tel amour est rare, je l'a-

voue. Vouloir un état, un nom, une fortune dont on dispose, se jetter enfin dans les bras d'un mari pour se sauver de ses parens, voilà ce qu'on apelle amour, & voilà ce que j'apelle desir de l'indépendance. Vous êtes bien le maître, lui dit-elle, les larmes aux yeux, d'ajouter l'injure au reproche. Je ne vous ai rien dit que de tendre & d'honnête. Ai-je balancé un moment à vous sacrifier vos rivaux? Ai-je hésité à vous avouer votre triomphe? Que me demandez-vous de plus? Je vous demande, lui dit-il, de me jurer une constance à toute épreuve, de me jurer que vous serez à moi, quoiqu'il arrive, & que vous ne serez qu'à moi. En vérité, Seigneur, c'est ce que je ne ferai jamais. — En vérité, Madame, je devois m'attendre à cette réponse, & je rougis de m'y être exposé. A ces mots, il se retira outré de colere, & se disant à lui-même, j'étois bien bon d'aimer un enfant qui n'a point d'ame, & dont le cœur ne se donne que par avis de parens!

Il y avoit dans Athenes une jeune veuve qui paroissoit inconsolable de la perte de son époux. Alcibiade lui rendit, comme tout le monde, les premiers devoirs avec le sérieux que la bienséance impose auprès des personnes affligées. La veuve trouva un soulagement sensible dans les entretiens de ce disciple de Socrate, & Alcibiade un charme inexprimable dans les larmes de la veuve. Cependant leur morale s'égayoit de jour en jour. On fit l'éloge des bonnes qualités du défunt, & puis on convint des mauvaises. C'étoit bien le plus honnête-homme du monde,

monde ! mais il n'avoit précisément que le sens commun. Il étoit assez bien de figure ; mais sans élégance & sans grace ; rempli d'attentions & de soins, mais d'une assiduité fatigante. Enfin, on étoit au désespoir d'avoir perdu un si bon mari, mais bien résolue à n'en pas prendre un second. Eh quoi ! dit Alcibiade, à votre âge renoncer à l'hymen ! Je vous avoue, répondit la veuve, qu'autant l'esclavage me répugne, autant la liberté m'effraie. A mon âge, livrée à moi-même, & ne tenant à rien, que vais-je devenir ? Alcibiade ne manqua pas de lui insinuer qu'entre l'esclavage de l'hymen & l'abandon du veuvage, il y auroit un milieu à prendre, & qu'à l'égard des bienséances, rien au monde n'étoit plus facile à concilier avec un tendre attachement. On fut révolté de cette proposition ; on eût mieux aimé mourir. Mourir dans l'âge des amours & des graces ! il étoit facile de faire voir le ridicule d'un tel projet, & la veuve ne craignoit rien tant que de se donner des ridicules. Il fut donc résolu qu'elle ne mourroit pas ; il étoit déjà décidé qu'elle ne pouvoit vivre sans tenir à quelque chose, ce quelque chose devoit être un amant, & sans prévention elle ne connoissoit point d'homme plus digne qu'Alcibiade de lui plaire & de l'attacher. Il redoubla ses assiduités ; d'abord elle s'en plaignit ; bientôt elle s'y accoutuma, enfin elle exigea du mystere ; & pour éviter les imprudences, on s'arrangea décemment.

Alcibiade étoit au comble de ses vœux. Ce n'étoit ni les plaisirs de l'amour, ni les

avantages de l'hymen qu'on aimoit en lui, c'étoit lui-même ; du moins le croyoit-il ainsi. Il triomphoit de la douleur, de la sagesse, de la fierté d'une femme qui n'exigeoit de lui que du secret & de l'amour. La veuve de son côté s'aplaudissoit de tenir sous ses loix l'objet de la jalousie de toutes les beautés de la Grece. Mais combien peu de personnes sçavent jouir sans confident ! Alcibiade, amant secret, n'étoit qu'un amant comme un autre, & le plus beau triomphe n'est flatteur qu'autant qu'il est solemnel. Un Auteur a dit que ce n'est pas tout que d'être dans une belle campagne, si l'on n'a quelqu'un à qui l'on puisse dire : la belle campagne ! La veuve trouva de même que ce n'étoit pas assez d'avoir Alcibiade pour amant, si elle ne pouvoit dire à quelqu'un j'ai pour amant Alcibiade. Elle en fit donc la confidence à une amie intime, qui le dit à son amant, & celui-ci à toute la Grece. Alcibiade, étonné qu'on publiât son aventure, crut devoir en avertir la veuve, qui l'accusa d'indiscrétion. Si j'en étois capable, lui dit-il, je laisserois courir des bruits que j'aurois voulu répandre ; & je ne souhaite rien tant que de les faire évanouir. Observons-nous avec soin, évitons en public de nous trouver ensemble ; & quand le hasard nous réunira, ne vous offensez point de l'air distrait & dissipé que j'affecterai auprès de vous. La veuve reçut tout cela d'assez mauvaise humeur. Je sens bien, lui dit-elle, que vous en serez plus à votre aise : les assiduités, les attentions vous gênent, & vous ne demandez pas mieux que de pouvoir voltiger.

Mais

Mais moi, quelle contenance voulez-vous que je tienne ? Je ne ſçaurois prendre ſur moi d'être coquette : ennuyée de tout en votre abſence, rêveuſe & embarraſſée auprès de vous, j'aurai l'air d'être jouée, & je le ſerai peut-être en effet. Si l'on eſt perſuadé que vous m'avez, il n'y a plus aucun remede : le public ne revient pas. Quel ſera donc le fruit de ce prétendu myſtere ? Nous aurons l'air, vous, d'un amant détaché ; moi, d'une amante délaiſſée. Cette réponſe de la veuve ſurprit Alcibiade ; la conduite qu'elle tint acheva de le confondre. Chaque jour elle ſe donnoit plus d'aiſance & de liberté. Au ſpectacle, elle exigeoit qu'il fût aſſis derriere elle, qu'il lui donnât la main pour aller au temple, qu'il fût de ſes promenades & de ſes ſoupers. Elle affectoit ſur-tout de ſe trouver avec ſes rivales ; & au milieu de ce concours, elle vouloit qu'il ne vît qu'elle. Elle lui commandoit d'un ton abſolu, le regardoit avec myſtere, lui ſourioit d'un air d'intelligence, & lui parloit à l'oreille avec cette familiarité qui annonce au public qu'on eſt d'accord. Il vit bien qu'elle le menoit par-tout, comme un eſclave enchaîné à ſon char. J'ai pris des airs pour des ſentimens, dit-il avec un ſoupir : ce n'eſt pas moi qu'elle aime, c'eſt l'éclat de ma conquête : elle me mépriſeroit, ſi elle n'avoit point de rivales. Aprenons-lui que la vanité n'eſt pas digne de fixer l'amour.

La jalouſie des Philoſophes ne pouvoit pardonner à Socrate de n'enſeigner en public que la vérité & la vertu : on portoit

chaque jour à l'Aréopage les plaintes les plus graves contre ce dangereux citoyen. Socrate occupé à faire du bien, laiſſoit dire de lui tout le mal qu'on imaginoit ; mais Alcibiade dévoué à Socrate, faiſoit face à ſes ennemis. Il ſe preſentoit aux Magiſtrats : il leur reprochoit d'écouter des lâches, & d'épargner des impoſteurs, & ne parloit de ſon maître que comme du plus juſte & du plus ſage des mortels. L'enthouſiaſme rend éloquent : dans les conférences qu'il eut avec l'un des membres de l'Aréopage en preſence de la femme du Juge, il parla avec tant de douceur & de véhémence, de ſentiment & de raiſon ; ſa beauté s'anima d'un feu ſi noble & ſi touchant, que cette femme vertueuſe en fut émue juſqu'au fond de l'ame. Elle prit ſon trouble pour de l'admiration. Socrate, dit-elle à ſon époux, eſt en effet un homme divin, s'il fait de ſemblables diſciples. Je ſuis enchantée de l'éloquence de ce jeune homme : il n'eſt pas poſſible de l'entendre ſans devenir meilleur. Le Magiſtrat, qui n'avoit garde de ſoupçonner la ſageſſe de ſon épouſe, rendit à Alcibiade l'éloge qu'elle avoit fait de lui. Alcibiade en fut flatté : il demanda au mari la permiſſion de cultiver l'eſtime de ſa femme. Le bon homme l'y invita. Ma femme, dit-il, eſt philoſophe auſſi, & je ſerai bienaiſe de vous voir aux priſes. Rodope (c'étoit le nom de cette femme reſpectable) ſe piquoit en effet de philoſophie, & celle de Socrate, dans la bouche d'Alcibiade, la gagnoit de plus en plus. J'oubliois de dire qu'elle étoit dans l'âge où l'on n'eſt plus

jolie ;

jolie ; mais où l'on est encore belle ; où l'on est peut être un peu moins aimable, mais où l'on sçait beaucoup mieux aimer. Alcibiade lui rendit des devoirs : elle ne se défia ni de lui ni d'elle-même. L'étude de la sagesse remplissoit tous leurs entretiens. Les leçons de Socrate passoient de l'ame d'Alcibiade dans celle de Rodope, & dans ce passage elles prenoient de nouveaux charmes ; c'étoit un ruisseau d'eau pure qui couloit au travers des fleurs. Rodope en étoit chaque jour plus altérée : elle se faisoit définir suivant les principes de Socrate, la sagesse & la vertu, la justice & la vérité. L'amitié vint à son tour, & après en avoir aprofondi l'essence, je voudrois bien sçavoir, dit Rodope, quelle différence met Socrate entre l'amour & l'amitié ? Quoique Socrate ne soit point de ces Philosophes qui analysent tout lui répondit Alcibiade, il distingue trois amours : l'un grossier & bas, qui nous est commun avec les animaux ; c'est l'attrait du besoin & le goût du plaisir : l'autre pur & céleste qui nous raproche des Dieux ; c'est l'amitié plus vive & plus tendre : le troisieme enfin, qui participe des deux premiers, tient le milieu entre les Dieux & les brutes, & semble le plus naturel aux hommes c'est le lien des ames cimenté par celui des sens.

Socrate donne la préférence au charme pur de l'amitié ; mais comme il ne fait point un crime à la nature d'avoir uni l'esprit à la matiere, il n'en fait point un à l'homme de se ressentir de ce mêlange dans ses penchans & dans ses plaisirs. C'est sur-tout

lorſque la nature a pris ſoin d'unir un beau corps avec une belle ame, qu'il veut qu'on reſpecte l'ouvrage de la nature; car quelque laid que ſoit Socrate, il rend juſtice à la beauté. S'il ſçavoit, par exemple, avec qui je m'entretiens de philoſophie, je ne doute pas qu'il ne me fît une querelle d'employer ſi mal mes leçons. Je vous diſpenſe d'être galant, interrompit Rodope : je parle à un ſage ; & tout jeune qu'il eſt, je veux qu'il m'éclaire, & non pas qu'il me flatte. Revenons aux principes de votre maître. Il permet l'amour, dites-vous ; mais connoît-il les égaremens & les excès ? Oui, Madame, comme il connoît ceux de l'ivreſſe, & il ne laiſſe pas que de permettre le vin. La comparaiſon n'eſt pas juſte, dit Rodope, on eſt libre de choiſir ſes vins, & d'en modérer l'uſage ; a-t-on la même liberté en amour ? Il eſt ſans choix & ſans meſure. Oui ſans doute, reprit Alcibiade, dans un homme ſans mœurs & ſans principes ; mais Socrate commence par former des hommes éclairés & vertueux, & c'eſt à ceux-là qu'il permet l'amour. Il ſçait bien qu'ils n'aimeront rien que d'honnête, & alors on ne court aucun riſque à aimer à l'excès. L'aſcendant mutuel de deux ames vertueuſes ne peut que les rendre plus vertueuſes encore. Chaque réponſe d'Alcibiade aplaniſſoit quelque difficulté dans l'eſprit de Rodope, & rendoit le penchant qui l'attiroit vers lui plus gliſſant & plus rapide. Il ne reſtoit plus de foi conjugale, & c'étoit-là le nœud gordien. Rodope n'étoit pas de celles avec qui on le tranche, il falloit le dénouer ;

dénouer ; Alcibiade s'y prit de loin. Comme ils en étoient un jour ſur l'article de la ſociété : le beſoin, dit Alcibiade, a réuni les hommes, l'intérêt commun a réglé leurs devoirs, & les abus ont produit les loix. Tout cela eſt ſacré : mais tout cela eſt étranger à notre ame. Comme les hommes ne ſe touchent qu'au-dehors, les devoirs mutuels qu'ils ſe ſont impoſés, ne paſſent point la ſuperficie. La nature ſeule eſt la légiſlatrice du cœur : elle ſeule peut inſpirer la reconnoiſſance, l'amitié, l'amour : le ſentiment ne ſçauroit être un devoir d'inſtitution. Delà vient, par exemple, que dans le mariage on ne peut ni promettre ni exiger qu'un attachement corporel. Rodope, qui avoit goûté le principe, fut effrayée de la conſéquence. Quoi ! dit-elle, je n'aurois promis à mon mari que de me comporter comme ſi je l'aimois ! — Qu'avez-vous donc pu lui promettre ? De l'aimer en effet, lui répondit-elle d'une voix mal aſſurée. — Il vous a donc promis à ſon tour d'être non-ſeulement aimable, mais de tous les hommes le plus aimable à vos yeux ? — Il m'a promis d'y faire ſon poſſible, & il me tient parole. — Eh bien ! vous faites votre poſſible auſſi pour l'aimer uniquement ; mais ni l'un ni l'autre vous n'êtes garants du ſuccès. Voilà une morale affreuſe, s'écria Rodope ! — Heureuſement, Madame, elle n'eſt pas ſi affreuſe : il y auroit trop de coupables ſi l'amour conjugal étoit un devoir eſſentiel. — Quoi, Seigneur, vous doutez ? — Je ne doute de rien, Madame, ma franchiſe peut vous déplaire, & je ne vous vois pas diſpoſée à l'imiter.

Je croyois parler à un Philosophe, je ne parlois qu'à une femme d'esprit. Je me retire confus de ma méprise ; mais je veux vous donner pour adieux un exemple de sincérité. Je crois avoir des mœurs aussi pures, aussi honnêtes que la femme la plus vertueuse ; je sçais tout aussi-bien qu'elle à quoi nous engage l'honneur & la religion du serment ; je connois les loix de l'hymen, & le crime de les violer ; cependant eussé-je épousé mille femmes, je ne me ferois pas le plus léger reproche de vous trouver vous seule plus belle, plus aimable mille fois que ces mille femmes ensemble. Selon vous, pour être vertueuse, il ne faut avoir ni une ame, ni des yeux ; je vous félicite d'être arrivée à ce degré de perfection.

Ce discours prononcé du ton du dépit & de la colere, laissa Rodope dans un étonnement dont elle eut peine à revenir. Dès-lors Alcibiade cessa de la voir. Elle avoit découvert dans ses adieux un intérêt plus vif que la chaleur de la dispute : elle sentit de son côté, que ses conférences philosophiques n'étoient pas ce qu'elle regrettoit le plus. L'ennui de tout, le dégoût d'elle-même, une répugnance secrete pour les empressemens de son mari, enfin le trouble & la rougeur que lui causoit le seul nom d'Alcibiade, tout lui faisoit craindre le danger de le revoir ; & cependant elle brûloit du desir de le revoir encore. Son mari le lui ramena. Comme elle lui avoit fait entendre qu'ils s'étoient piqués l'un & l'autre sur une dispute de mots, le Magistrat en fit une plaisanterie à Alcibiade, & l'obligea

gea de revenir. L'entrevue fut férieuse, le mari s'en amusa quelque tems; mais ses affaires l'apelloient ailleurs. Je vous laisse, leur dit-il, & j'espere qu'après vous être brouillés sur les mots, vous vous réconcilierez sur les choses. Le bon homme n'y entendoit pas malice, mais sa femme en rougit pour lui.

Après un assez long silence, Alcibiade prit la parole. Nos entretiens, Madame, faisoient mes délices, &, avec toutes les facilités possibles d'être dissipé, vous m'aviez fait goûter & préférer à tous les charmes de la solitude. Je n'étois plus au monde, je n'étois plus à moi-même, j'étois à vous tout entier. Ne pensez pas qu'un fol espoir de vous séduire & de vous égarer se fût glissé dans mon ame: la vertu, bien plus que l'esprit & la beauté, m'avoit enchaîné sous vos loix. Mais vous aimant d'un amour aussi délicat que tendre, je me flattois de vous l'inspirer. Cet amour pur & vertueux vous offense, ou plutôt il vous importune; car il n'est pas possible que vous le condamniez de bonne foi. Tout ce que je sens pour vous, Madame, vous l'éprouvez pour un autre; vous me l'avez avoué. Je ne puis vous le reprocher ni m'en plaindre; mais convenez que je ne suis pas heureux. Il n'y a peut-être qu'une femme dans Athenes qui ait de l'amour pour son mari, & c'est précisément de cette femme que je deviens éperdu. En vérité, vous êtes bien fou pour le disciple d'un Sage! lui dit Rodope en souriant. Il repliqua le plus sérieusement du monde; elle repartit en badinant; il lui prit la main, elle se fâcha: il baisa cette main, elle voulut se lever;

lever ; il la retint, elle rougit, & la tête tourna aux deux Philoſophes.

Il n'eſt pas beſoin de dire combien Rodope fut déſolée, ni comment elle ſe conſola : tout cela ſe ſupoſe aiſément dans une femme vertueuſe & paſſionnée.

Elle trembloit ſur-tout pour l'honneur & le repos de ſon mari. Alcibiade lui fit le ſerment d'un ſecret inviolable ; mais la malice du public le diſpenſa d'être indiſcret. On ſçavoit bien qu'il n'étoit pas homme à parler ſans ceſſe de philoſophie à une femme aimable. Ses aſſiduités donnerent des ſoupçons ; les ſoupçons dans le monde valent des certitudes. Il fut décidé qu'Alcibiade avoit Rodope. Le bruit en vint aux oreilles de l'époux. Il n'avoit garde d'y ajouter foi, mais ſon honneur & celui de ſa femme exigeoient qu'elle ſe mit au-deſſus du ſoupçon. Il lui parla de la néceſſité d'éloigner Alcibiade, avec tant de douceur, de raiſon & de confiance, qu'elle n'eut pas même la force de repliquer. Rien de plus accablant pour une ame ſenſible & naturèllement vertueuſe, que de recevoir des marques d'eſtime qu'elle ne mérite plus.

Rodope, dès ce moment, réſolut de ne plus voir Alcibiade ; & plus elle ſentoit pour lui de foibleſſe, plus elle lui montra de fermeté dans la réſolution qu'elle avoit priſe de rompre avec lui ſans retour. Il eut beau la combattre avec toute ſon éloquence. J'ai pu me laiſſer perſuader, lui dit elle, que les torts ſecrets qu'on avoit avec un mari, n'étoient rien, mais les ſeules aparences ſont des torts réels, dès qu'elles attaquent ſon honneur,

ou qu'elles troublent ſon repos. Je ne ſuis pas obligée à aimer mon époux, je veux le croire : mais le rendre heureux autant qu'il dépend de moi, eſt un devoir indiſpenſable. Ainſi, Madame, vous préférez ſon bonheur au mien ? Je préfére, lui dit-elle, mes engagemens à mes inclinations : ce mot échapé ſera ma derniere foibleſſe. Eh ! je me croyois aimé, s'écria Alcibiade avec dépit ! Adieu, Madame, je vois bien que je n'ai dû mon bonheur qu'au caprice d'un moment. Voilà de nos honnêtes femmes, pourſuivit-il ! quand elles nous prennent, c'eſt excès d'amour ; quand elles nous quittent, c'eſt effort de vertu ; & dans le fonds cet amour & cette vertu ne ſont qu'une fantaiſie qui leur vient ou qui leur paſſe. J'ai mérité tous ces outrages, dit Rodope en fondant en larmes. Une femme qui ne s'eſt pas reſpectée, ne doit pas s'attendre à l'être. Il eſt bien juſte que nos foibleſſes nous attirent des mépris.

Alcibiade, après tant d'épreuves, étoit bien convaincu qu'il ne falloit plus compter ſur les femmes ; il n'étoit pas aſſez ſûr de lui-même pour s'expoſer à de nouveaux dangers ; &, tout réſolu qu'il étoit à ne plus aimer, il ſentoit confuſément le beſoin d'aimer encore.

Dans cette inquiétude ſecrete, comme il ſe promenoit un jour ſur le bord de la mer, il vit venir à lui une femme que ſa démarche & ſa beauté lui auroient fait prendre pour une Déeſſe, s'il ne l'eût pas reconnue pour la courtiſane Erigone. Il vouloit s'éloigner, elle l'aborda. Alcibiade, lui dit-elle,

elle, la philosophie te rendra fou. Dis-moi, mon enfant, est-ce à ton âge qu'il faut s'ensévelir tout vivant dans ces idées creuses & tristes ? Crois-moi, sois heureux, l'on a toujours le tems d'être sage. Je n'aspire à être sage, lui dit-il, que dans le dessein d'être heureux. — La belle route pour arriver au bonheur ! Crois-tu que je me consume, moi, dans l'étude de la sagesse, & cependant est-il d'honnête femme plus contente de son sort ? Ce Socrate t'a gâté : c'est dommage ; mais il y a de la ressource, si tu veux prendre de mes leçons. Depuis long-tems j'ai des desseins sur toi : je suis jeune, belle & sensible ; & je crois valoir, sans vanité, un Philosophe à longue barbe. Ils enseignent à se priver : triste science ! viens à mon école, je t'aprendrai à jouir. Je ne l'ai que trop bien apris à mes dépens, lui dit Alcibiade : le faste & les plaisirs m'ont ruiné. Je ne suis plus cet homme opulent & magnifique, que ses folies ont rendu si célebre, & je ne me soutiens aujourd'hui qu'aux dépens de mes Créanciers. — Bon, est-ce là ce qui te chagrine ? console-toi : j'ai de l'or, des pierreries à foison, & les folies des autres serviront à réparer les tiennes. Vous me flattez beaucoup, lui répondit Alcibiade, par des offres si obligeantes ; mais je n'en abuserai point. Que veux-tu dire avec ta délicatesse ? l'amour ne rend-il pas tout commun ? D'ailleurs, qui s'imaginera que tu me doives quelque chose ? tu n'es pas assez fat pour t'en vanter, & j'ai trop de vanité pour le publier moi-même. — Je vous avoue que vous me surprenez, car enfin vous

vous avez la réputation d'être avare. — Avare ! oui, sans doute, avec ceux que je n'aime pas, pour être prodigue avec celui que j'aime. Mes diamans me sont bien chers, mais tu m'es plus cher encore, & s'il le faut, tu n'as qu'à parler, demain je te les sacrifie. Votre générosité, reprit Alcibiade, me confond & me pénetre : je vous donnerois le plaisir de l'exercer, si je pouvois du moins le reconnoître en jeune homme ; mais je ne dois pas vous dissimuler que l'usage immodéré des plaisirs n'a pas seulement ruiné ma fortune : j'ai trouvé le secret de vieillir avant l'âge. Je le crois bien, reprit Erigone en souriant : tu as connu tant d'honnêtes femmes ! mais je vais bien plus te surprendre : un sentiment vif & délicat est tout ce que j'attends de toi ; & si ton cœur n'est pas ruiné, tu as encore de quoi me suffire. Vous plaisantez, dit Alcibiade ! — Point du tout. Si je prenois un Hercule pour amant, je voudrois qu'il fût un Hercule ; mais je veux qu'Alcibiade m'aime en Alcibiade avec toute la délicatesse de cette volupté tranquille dont la source est dans le cœur. Si du côté des sens tu me ménages quelques surprises, à la bonne heure : je te permets tout, & je n'exige rien. En vérité, dit Alcibiade, je demeure aussi enchanté que surpris ; & sans l'inquiétude & la jalousie que me causeroient mes rivaux..... — Des rivaux ! tu n'en auras que de malheureux, je t'en donne ma parole. Tiens, mon ami, les femmes ne changent que par coquetterie ou par curiosité ; tu sens bien que chez moi l'une & l'autre sont épuisées. Si je ne connoissois point

point les hommes, la parole que je te donne ſeroit un peu haſardée ; mais en te les ſacrifiant, je ſçais bien ce que je fais. Après tout il y a un bon moyen de te tranquilliſer : tu as une campagne aſſez loin d'Athenes, où les importuns ne viendront pas nous troubler. Te ſens-tu capable d'y ſoutenir le tête-à-tête ? nous partirons quand tu voudras. Non, lui dit-il, mon devoir me retient pour quelque-tems à la ville ; mais ſi nous nous arrangeons enſemble, devons-nous nous afficher ? — Tu en es le maître : ſi tu veux m'avouer, je te proclamerai ; ſi tu veux du myſtere, je ſerai plus diſcrete & plus réſervée qu'une prude. Comme je ne dépends de perſonne, & que je ne t'aime que pour toi, je ne crains ni ne deſire d'attirer les yeux du public. Ne te gênes point, conſulte ton cœur, & ſi je te conviens, mon ſoupé nous attend. Allons prendre à témoins de nos ſermens les Dieux du plaiſir & de la joie. Alcibiade prit la main d'Erigone, & la baiſant avec tranſport, enfin, dit-il, j'ai trouvé de l'amour, & c'eſt d'aujourd'hui que mon bonheur commence.

Ils arrivent chez la courtiſane. Tout ce que le goût peut inventer de délicat & d'exquis pour flatter tous les ſens à la fois, ſembloit concourir dans ce ſoupé délicieux à l'enchantement d'Alcibiade. C'étoit dans un ſallon pareil que Vénus recevoit Adonis, lorſque les amours leur verſoient le nectar ; & que les graces leur ſervoient l'ambroiſie. Quand j'ai pris, dit Erigone, le nom d'une des maîtreſſes de Bacchus, je ne me flattois pas de poſſéder un jour un mortel

mortel plus beau que le vainqueur de l'Inde. Que dis-je ? un mortel ! c'eſt Bacchus, Apollon & l'Amour que je poſſede, & je ſuis dans ce moment l'heureuſe rivale d'Erigone, de Calliope & de Pſyché. Je vous couronne donc, ô mon jeune Dieu, de pampre, de laurier & de mirthe : puiſſé-je raſſembler à vos yeux tous les attraits qu'ont adoré les Immortels dont vous réuniſſez les charmes. Alcibiade enivré d'amour-propre & d'amour, déploya tous ſes talens enchanteurs qui ſéduiſoient la ſageſſe même. Il chanta ſon triomphe ſur la lyre. Il compara ſon bonheur à celui des Dieux, & il ſe trouva plus heureux comme on le trouvoit plus aimable.

Après le ſoupé, il fut conduit dans un apartement voiſin, mais ſéparé de celui d'Erigone. Repoſez-vous, mon cher Alcibiade, lui dit-elle en le quittant ; puiſſe l'amour ne vous occuper que de moi dans vos ſonges ! Daignez du moins me le faire croire ; & ſi quelqu'autre objet vient s'offrir à votre penſée, épargnez ma délicateſſe, & par un menſonge complaiſant, réparez le tort involontaire que vous aurez eu pendant le ſommeil. Eh quoi ! lui répondit tendrement Alcibiade, me réduirez-vous aux plaiſirs de l'illuſion ? Vous n'aurez jamais avec moi, lui dit-elle, d'autres loix que vos deſirs. A ces mots, elle ſe retira en chantant.

Alcibiade tranſporté, s'écria : ô pudeur ! ô vertu ! qu'êtes-vous donc, ſi dans un cœur où vous n'habitez point ſe trouve l'amour pur & chaſte, l'amour tel qu'il deſcendit des Cieux pour animer l'homme encore

core innocent, & pour embellir la nature ? Dans cet excès d'admiration & de joie, il ſe leve, il va ſurprendre Erigone.

Erigone le reçut avec un ſouris. Senſible ſans emportement, ſon cœur ne ſembloit enflammé que des deſirs d'Alcibiade. Deux mois s'écoulerent dans cette union délicieuſe ſans que la courtiſane démentît un ſeul moment le caractere qu'elle avoit pris ; mais le jour fatal aprochoit qui devoit diſſiper une illuſion ſi flatteuſe.

Les aprêts des jeux olympiques faiſoient l'entretien de toute la jeuneſſe d'Athenes. Erigone parla de ces jeux, & de la gloire d'y remporter le prix, avec tant de vivacité, qu'elle fit concevoir à ſon amant le deſſein d'entrer dans la carriere, & l'eſpoir d'y triompher. Mais il vouloit lui ménager le plaiſir de la ſurpriſe.

Le jour que devoient ſe célébrer les jeux, Alcibiade la quitta pour s'y rendre. Si l'on nous voyoit enſemble à ce ſpectacle, lui dit-il, on ne manqueroit pas d'en tirer des conſéquences ; & nous ſommes convenus d'éviter juſqu'au ſoupçon. Rendons-nous au Cirque chacun de notre côté. Nous nous retrouverons ici après la fête, & je vous demande à ſouper.

Le peuple s'aſſemble, on ſe place. Erigone ſe preſente, elle attire tous les regards. Les jolies femmes la voient avec envie, les laides avec dépit, les vieillards avec regret, les jeunes gens avec un tranſport unanime. Cependant les yeux d'Erigone, errans ſur cet amphithéatre immenſe, ne cherchoient qu'Alcibiade. Tout à coup elle

voit

voit paroître devant la barriere les coursiers & le char de son amant : elle n'osoit en croire ses yeux ; mais bientôt un jeune homme, plus beau que l'amour & plus fier que le Dieu Mars, s'élance sur ce char brillant. C'est Alcibiade, c'est lui-même ! Ce nom passe de bouche en bouche ; elle n'entend plus autour d'elle que ces mots : c'est Alcibiade, c'est la gloire & l'ornement de la jeunesse Athénienne. Erigone en pâlit de joie. Il jetta sur elle un regard qui sembloit être le présage de la victoire. Les chars se rangent de front, la barriere s'ouvre, le signal se donne, la terre retentit en cadence sous les pas des coursiers ; un nuage de poussiere les envelope. Erigone ne respire plus. Toute son ame est dans ses yeux, & ses yeux suivent le char de son amant à travers ces flots de poussiere. Les chars se séparent, les plus rapides ont l'avantage, celui d'Alcibiade est du nombre. Erigone tremblante fait des vœux à Castor, à Pollux, à Hercule, à Apollon : enfin elle voit Alcibiade à la tête, & n'ayant plus qu'un concurrent. C'est alors que la crainte & l'espérance tiennent son ame suspendue. Les roues des deux chars semblent tourner sur le même essieu, & les chevaux conduits par les mêmes rênes. Alcibiade redouble d'ardeur, & le cœur d'Erigone se délicate, son rival force de vîtesse, & le cœur d'Erigone se resserre de nouveau : chaque alternative lui cause une soudaine révolution. Les deux chars arrivent au terme, mais le concurrent d'Alcibiade l'a devancé d'un élan. Tout à coup mille cris font retenir

les airs du nom de Pificrate de Samos. Alcibiade consterné se retire sur son char, la tête penchée & les rênes flottantes, évitant de repasser du côté du Cirque, où Erigone, accablée de confusion, s'étoit couvert le visage de son voile. Il lui sembloit que tous les yeux attachés sur elle lui reprochoient d'aimer un homme qui venoit d'être vaincu. Cependant un murmure général se fait entendre autour d'elle; elle veut voir ce qui l'excite : c'est Pisicrate qui ramene son char du côté où elle est placée. Nouveau sujet de confusion & de douleur. Mais quelle est sa surprise, lorsque, ce char, s'arrêtant à ses pieds, elle en voit descendre le vainqueur, qui vient lui presenter la couronne olympique ! Je vous la dois, lui dit-il, Madame, & je viens vous en faire hommage. Qu'on imagine, s'il est possible, tous les mouvemens dont l'ame d'Erigone fut agitée à ce discours; mais l'amour y dominoit encore. Vous ne me devez rien, dit-elle à Pisicrate en rougissant : mes vœux, pardonnez ma franchise, mes vœux n'ont pas été pour vous. Ce n'en est pas moins, repliqua-t-il, le desir de vaincre à vos yeux, qui m'en a acquis la gloire. Si je n'ai pas été assez heureux pour vous intéresser au combat, que je le sois du moins assez pour vous intéresser au triomphe. Alors il la pressa de nouveau, de l'air du monde le plus touchant, de recevoir son offrande : tout le peuple l'y invitoit par des aplaudissemens redoublés. L'amour-propre enfin l'emporta sur l'amour; elle reçut le laurier fatal, pour céder, dit-elle,

elle, aux acclamations & aux instances du peuple; mais, qui le croiroit? elle le reçut avec un air riant, & Pisicrate remonta sur son char, enivré d'amour & de gloire.

Dès qu'Alcibiade fut revenu de son premier abattement: tu es bien foible & bien vain, se dit-il à lui-même, de t'affliger à cet excès. Et pourquoi? de ce qu'il se trouve dans le monde un homme plus adroit ou plus heureux que toi! Je vois ce qui te désole: tu aurois été transporté de vaincre aux yeux d'Erigone, tu crains d'en être moins aimé après avoir été vaincu. Rends-lui plus de justice; Erigone n'est point une femme ordinaire; elle te sçaura gré de l'ardeur que tu as fait paroître, & quant au mauvais succès, elle sera la premiere à te faire rougir de ta sensibilité pour un si petit malheur. Allons la voir avec confiance; j'ai même lieu de m'aplaudir de ce moment d'adversité: c'est pour son cœur une nouvelle épreuve, & l'amour me ménage un triomphe plus flatteur que n'eût été celui de la course. Plein de ces idées consolantes, il arrive chez Erigone; il trouve le char du vainqueur à la porte.

Ce fut pour lui un coup de foudre. La honte, l'indignation, le désespoir s'emparerent de son ame. Eperdu & frémissant, ses pas égarés se tournent comme d'eux-mêmes vers la maison de Socrate.

Le bon homme qui avoit assisté aux jeux, accourut au-devant de lui. Fort bien, lui dit-il, vous venez vous consoler avec moi, parce que vous êtes vaincu. Je gage, libertin, que je ne vous aurois pas vu si vous

aviez triomphé. Je n'en ſuis pas moins reconnoiſſant. J'aime bien qu'on vienne à moi dans l'adverſité. Une ame enivrée de ſon bonheur s'épanche où elle peut ; la confiance d'une ame affligée eſt plus flatteuſe & plus touchante. Avouez cependant que vos chevaux ont fait des merveilles. Comment donc ! vous n'avez manqué le prix que d'un pas ! vous pouvez vous vanter d'avoir, après Piſicrate de Samos, les meilleurs courſiers de la Grece, & en vérité il eſt bien glorieux pour un homme d'exceller en chevaux ! Alcibiade confondu, n'entendit pas même la plaiſanterie de Socrate. Le Philoſophe jugeant du trouble de ſon cœur par l'altération de ſon viſage : qu'eſt-ce donc, lui dit-il, d'un ton plus ſérieux ? une bagatelle, un jeu d'enfant vous affecte ! Si vous aviez perdu un empire, je vous pardonnerois à peine d'être dans l'état d'humiliation & d'abattement où je vous vois. Ah ! mon cher maître, s'écrie Alcibiade revenant à lui-même, qu'on eſt malheureux d'être ſenſible ! il faut avoir une ame de marbre dans le ſiecle où nous vivons. J'avoue reprit Socrate, que la ſenſibilité coûte cher quelquefois ; mais c'eſt une ſi bonne choſe, qu'on ne ſçauroit trop la payer. Voyons cependant ce qui vous arrive.

Alcibiade lui raconta ſes aventures avec la prude, la jeune fille, la veuve, la femme du Magiſtrat, & la courtiſanne qui dans l'inſtant même venoit de le ſacrifier. De quoi vous plaignez-vous, lui dit Socrate, après l'avoir entendu ? Il me ſemble que chacune d'elles vous a aimé à ſa façon, de la meilleure

leure foi du monde. La prude par exemple, aime le plaisir : elle le trouvoit en vous ; vous l'en privez : elle vous renvoie : ainsi des autres. C'est leur bonheur n'en doutez pas, qu'elles cherchoient dans leur amant. La jeune fille y voyoit un époux qu'elle pouvoit aimer en liberté & avec décence ; la veuve, un triomphe éclatant qui honoroit sa beauté, la femme du Magistrat, un homme aimable & discret, avec qui, sans danger, & sans éclat, sa philosophie & sa vertu pourroient prendre du relâche ; la courtisanne, un homme admiré, aplaudi, desiré par-tout, qu'elle auroit le plaisir secret de posséder seule, tandis que toutes les beautés de la Grece se disputeroient vainement la gloire de le captiver. Vous avouez donc, dit Alcibiade, qu'aucune d'elles ne m'a aimé pour moi ? Pour vous ! s'écria le Philosophe, ah ! mon cher enfant, qui vous a mis dans la tête cette prétention ridicule ? Personne n'aime que pour soi. L'amitié, ce sentiment si pur, ne fonde elle-même ses préférences que sur l'intérêt personnel, & si vous exigez qu'elle soit désintéressée, vous pouvez commencer par renoncer à la mienne. J'admire, poursuivit-il, comme l'amour propre est sot dans ceux mêmes qui ont le plus d'esprit! Je voudrois bien sçavoir quel est ce *moi* que vous voulez qu'on aime en vous ? La naissance, la fortune & la gloire, la jeunesse, les talens & la beauté, ne sont que des accidens. Rien de tout cela n'est vous, & c'est tout cela qui vous rend aimable. Le *moi* qui réunit ces agrémens, n'est en vous que le canevas de la tapisserie. La broderie en fait le prix. En aimant en vous tous ces dons, on les con-

fond

fond avec vous même. Ne vous engagez pas ; croyez-moi, dans des diſtinctions qu'on ne fait point, & prenez, comme on vous le donne, le réſultat de ce mélange : c'eſt une monnoie dont l'alliage fait la conſiſtance, & qui perd ſa valeur au creuſet. Je ne ſuis pas fâché que votre délicateſſe vous ait détaché de la prude & de la veuve, ni que la réſolution de Rodope, & la vanité d'Erigone vous aient rendu la liberté ; mais je regrette Glicerie, & je vous conſeille d'y retourner. Vous vous moquez, dit Alcibiade : c'eſt un enfant qui veut qu'on l'épouſe. — Hé bien ! vous l'épouſerez. — L'ai-je bien entendu ? c'eſt Socrate qui me conſeille le mariage ! — Pourquoi non ? Si votre femme eſt ſage & raiſonnable, vous ſerez un homme heureux ; ſi elle eſt méchante ou coquette, vous deviendrez un Philoſophe ; vous ne pouvez jamais qu'y gagner.



SOLIMAN II.

C'EST un plaisir de voir les graves Historiens se creuser la tête pour trouver de grandes causes aux grands événemens. Le valet de chambre de Sylla auroit peut-être bien ri d'entendre les politiques raisonner sur l'abdication de son maître ; mais ce n'est pas de Sylla que je veux parler.

Soliman II épousa son esclave au mépris des Loix des Sultans. On se peint d'abord cette esclave comme une beauté accomplie, avec une ame élevée, un génie rare, une politique profonde. Rien de tout cela : voici le fait.

Soliman s'ennuyoit au milieu de sa gloire : les plaisirs variés, mais faciles, du Serrail, lui étoient devenus insipides. Je suis las, dit-il un jour, de ne voir ici que des machines caressantes. Ces esclaves me font pitié. Leur molle docilité n'a rien de piquant, rien de flatteur. C'est à des cœurs nourris dans le sein de la liberté, qu'il seroit doux de faire aimer l'esclavage.

Les fantaisies d'un Sultan sont des loix pour ses Ministres. On promit des sommes considérables à qui ameneroit au Serrail des esclaves européennes. Il en vint trois en peu de tems, qui, pareilles aux trois Graces, sembloient avoir partagé entr'elles tous les charmes de la beauté.

Des traits nobles & modestes, des yeux tendres & languissans, un esprit ingénu & une ame sensible, distinguoient la touchante Elmire.

Elmire. L'entrée du Serrail, l'image de la servitude l'avoient glacée d'un mortel effroi : Soliman la trouva évanouie dans les bras des femmes. Il aproche, il la rapelle à la lumiere, il la rassure avec bonté. Elle leve sur lui de grands yeux bleus mouillés de larmes ; il lui tend la main, il la soutient lui-même ; elle le suit d'un pas chancelant. Les esclaves se retirent, & dès qu'il est seul avec elle, ce n'est pas de l'effroi, lui dit-il belle Elmire, que je prétends vous inspirer. Oubliez que vous avez un maître ; ne voyez en moi qu'un amant. Le nom d'amant ne m'est pas moins inconnu que celui de maître, lui dit-elle, & l'un & l'autre me font trembler. On m'a dit, & j'en frémis encore, que j'étois destinée à vos plaisirs. Hélas ! eh quels plaisirs peut-on avoir à tyranniser la foiblesse & l'innocence ? Croyez-moi, je ne suis point capable des complaisances de la servitude : & le seul plaisir qu'il vous soit permis de goûter avec moi, est celui d'être généreux. Rendez-moi à mes parens & à ma patrie, & en respectant ma vertu & ma jeunesse & mes malheurs, méritez ma reconnoissance, mon estime & mes regrets.

Ce discours d'une esclave étoit nouveau pour Soliman : sa grande ame en fut émue. Non, lui dit-il, ma chere enfant, je ne veux rien devoir à la violence. Vous m'enchantez : je fais mon bonheur de vous aimer & de vous plaire ; mais je préfere le tourment de ne vous voir jamais à celui de vous voir malheureuse. Cependant, avant que de vous rendre la liberté, permettez-moi d'essayer du moins, s'il ne me seroit pas possible de dissiper

dissiper l'effroi que vous cause le nom d'esclave. Je ne vous demande qu'un mois d'épreuves, après quoi, si mon amour ne peut vous toucher, je ne me vengerai de votre ingratitude qu'en vous livrant à l'inconstance & à la perfidie des hommes. Ah ! Seigneur, s'écria Elmire, avec un saisissement mêlé de joie, que les préjugés de ma patrie sont injustes, & que vos vertus y sont peu connues ! Soyez tel que je vous vois, & je cesse de compter ce jour au nombre des jours malheureux.

Quelques momens après, elle vit entrer des esclaves portant des corbeilles remplies d'étoffes & de bijoux précieux. Choisissez, lui dit le Sultan, ce sont des vêtemens, non des parures qu'on vous presente : rien ne sçauroit vous embellir. Décidez-moi, lui dit Elmire en parcourant des yeux ces corbeilles. Ne me consultez pas, repliqua le Sultan, je hais sans distinction tout ce qui peut me dérober vos charmes. Elmire rougit : & le Sultan s'aperçut qu'elle préféroit les couleurs les plus favorables au caractere de sa beauté. Il en conçut une douce espérance. Le soin de s'embellir est presque le desir de plaire.

Le mois d'épreuve se passa en galanteries timides de la part du Sultan ; & du côté d'Elmire en complaisances & en attentions délicates. Sa confiance pour lui augmentoit chaque jour, sans qu'elle s'en aperçut. D'abord il ne lui fut permis de la voir qu'après la toilette & jusqu'au deshabillé ; bientôt il fut admis au deshabillé & à la toilette. C'étoit-là que se formoit le plan des amusemens du jour & du lendemain. Ce que l'un propo-

ſoit étoit préciſément ce qu'alloit propoſer l'autre. Leurs diſputes ne rouloient que ſur des larcins d'idées. Elmire dans ces diſputes ne s'apercevoit pas des petites négligences qui échapoient à ſa pudeur. Un peignoir dérangé, une jarretiere miſe imprudemment, &c. ménageoient au Sultan des plaiſirs dont il n'avoit garde de rien témoigner. Il ſçavoit & c'étoit beaucoup ſçavoir pour un Sultan, qu'il y a de la mal-adreſſe à avertir la pudeur des dangers où elle s'expoſe ; qu'elle n'eſt jamais plus farouche que lorſqu'elle eſt alarmée, & que pour la vaincre il faut l'apprivoiſer. Cependant, plus il découvroit de charmes dans Elmire, plus il ſentoit redoubler ſes craintes à l'aproche du jour qui pouvoit les lui enlever.

Ce terme fatal arrivé. Soliman fait préparer des caiſſes remplies d'étoffes, de pierreries & de parfums. Il ſe rend chez Elmire ſuivi de ces preſens. C'eſt demain, lui dit-il, que je vous ai promis de vous rendre la liberté, ſi vous la regrettez encore. Je viens m'acquitter de ma parole, & vous dire adieu pour jamais. Quoi ! dit Elmire tremblante, c'eſt demain ! je l'avois oublié. C'eſt demain, reprit le Sultan, que livré à mon déſeſpoir, je vais être le plus malheureux des hommes. — Vous êtes donc bien cruel à vous-même de m'en avoir fait ſouvenir ! — Hélas ! il ne tient qu'à vous, Elmire, que je l'oublie pour toujours. Je vous avoue lui dit elle, que votre douleur me touche, que vos procédés m'ont intéreſſée à votre bonheur, & que ſi pour vous marquer ma reconnoiſſance, il ne falloit que prolonger de

de quelque tems mon esclavage. — Non, Madame, je ne suis que trop accoutumé au bonheur de vous posséder. Je sens que plus je vous aurois connue, & plus il me seroit affreux de vous perdre : ce sacrifice me coutera la vie, mais je ne le rendrois que plus douloureux en le différant. Puisse votre Patrie en être digne ! Puissent les mortels à qui vous allez plaire, vous mériter mieux que moi. Je ne vous demande qu'une grace, c'est de vouloir bien accepter ces presens comme de foibles gages de l'amour le plus pur & le plus tendre que vous-même, oui, que vous-même soyez capable d'inspirer. Non, lui dit-elle d'une voix presqu'éteinte, je n'accepte point ces presens. Je pars, vous le voulez ! Mais je n'emporterai de vous que votre image. Soliman levant les yeux sur Elmire, rencontra les siens mouillés de larmes. Adieu donc, Elmire. — Adieu, Soliman. Ils se dirent tant & de si tendres adieux, qu'ils finirent par se jurer de ne se séparer de la vie. Les avenues du bonheur où il n'avoit fait que passer rapidement avec ses esclaves d'Asie, lui avoient paru si délicieuses avec Elmire qu'il avoit trouvé un charme inexprimable à les parcourir pas à pas; mais arrivé au bonheur même, ses plaisirs eurent dès lors le défaut qu'ils avoient eu : ils devinrent trop faciles & bientôt après languissans. Leurs jours, si remplis jusqu'alors, commencerent à avoir des vuides. Dans l'un de ces momens où la seule complaisance retenoit Soliman auprès d'Elmire : voulez-vous, lui dit-il, que nous entendions une esclave de votre patrie dont on m'a vanté la voix ? Elmire

à cette propoſition ſentit bien qu'elle étoit perdue ; mais contraindre un amant qui s'ennuye, c'eſt l'ennuyer encore plus. Je veux lui dit-elle, tout ce qu'il vous plaira, & l'on fit venir l'eſclave.

Délia (c'étoit le nom de la muſicienne) avoit la taille d'une déeſſe. Ses cheveux effaçoient le noir de l'ébene, & ſa peau la blancheur de l'ivoire. Deux ſourcils hardiment deſſinés, couronnoient ſes yeux étincelans. Dès qu'elle vint à préluder, ſes levres du plus beau vermeil, laiſſerent voir deux rangs de perles enchaſſées dans le corail. D'abord elle chanta les victoires de Soliman, & le héros ſentit élever ſon ame au ſouvenir de ſes triomphes. Son orgueil encore plus que ſon goût, aplaudiſſoit aux accens de cette voix éclatante, qui rempliſſoit la ſalle de ſon volume harmonieux.

Délia changea de mode pour chanter la volupté. Alors elle prit le théorbe, inſtrument favorable au dévelopement d'un bras arrondi & aux mouvemens d'une main délicate & légere. Sa voix plus flexible & plus tendre, ne fit plus entendre que des ſons touchans. Ses modulations liées par des nuances inſenſibles, exprimoient le délire d'une ame enivrée de plaiſir, ou épuiſée de ſentiment. Ses ſons, tantôt expirant ſur ſes levres, tantôt enflés & battus rapidement, rendoient tour à tour les ſoupirs de la pudeur, & la véhémence du deſir ; & ſes yeux encore plus que ſa voix, animoient ces vives peintures.

Soliman, hors de lui-même, la dévoroit de l'oreille & des yeux. Non, diſoit-il, jamais

mais une ſi belle bouche n'a formé de ſi beaux ſons. Que celle qui chante ſi bien le plaiſir, doit l'inſpirer & le goûter avec délices ! Quel charme de reſpirer cette haleine harmonieuſe, & de recueillir au paſſage ces ſons animés par l'amour ! Le Sultan égaré dans ces réflexions, ne s'apercevoit pas qu'il battoit la meſure ſur le genou de la tremblante Elmire. Le cœur ſerré de jalouſie, elle reſpiroit à peine. Qu'elle eſt heureuſe, diſoit-elle, tout bas à Soliman, d'avoir une voix ſi docile ! Hélas, ce devroit être l'organe de mon cœur ! Tout ce qu'elle exprime, vous me l'avez fait éprouver. Ainſi parloit Elmire, mais Soliman ne l'écoutoit pas.

Délia changea de ton une ſeconde fois pour célébrer l'inconſtance. Tout ce que la mobile variété de la nature a d'intéreſſant & d'aimable, fut retracé dans ſes chants. On croyoit voir le papillon voltiger ſur les roſes, & les zéphirs s'égarer parmi les fleurs. Ecoutez la tourterelle, diſoit Délia, elle eſt fidele, mais elle eſt triſte. Voyez la fauvette volage : le plaiſir agite ſes aîles ; ſa brillante voix n'éclate que pour rendre grace à l'amour. L'onde ne ſe glace que dans le repos, un cœur ne languit que dans la conſtance. Il n'eſt qu'un mortel ſur la terre qu'il ſoit poſſible d'aimer toujours. Qu'il change, qu'il jouiſſe de l'avantage de rendre mille cœurs heureux ; tous le préviennent ou le ſuivent. On l'adore dans ſes bras ; on l'aime encore dans les bras d'une autre. Qu'il ſe rende ou qu'il ſe dérobe à nos deſirs, il trouvera partout l'amour, par-tout il le laiſſera ſur ſes traces.

Elmire ne put diſſimuler plus long-tems ſon dépit & ſa douleur. Elle ſe leve & ſe retire, le Sultan ne la rapelle point; & tandis qu'elle va ſe noyer dans ſes larmes, en répétant mille fois : ah l'ingrat ! ah le perfide ! Soliman charmé de ſa divine Cantatrice, va réaliſer avec elle quelques-uns des Tableaux qu'elle lui a peints ſi vivement. Dès le lendemain matin la malheureuſe Elmire lui écrivit un billet plein d'amertume & de tendreſſe, où elle lui rapelloit la parole qu'il lui avoit donnée. Cela eſt juſte, dit le Sultan : qu'on la renvoie dans ſa patrie, comblée de mes bienfaits. Cet enfant-là m'aimoit de bonne foi, & j'ai des torts avec elle.

Les premiers momens de ſon amour pour Délia ne furent qu'une ivreſſe ; mais dès qu'il eut le tems de la réflexion, il s'aperçut qu'elle étoit plus pétulante que ſenſible, plus avide de plaiſir que flattée d'en donner ; en un mot, plus digne que lui d'avoir un Serrail ſous ſes loix. Pour nourrir ſon illuſion, il invitoit quelquefois Délia à lui faire entendre cette voix qui l'avoit enchanté, mais cette voix n'étoit plus la même. L'impreſſion s'en affoibliſſoit chaque jour par l'habitude ; & ce n'étoit plus qu'une émotion légere, lorſqu'une circonſtance imprévue la diſſipa pour jamais.

Le principal Miniſtre du Serrail vint déclarer au Sultan qu'il n'étoit plus poſſible de contenir l'indocile vivacité d'une de ſes eſclaves d'Europe ; qu'elle ſe mocquoit des défenſes & des menaces, & qu'elle ne lui répondit que par de ſanglantes railleries & des éclats de rire immodérés. Soliman qui étoit trop grand homme pour traiter en affai-

re

re d'état la police de ses plaisirs, fut curieux de voir cette jeune évaporée. Il se rendit chez elle, suivi de l'Eunuque. Dès qu'elle vit paroître Soliman : graces au Ciel ! dit-elle, voici une figure humaine. Vous êtes, sans doute, le sublime Sultan dont j'ai l'honneur d'être esclave ? Faites-moi le plaisir de chasser ce vieux coquin qui me choque la vue. Le Sultan eut bien de la peine à ne pas rire de ce début. Roxelane, lui dit-il, (c'est ainsi qu'on l'avoit nommée) respectez, s'il vous plaît, le Ministre de mes volontés. Les mœurs du Serrail ne vous sont point connues ; en attendant qu'on vous en instruise, modérez-vous & obéissez. Le compliment est honnête, dit Roxelane. *Obéissez* : est-ce là de la galanterie turque ? Vous m'avez l'air d'être bien-aimé, si c'est sur ce ton-là que vous débutez avec les femmes ! *Respectez le Ministre de mes volontés !* Vous avez donc des volontés ; & quelles volontés, juste Ciel, si elles ressemblent à leur Ministre ! Un vieux monstre amphibie, qui nous tient enfermées comme dans un bercail, & qui rode à l'entour avec des yeux terribles, sans cesse prêt à nous dévorer : voilà le confident de vos plaisirs & le gardien de notre sagesse. Il faut lui rendre justice ; si vous le payez pour vous faire haïr, il ne vole pas ses gages. Nous ne pouvons faire un pas qu'il ne gronde. Il nous défend jusqu'à la promenade & aux visites mutuelles. Bientôt il va nous peser l'air, & nous mesurer la lumiere. Si vous l'aviez vu frémir hier au soir pour m'avoir trouvée dans ces jardins solitaires ! Est-ce vous qui lui ordon-

nez de nous en interdire l'entrée ? Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes ? & quand il en romberoit quelques-uns des nues, le grand mal ! le ciel nous devroit ce miracle.

Tandis que Roxelane parloit ainsi, le Sultan examinoit avec surprise le feu de ses regards, & le jeu de sa phisionomie. Par Mahomet ! disoit-il en lui-même, voilà le plus joli minois qui soit dans toute l'Asie. On n'en fait de semblables qu'en Europe. Roxelane n'avoit rien de beau, rien de régulier dans les traits; mais leur ensemble avoit cette singularité piquante qui touche plus que la beauté. Un regard parlant, une bouche fraîche & tapissée de roses, un fin sourire, un nez en l'air, une taille leste & bien prise, tout cela donnoit à son étourderie un charme qui déconcertoit la gravité de Soliman. Mais les grands, dans ces situations, ont la ressource du silence, & Soliman ne sçachant que lui répondre, prit le parti de se retirer en cachant son embarras sous un air de majesté,

L'Eunuque lui demanda ce qu'il ordonnoit de cette esclave audacieuse. C'est une enfant, répondit le Sultan; il faut lui passer quelque chose.

L'air, le ton, la figure, le caractere de Roxelane avoient excité dans l'ame de Soliman un trouble & une émotion que le sommeil ne put dissiper. A son réveil il fit venir le Chef des Eunuques. Il me semble, lui dit-il, que tu es assez mal dans la cour de Roxelane; pour faire ta paix, va lui annoncer que j'irai prendre du thé avec elle.

A l'arrivée du Ministre, les femmes de Roxelane se hâterent de l'éveiller. Que me veut ce singe, s'écria-t-elle en se frottant les yeux? Je viens, répondit l'Eunuque, de la part de l'Empereur, baiser la poussiere de vos pieds, & vous annoncer qu'il viendra prendre du thé avec les délices de son ame. — Va te promener avec ta harangue. Mes pieds n'ont point de poussiere, & je ne prends pas du thé si matin.

L'Eunuque se retira sans repliquer, & rendit compte de son ambassade. Elle a raison, dit le Sultan: pourquoi l'avoir éveillée? Vous faites tout de travers. Dès qu'il fut grand jour chez Roxelane, il s'y rendit. Vous êtes en colere contre moi, lui dit-il? On a troublé votre sommeil, & j'en suis la cause innocente. Çà faisons la paix; imitez-moi: vous voyez que j'oublie tout ce que vous m'avez dit hier. — Vous l'oubliez? Tant pis: je vous ai dit de bonnes choses. Ma franchise vous déplaît, je le vois bien; mais vous vous y accoutumerez. Et n'êtes-vous pas trop heureux de trouver une amie dans une esclave? Oui, une amie qui s'intéresse à vous, & qui veut vous aprendre à aimer. Que n'avez-vous fait quelque voyage dans ma patrie! C'est-là que l'on connoît l'amour, c'est-là qu'il est vif & tendre; & pourquoi? Parce qu'il est libre. Le sentiment s'inspire, & ne se commande point. Notre mariage, à beaucoup près, ne ressemble pas à la servitude; cependant un mari aimé est un prodige. Tout ce qui s'apelle devoir attriste l'ame, flétrit l'imagination, refroidit le desir, émousse cette

cette pointe d'amour-propre qui fait tout le ſel de l'amour. Or, ſi l'on a tant de peine à aimer ſon mari, combien plus eſt-il difficile d'aimer ſon maître, ſur-tout s'il n'a pas l'adreſſe de cacher les fers qu'il nous donne! Auſſi, reprit le Sultan, n'oublierai-je rien pour adoucir votre ſervitude; mais vous devez à votre tour. — Je dois, & toujours du devoir! défaites-vous, croyez-moi, de ces termes humilians. Ils ſont déplacés dans la bouche d'un galant homme, qui a l'honneur de parler à une jolie femme. — Mais, Roxelane, oubliez-vous qui je ſuis, & qui vous êtes? — Qui vous êtes, & qui je ſuis? Vous êtes puiſſant, je ſuis jolie: nous voilà, je crois, de pair. Cela pourroit être dans votre patrie, reprit le Sultan avec hauteur; mais ici, Roxelane, je ſuis maître & vous êtes eſclave. — Oui, je ſçais que vous m'avez achetée; mais le brigand qui m'a vendue, n'a pu vous donner ſur moi que les droits qu'il avoit lui-même, les droits de rapine & de violence; en un mot, les droits d'un brigand, & vous êtes trop honnête-homme pour vouloir en abuſer. Après tout, vous êtes mon maître, parce que ma vie eſt en vos mains; mais je ne ſuis plus votre eſclave, ſi je ſçais mépriſer la vie; & franchement la vie qu'on mene ici mérite peu qu'on la ménage. Quelle idée funeſte, s'écria le Sultan! Me prenez-vous pour un barbare? Non, ma chere Roxelane, je ne veux employer mon pouvoir qu'à rendre pour vous & pour moi cette vie délicieuſe. Ma foi, cela s'annonce mal, dit Roxelane: ces gardiens, par exemple,

ſi noirs, ſi dégoûtans, ſi difformes, ſont-ce là les ris & les jeux qui accompagnent ici l'amour? — Ces gardiens ne ſont pas ici pour vous ſeule. J'ai cinq cens femmes ſur leſquelles nos mœurs & nos loix m'obligent à faire veiller. Et à quoi bon cinq cens femmes, lui demanda-t-elle en confidence? — C'eſt une eſpece de faſte que m'impoſe la dignité de Sultan. — Mais qu'en faites-vous, s'il vous plaît? car vous n'en prêtez à perſonne. L'inconſtance, répondit le Sultan, a introduit cet uſage. Un cœur qui n'aime point, a beſoin de changer. Il n'apartient qu'à l'amant d'être fidèle, & je ne le ſuis moi-même que depuis que je vous vois. Que le nombre de ces femmes ne vous cauſe aucun ombrage; elles ne ſerviront qu'à orner votre triomphe. Vous les verrez toutes empreſſées à vous plaire, & vous ne me verrez occupé que de vous. En vérité, dit Roxelane d'un air compatiſſant, vous méritiez un meilleur ſort. C'eſt dommage que vous ne ſoyez pas un ſimple particulier dans ma patrie; j'aurois pour vous quelque foibleſſe: car au fond, ce n'eſt pas vous que je hais, c'eſt ce qui vous environne. Vous êtes beaucoup mieux qu'il n'apartient à un Turc: vous avez même quelque choſe d'un François; & j'en ai aimé, ſans flatterie, qui ne vous valoient pas. Vous avez aimé, s'écria Soliman avec effroi! — Oh! point du tout; je n'ai eu garde! Ne prétendez-vous pas encore qu'on ait dû être ſage toute ſa vie pour ceſſer de l'être avec vous? En vérité, ces Turcs ſont plaiſans. — Et vous n'avez pas été ſage! O Ciel! que viens-

viens-je d'entendre ? Je ſuis trahi, je ſuis déſeſpéré. Ah! qu'ils périſſent, les traîtres qui ont voulu m'en impoſer! Pardonnez-leur, dit Roxelane : les pauvres gens n'ont pas tort. De plus habiles s'y trompent. Du reſte, le mal n'eſt pas grand. Que ne me rendez-vous la liberté ; ſi vous ne me croyez pas digne des honneurs de l'eſclavage ? — Oui, je vous la rendrai cette liberté dont vous avez ſi bien uſé. A ces mots le Sultan ſe retira furieux ; & il diſoit en lui-même, je l'avois bien prévu que ce petit nez retrouſſé auroit fait quelque ſottiſe.

On ne peut ſe peindre l'égarement où l'avoit jetté l'imprudent aveu de Roxelane. Tantôt il veut qu'on la chaſſe, & tantôt qu'on l'enferme, & puis qu'on l'amene à ſes pieds, & puis encore qu'on l'éloigne. Le grand Soliman ne ſçait plus ce qu'il dit. Seigneur, lui repreſenta l'Eunuque, faut-il vous déſeſpérer pour une bagatelle ? Une de plus, une de moins, eſt-ce une choſe ſi rare ? D'ailleurs, qui ſçait ſi l'aveu qu'elle vous a fait n'étoit pas un artifice pour ſe faire renvoyer ? — Que dis-tu ? Quoi ! ſeroit il poſſible ? C'eſt cela même. Il m'ouvre les yeux. On n'avoue point ces vérités : c'eſt une feinte, c'eſt une ruſe. Ah ! la perfide ? Diſſimulons à notre tour : je veux la pouſſer à bout. Ecoute : va lui dire . . . . . que je lui demande à ſouper ce ſoir. . . . Mais non, fais venir la Cantatrice, il vaut mieux la lui envoyer.

Délia fut chargée d'employer tout ſon art à gagner la confiance de Roxelane. Dès que celle-ci l'eut entendue : quoi ! lui dit-elle,

elle, jeune & belle comme vous êtes, il vous charge de ſes meſſages, & vous avez la foibleſſe de lui obéir ! Allez, vous n'êtes pas digne d'être ma compatriote. Ah ! je vois bien qu'on le gâte, & qu'il faut que je me charge ſeule d'aprendre à vivre à ce Turc. Je vais lui envoyer dire que je vous retiens à ſouper ; je veux qu'il répare ſon impertinence. — Mais, Madame, il trouvera mauvais. — Lui, je voudrois bien voir qu'il trouvât mauvais ce que je trouve bon. — Mais il m'a ſemblé qu'il déſiroit de vous voir tête-à-tête. — Tête-à-tête ! Ah ! nous n'en ſommes pas-là ; & je lui ferai bien voir du pays avant que nous ayons rien de particulier à nous dire.

Le Sultan fut auſſi ſurpris que piqué, d'aprendre qu'ils auroient un tiers. Cependant il ſe rendit de bonne heure chez Roxelane. Dès qu'elle le vit paroître, elle courut au-devant de lui d'un air auſſi délibéré que s'ils avoient été le mieux du monde enſemble. Voilà, dit-elle, un joli homme, qui vient ſouper avec nous. Madame, vous voulez bien de lui ? Avouez, Soliman, que je ſuis une bonne amie. Allons, aprochez, ſaluez Madame. Là, fort bien. A preſent remerciez-moi. Doucement ! Je n'aime pas qu'on apuie ſur la reconnoiſſance. A merveille ! je vous aſſure qu'il m'étonne. Il n'a que deux leçons ; voyez comme il a profité ! Je ne déſeſpere pas d'en faire quelque jour un François.

Qu'on s'imagine l'étonnement d'un Sultan, & d'un Sultan vainqueur de l'Aſie, de ſe voir traiter comme un écolier par une eſclave de dix-huit ans. Elle fut pendant le ſoupé d'une gaieté, d'une folie inconceva-

bles. Le Sultan ne se possédoit pas de joie. Il l'interrogeoit sur les mœurs de l'Europe. Un tableau n'attendoit pas l'autre. Nos préjugés, nos ridicules, nos travers, tout fut saisi, tout fut joué. Soliman croyoit être à Paris. La bonne tete! s'écrioit-il, la bonne tête! De l'Europe elle tomba sur l'Asie; ce fut bien pis, la morgue des hommes, l'imbécillité des femmes, l'ennui de leur société, la maussade gravité de leurs amours, rien ne lui étoit échapé, quoiqu'elle n'eût rien vu qu'en passant. Le Serrail eut son tour; & Roxelane commença par féliciter le Sultan d'avoir imaginé le premier d'assurer la vertu des femmes par la nullité absolue des noirs. Elle alloit s'étendre sur l'honneur que lui feroit dans l'histoire cette circonstance de son regne; mais il la pria de l'épargner. Ça, dit-elle, je m'apperçois que j'occupe des momens que Délia rempliroit bien mieux. Mettez-vous à ses pieds pour obtenir un de ces airs qu'elle chante, dit-on, avec tant de goût & tant d'ame. Délia ne se fit point prier. Roxelane parut charmée, elle demanda tout bas un mouchoir à Soliman; il lui en donna un, sans se douter de son dessein. Madame, dit-elle à Délia en le lui presentant, c'est de la part du Sultan que je vous donne le mouchoir, vous l'avez bien mérité. Oui, sans doute, dit le Sultan outré de dépit; & presentant sa main à la Cantatrice, il se retira avec elle.

Dès qu'ils furent seuls, je vous avoue, lui dit-il, que cette étourdie me confond. Vous voyez le ton qu'elle a pris avec moi;

je n'ai pas le courage de m'en fâcher ; en un mot, j'en ſuis fou, & je ne ſçais comment m'y prendre pour la réduire. Seigneur, lui dit Délia, je crois avoir démêlé ſon caractere. L'autorité n'y peut rien ; vous n'avez plus que l'extrême froideur, ou l'extrême galanterie. La froideur peut la piquer, mais je crains qu'il ne ſoit plus tems. Elle ſçait que vous l'aimez. Elle jouira en ſecret de la violence qu'il vous en coûtera, & vous reviendrez plutôt qu'elle. Ce moyen d'ailleurs eſt triſte & pénible ; & s'il vous échape un moment de foibleſſe, ce ſera à recommencer. Hé bien, dit le Sultan, eſſayons de la galanterie.

Dans le Serrail dès-lors chaque jour fut une nouvelle fête, dont Roxelane étoit l'objet ; mais elle recevoit tout cela comme un hommage qui lui étoit dû, ſans intérêt & ſans plaiſir, avec une complaiſance tranquille. Le Sultan lui demandoit quelquefois : comment avez-vous trouvé ces jeux, ces concerts, ces ſpectacles ? Aſſez bien, diſoit-elle, mais il y manquoit quelque choſe. — Eh quoi ! — Des hommes & de la liberté.

Soliman étoit au déſeſpoir ; il eut recours à Délia. Ma foi, lui dit la Muſicienne, je ne ſçais plus ce qui peut la toucher, à moins que la gloire ne s'en mêle. Vous recevez demain les Ambaſſadeurs de vos alliés, ne pourrois-je pas la mener voir cette cérémonie à travers un voile, qui nous déroberoit aux yeux de votre cour ? Et croyez-vous, dit le Sultan, qu'elle y ſoit ſenſible ? Je l'eſpére, dit Délia : les femmes de ſon pays aiment la gloire. Vous m'enchantez, s'écria Soliman ! Oui, ma chere Délia, je vous devrai mon bonheur.

Au

Au retour de cette cérémonie, qu'il eut ſoin de rendre la plus pompeuſe qu'il fut poſſible, il ſe rendit chez Roxelane. Allez, lui dit-elle, ôtez-vous de mes yeux, & ne me revoyez jamais. Le Sultan demeura immobile & muet d'étonnement. C'eſt donc ainſi, pourſuivit-elle, que vous ſçavez aimer? La gloire & les grandeurs, les ſeuls biens dignes de toucher une ame, ſont pour vous ſeul, la honte & l'oubli, les plus accablans de tous les maux, ſont mon partage, & vous voulez que je vous aime! je vous hais plus que la mort. Le Sultan voulut tourner ce reproche en plaiſanterie. Rien n'eſt plus ſérieux, reprit-elle. Si mon amant n'avoit qu'une cabane, je partagerois ſa cabane, je ſerois contente. Il a un trône, je veux partager ſon trône, où il n'eſt pas mon amant. Si vous ne me croyez pas digne de régner ſur des Turcs, renvoyez-moi dans ma patrie, où toutes les jolies femmes ſont ſouveraines, & bien plus abſolues que je ne le ſerois ici, car c'eſt ſur les cœurs qu'elles regnent. L'empire du mien ne vous ſuffit donc pas, lui dit le Sultan de l'air du monde le plus tendre? — Non, je ne veux point d'un cœur qui a des plaiſirs que je n'ai pas. Ne me parlez plus de vos fêtes. Jeux d'enfans que tout cela. Il me faut des ambaſſades. — Mais, Roxelane, ou vous êtes folle, ou vous rêvez. — Et que trouvez-vous donc de ſi extravagant à vouloir régner avec vous? Eſt-on faite de maniere à déparer un trône? Et croyez-vous qu'on eût moins de nobleſſe & de dignité que vous à aſſurer de ſa protection ſes ſujets

ſujets & ſes alliés ? Je crois, dit le Sultan, que vous feriez tout avec grace, mais il ne dépend pas de moi de remplir votre ambition ; & je vous prie de ne n'y plus penſer. — N'y plus penſer ? Oh ! je vous réponds que je ne penſerai à autre choſe, & que je ne vais plus rêver que ſceptre, couronne, ambaſſade. Elle tint parole. Le lendemain matin elle avoit déjà fait le deſſein de ſon diadême ; elle n'étoit plus indéciſe que ſur la couleur du ruban qui devoit l'attacher. Elle ſe fit aporter des étoffes ſuperbes pour ſes habits de cérémonie ; & dès que le Sultan parut, elle lui demanda ſon avis pour le choix. Il fit tous ſes efforts pour la détourner de cette idée ; mais la contradiction la plongeoit dans une triſteſſe mortelle, & pour l'en retirer, il étoit obligé de flatter ſon illuſion. Alors elle devenoit d'une gaieté brillante. Il ſaiſiſſoit ces momens pour lui parler d'amour, mais ſans l'écouter elle lui parloit politique. Toutes ſes réponſes étoient déjà préparées pour les harangues des députés ſur ſon avénement à la couronne. Elle avoit même des projets de réglemens pour les états du Grand-Seigneur. Elle vouloit qu'on plantât des vignes & qu'on bâtit des ſalles d'Opéra ; qu'on ſuprimât les Eunuques, parce qu'ils n'étoient bons à rien, qu'on enfermât les jaloux, parce qu'ils troubloient la ſociété, & qu'on bannit tous les gens intéreſſés, parce qu'ils devenoient des fripons tôt ou tard. Le Sultan s'amuſa quelque tems de ces folies ; cependant il brûloit du plus violent amour, ſans aucun eſpoir d'être heureux. Au moindre ſoupçon de violence elle devenoit furieuſe & vouloit ſe donner la

 mort.

mort. D'un autre côté, Soliman ne trouvoit pas l'ambition de Roxelane si folle ; car enfin, disoit-il, n'est-il pas cruel d'être seul privé du bonheur d'associer à mon sort une femme que j'estime & que j'aime ? Tous mes sujets peuvent avoir une épouse légitime, une loi bizarre ne défend l'hymen que pour moi. Ainsi parloit l'amour, mais la politique le faisoit taire. Il prit le parti de confier à Roxelane les raisons qui le retenoient. Je ferois, lui dit-il, mon bonheur de ne rien laisser manquer au vôtre ; mais nos mœurs. — Ce sont des contes. — Nos loix. — Ce sont des chansons. — Les Prêtres. — De quoi se mêlent-ils ? — Le peuple & les soldats. — Que leur importe ? En seront-ils plus malheureux, quand vous m'aurez pour épouse ? Vous avez bien peu d'amour, si vous avez si peu de courage ! Elle fit tant que Soliman eut honte d'être si timide. Il fait venir le Muphti, le Visir, le Caimacan, l'Aga de la mer & celui des Janissaires, & il leur dit : j'ai porté aussi loin que je l'ai pu la gloire du Croissant ; j'ai affermi la puissance & le repos de mon Empire, & je ne veux, pour récompense de mes travaux, que jouir au gré de mes sujets d'un bonheur dont ils jouissent tous. Je ne sçais quelle loi, qui ne nous viennent pas du Prophete, interdit aux Sultans les douceurs du lit nuptial ; je me vois par-là réduit à des esclaves que je méprise, & j'ai résolu d'épouser une femme que j'adore. Préparez mon peuple à cet hymen. S'il l'aprouve, je reçois son aveu comme un témoignage de sa reconnoissance ; mais s'il osoit en murmurer, vous lui direz que je le veux. L'assemblée reçut les ordres du

Sultan

Sultan dans un respectueux silence, & le peuple suivit cet exemple.

Soliman transporté de joie & d'amour, vint prendre Roxelane pour la mener à la Mosquée, & il disoit tout bas en l'y conduisant, est-il possible qu'un petit nez retroussé renverse les loix d'un Empire !



LE SCRUPULE,

Ou l'amour mécontent de lui-même.

LE Ciel soit loué, dit Bélise en quittant le deuil de son époux : je viens de remplir un devoir bien affligeant & bien pénible ; il étoit tems que cela finît. Se voir livrée dès l'âge de seize ans à un homme qu'on ne connoît pas, passer les plus beaux jours de sa vie dans l'ennui, la dissimulation, la servitude ; être l'esclavage & la victime d'un amour qu'on inspire & qu'on ne sçauroit partager ; quelle épreuve pour la vertu ! Je l'ai subie, m'en voilà quitte. Je n'ai rien à me reprocher : car enfin je n'ai point aimé mon époux, mais j'ai fait semblant de l'aimer, & cela est bien plus héroïque. Je lui ai été fidele malgré sa jalousie ; en un mot, je l'ai pleuré : c'est, je crois, porter la bonté d'ame aussi loin qu'elle peut aller. Enfin rendue à moi-même, je ne dépends plus que de ma volonté, & ce n'est que d'aujourd'hui que je vais commencer à vivre. Ah ! comme mon cœur va s'enflammer, si quelqu'un parvient à me plaire ! mais consultons-nous bien avant que d'engager ce cœur, & ne courons, s'il est possible, ni le risque de cesser d'aimer, ni celui de cesser d'être aimée. Cesser d'être aimée ! cela est difficile, reprit-elle en consultant son miroir ; mais cesser d'aimer est encore pis. Le moyen de feindre longtems

tems un amour qu'on ne ſent plus ? Je n'en aurois jamais la force. Quitter un homme après l'avoir pris, c'eſt une effronterie qui me paſſe ; & puis les plaintes, le déſeſpoir, les éclats d'une rupture : tout cela eſt affreux. Aimons, puiſque le Ciel nous a donné un cœur ſenſible ; mais aimons pour toute la vie, & ne nous flattons point ſur ces goûts paſſagers, ces fantaiſies capricieuſes qu'on prend ſi ſouvent pour l'amour. J'ai le tems de choiſir & de m'éprouver : il ne s'agit, pour éviter toute ſurpriſe, que de me former une idée bien claire & bien préciſe de l'amour. J'ai lu que l'amour eſt une paſſion qui de deux ames n'en fait qu'une, qui les pénetre en même-tems & les remplit l'une de l'autre, qui les détache de tout, qui leur tient lieu de tout, & qui fait de leur bonheur mutuel leur ſoin & leur deſir unique. Tel eſt l'amour ſans doute : & d'après cette idée, il me ſera bien aiſé de diſtinguer en moi-même, & dans les autres l'illuſion de la réalité.

Sa premiere épreuve ſe fit ſur un jeune Magiſtrat, avec qui le partage de la ſucceſſion de ſon époux l'avoit miſe en relation. Le Préſident de S...., avec une figure aimable, un eſprit cultivé, un caractere doux & ſenſible, étoit ſimple dans ſa parure, naturel dans ſon maintien, modeſte dans ſes propos. Il ne ſe piquoit d'être connoiſſeur ni en équipages, ni en pompons. Il ne parloit point de ſes chevaux aux femmes, ni de ſes bonnes fortunes aux hommes. Il avoit tous les talens de ſon état, ſans oſtentation, & tous les agrémens d'un homme du

du monde, ſans ridicule. Il étoit le même au Palais & dans la ſociété, non qu'il opinât dans un ſoupé, ni qu'il plaiſantât à l'audience ; mais comme il n'affectoit rien, il n'étoit jamais déguiſé.

Béliſe fut touchée d'un mérite ſi rare. Il avoit gagné ſa confiance, il obtint ſon amitié, & ſous ce nom le cœur va bien loin. La ſucceſſion du mari de Béliſe étant réglée, me ſeroit-il permis, dit un jour le Préſident à la veuve, de vous demander une confidence ? vous propoſez-vous de demeurer libre, ou le ſacrifice de votre liberté fera-t-il encore un heureux ? Non, Monſieur, lui dit-elle, j'ai trop de délicateſſe pour faire jamais un devoir à perſonne de ne vivre que pour moi. Ce devoir ſeroit bien doux ! reprit le galant Magiſtrat, & je crains bien que, ſans votre aveu, plus d'un amant ne ſe l'impoſe ! A la bonne heure, dit Béliſe, qu'on m'aime ſans y être obligé, c'eſt le plus flatteur de tous les hommages. — Cependant, Madame, je ne vous ſoupçonne point d'être coquette. — Oh ! vous auriez tort : j'ai la coquetterie en horreur. — Mais vouloir être aimée ſans aimer ! — Et qui vous dit, Monſieur, que je n'aimerai point ? On ne prend point de ces réſolutions à mon âge. Je ne veux ni gêner ni être gênée : voilà tout. — Fort bien, vous voulez que l'engagement ceſſe où finira le penchant ? — Je veux que l'un ou l'autre ſoit éternel, & c'eſt pour cela que je veux éviter juſqu'à l'ombre de la contrainte. Je me ſens capable d'aimer toute ma vie en liberté ; mais à vous parler vrai, je ne répondrois pas.

pas d'aimer deux jours dans l'esclavage.

Le Président vit bien qu'il falloit ménager sa délicatesse, & se contenter avec elle de la qualité d'ami. Il eut la modestie de s'y réduire, & dès-lors tout ce que l'amour a de plus tendre fut mis en usage pour la toucher. Il y parvint. Je ne vous dirai point par quels degrés la sensibilité de Bélise étoit chaque jour plus émue, qu'il vous suffise de sçavoit qu'elle en étoit au point où la sagesse en équilibre avec l'amour, n'attend plus qu'un léger effort pour laisser pancher la balance. Ils en étoient-là, & ils étoient tête-à-tête. Les yeux du Président enflammés d'amour, dévoroient les charmes de Bélise, il pressoit tendrement sa main. Bélise tremblante respiroit à peine. Le Président la sollicitoit avec l'éloquence passionnée du desir. Ah! Président, lui dit-elle enfin, seriez-vous capable de me tromper? A ces mots le dernier soupir de la pudeur sembloit s'échaper de ses levres. Non, Madame, lui dit-il, c'est mon cœur, c'est l'amour même qui vient de parler par ma bouche, & que je meure à vos pieds, si..... Comme il tomboit aux pieds de Bélise, son genou porta sur une pate de *Joujou*, le chien favori de la jeune veuve. *Joujou* fit un cri de douleur. Ah! Monsieur, que vous êtes mal-adroit, s'écria Bélise avec un mouvement de colere! Le Président rougit & fut déconcerté. Il prit *Joujou* dans son sein, lui baisa la patte offensée, lui demanda mille fois pardon, & le pria de solliciter sa grace. *Joujou*, revenu de sa douleur, rendit au Président ses caresses. Vous le voyez, Madame,

Madame, il a le cœur bon, il me pardonne : c'eſt un bel exemple pour vous. Béliſe ne répondit point. Elle étoit tombée dans une rêverie profonde, & dans un ſérieux glacé. Il voulut d'abord prendre ce ſérieux pour un badinage, & ſe remettre aux genoux de Béliſe pour l'apaiſer. De grace, Monſieur, levez-vous, lui dit-elle, ces libertés me déplaiſent, & je ne crois pas y avoir donné lieu.

Qu'on s'imagine l'étonnement du Préſident. Il fut deux minutes confondu, ſans proférer une parole. Quoi ! Madame, lui dit-il, ſeroit-il poſſible qu'un accident auſſi léger m'eût attiré votre colere ? — Point du tout, Monſieur, mais je puis ſans colere trouver mauvais qu'on ſoit à mes genoux : c'eſt une ſituation qui ne convient qu'aux amans heureux, & je vous eſtime trop pour vous ſoupçonner d'avoir oſé prétendre à l'être. Je ne vois point, Madame, repliqua le Préſident avec émotion, en quoi un eſpoir fondé ſur l'amour me rendroit moins eſtimable ; mais oſerai-je vous demander, puiſque l'amour eſt un crime à vos yeux, quel eſt le ſentiment que vous m'avez témoigné ? De l'amitié, Monſieur, de l'amitié, & je vous prie très-fort de vous en tenir-là. — Je vous demande pardon, Madame, j'aurois juré que c'étoit autre choſe ; je vois bien que je ne m'y connois pas. — Cela ſe peut, Monſieur, bien d'autres que vous s'y trompent. Le Préſident ne put ſoutenir plus longtems un caprice auſſi étrange. Il ſortit, le déſeſpoit dans l'ame, & il ne fut point rapellé.

Dès que Bélise fut seule, n'allois-je pas faire une belle folie, dit-elle avec dépit. J'ai vu le moment où ma foiblesse cédoit à un homme que je n'aimois pas. On a bien raison de dire qu'on ne connoît rien moins que soi-même. J'aurois juré que je l'adorois, qu'il n'étoit rien dont je ne fusse disposée à lui faire le sacrifice; point du tout? Il lui arrive, sans le vouloir, de faire du mal à mon petit chien, & cet amour si passionné fait place à la colere. Un chien me touche plus que lui, & je ne balance point à prendre parti pour ce petit animal, contre l'homme du monde que je croyois aimer le plus. N'est-ce point-là un amour bien vif, bien solide & bien tendre? & voilà comme nous prenons nos idées pour des sentimens: on s'est échauffé la tête, & l'on croit avoir le cœur enflammé: on part delà pour faire toutes sortes de sottises; l'illusion cesse, le dégoût survient; il faut essuyer l'ennui d'être constante sans amour, ou changer avec indécence. Oh! mon cher *Joujou*, que ne te dois-je pas? C'est toi qui m'as détrompée: sans toi je serois peut-être en ce moment accablée de confusion, & déchirée de remords.

Soit que Bélise aimât ou n'aimât point le Président; car ces sortes de questions ne roulent guére que sur l'équivoque des termes; il est certain qu'à force de se dire qu'elle ne l'aimoit pas, elle parvint à s'en convaincre; & un jeune Militaire acheva bientôt de le lui persuader.

Lindor venoit d'obtenir une compagnie de Cavalerie, au sortir des Pages. La fraî-

cheur de la jeuneſſe, l'impatience du deſir; l'étourderie & la légereté, qui ſont des graces à ſeize ans, & des ridicules à trente, rendirent intéreſſant aux yeux de Béliſe cet enfant bien né, qui avoit l'honneur d'apartenir à la famille de ſon époux. Lindor s'aimoit beaucoup lui-même, comme de raiſon; il ſçavoit qu'il étoit bien fait, & d'une figure charmante. Il le diſoit quelquefois, mais il rioit de ſi bon cœur après l'avoir dit, il montroit en riant une bouche ſi fraîche & de ſi belles dents, qu'on pardonnoit ces naïvetés à ſon âge. Il mêloit d'ailleurs des ſentimens ſi fiers & ſi nobles aux enfantillages de l'amour-propre, que tout cela enſemble n'avoit rien que d'intéreſſant. Il vouloit avoir une jolie maîtreſſe & un excellent cheval de bataille; il ſe regardoit dans une glace, faiſant l'exercice à la Pruſſienne. Il prioit Béliſe de lui prêter le *Sopha couleur de roſe*, & lui demandoit ſi elle avoit lu le *Polybe de Folard*. Il lui tardoit d'être au printems pour avoir un habit délicieux, en cas de paix, ou pour entrer en campagne, s'il y avoit guerre. Ce mêlange de frivolité & d'héroïſme eſt peut-être ce qu'il y a de plus ſéduiſant aux yeux d'une femme. Un preſſentiment confus que cette jolie petite créature, qui badine à une toilette, qui ſe careſſe, qui ſe mire, va peut-être dans deux mois ſe précipiter à travers les batteries ſur un eſcadron ennemi, ou grimper comme un Grenadier ſur une breche minée: ce preſſentiment donne aux gentilleſſes d'un petit-maître un caractere de merveilleux, qui étonne & qui attendrit;

tendrit : mais la fatuité ne ſied qu'à la jeuneſſe militaire. C'eſt un avis que je donne en paſſant aux petits maîtres de tous états.

Béliſe fut donc ſenſible aux graces naïves & légeres de Lindor. Il s'étoit paſſionné pour elle dès la premiere viſite. Un jeune Page eſt preſſé d'aimer. Ma belle couſine, lui dit-il un jour, car il la nommoit ainſi à cauſe de leur alliance,) je ne demande au ciel que deux choſes : de faire mes premieres armes contre les Anglois & avec vous. Vous êtes un étourdi, lui dit-elle, & je vous conſeille de ne deſirer ni l'un ni l'autre, l'un n'arrivera peut-être que trop tôt, & l'autre n'arrivera jamais. -- Jamais ! cela eſt bien fort, ma belle couſine. Mais je m'attendois à cette réponſe, elle ne me rebute point. Tenez, je gage qu'avant ma ſeconde campagne, vous ceſſerez d'être cruelle. A preſent que je n'ai pour moi que mon âge & ma figure, vous me traitez comme un enfant ; mais quand vous aurez entendu dire : il s'eſt trouvé à telle affaire, ſon régiment a donné dans une telle occaſion il s'eſt diſtingué, il a pris un poſte, il a couru mille dangers : c'eſt alors que votre petit cœur palpitera de crainte, de plaiſir, peut-être d'amour ; que ſçait on ? ſi j'étois bleſſé, par exemple ! Oh ! cela eſt bien touchant ! Pour moi, ſi j'étois femme, je voudrois que mon amant eût été bleſſé à la guerre. Je baiſerois ſes cicatrices, je trouverois une volupté infinie à les compter. Ma belle couſine, je vous montrerai les miennes. Vous n'y tiendrez pas. -- Allez, jeune fou, faites votre devoir en galant

homme, & ne m'affligez point par des préſages qui me font trembler. -- Voyez-vous ſi je n'ai pas dit vrai ? Je vous fais trembler d'avance. Ah ! ſi la ſeule idée vous touche, que fera la réalité ? Çà, ma belle couſine, vous pouvez vous fier à moi : ne me donnerez-vous point quelque à compte ſur les lauriers que je vais cueillir ?

C'étoient tous les jours de ſemblables folies. Béliſe, qui faiſoit ſemblant d'en rire, n'en étoit pas moins ſenſiblement touchée ; mais cette vivacité, qui faiſoit tant d'impreſſion ſur ſon ame, empêchoit Lindor de s'en apercevoir. Il n'étoit ni aſſez éclairé, ni aſſez attentif pour obſerver en elle les gradations du ſentiment pour en tirer avantage. Ce n'eſt pas qu'il ne fût auſſi entreprenant que la politeſſe l'exige ; mais un regard l'intimidoit, & la crainte de déplaire balançoit en lui l'impatience d'être heureux. Auſſi deux mois ſe paſſerent-ils en légeres tentatives ſans aucun ſuccès décidé. Cependant leur amour mutuel s'animoit de plus en plus ; & quelque foible que fût la réſiſtance de Béliſe, elle en étoit laſſe elle-même, lorſque le ſignal de la guerre vint donner l'allarme aux amours.

A ce ſignal terrible tous leurs travaux ſont ſuſpendus : l'un s'envole ſans attendre la réponſe au billet le plus galant : l'autre manque au rendez-vous où l'on devoit le couronner ; c'eſt une révolution générale dans tout l'empire des plaiſirs.

Lindor eut à peine le tems de prendre congé de Béliſe. Elle s'étoit reprochée cent fois les rigueurs qu'elle n'avoit pas. Ce pau-

vre

vre enfant, disoit-elle, m'aime de toute son ame : rien de plus naturel ni de plus tendre que l'expression de ses sentimens. Il est fait à peindre, il est beau comme le jour ; il est étourdi : qui ne l'est pas à son âge ? Mais il a le cœur excellent. Il ne tient qu'à lui de s'amuser : il trouveroit peu de cruelles ; cependant il ne voit que moi, il ne respire que pour moi, & je le traite avec une hauteur ! Je ne sçais pas comment il y tient. J'avoue que si j'étois à sa place, je laisserois bien vîte cette Bélise si sévere s'ennuyer avec sa vertu ; car enfin la sagesse est bonne quelquefois ; mais toujours de la sagesse ! Comme elle faisoit ces réflexions, on vint lui dire que les négociations de la paix étoient rompues, & que les Officiers avoient ordre de rejoindre leurs corps, sans différer d'un seul instant. A cette nouvelle tout son sang se gela dans ses veines. Il va partir, s'écria-t-elle le cœur saisi & pénétré ! Il va se battre, il va mourir peut-être, & je ne le verrai plus ! Lindor arrive en uniforme. Je viens vous dire adieu, ma belle cousine ; je pars, nous allons nous voir de près avec l'ennemi. La moitié de mes vœux est remplie : & j'espere qu'à mon retour vous remplirez l'autre moitié. Je vous aime bien, ma belle cousine ! souvenez-vous un peu de votre petit cousin : il reviendra fidèle, il vous en donne sa parole. S'il est tué il ne reviendra pas ; mais on vous remettra sa bague & sa montre. Vous voyez ce petit chien d'émail ? Il vous retracera mon image, ma fidélité, ma tendresse, & vous le baiserez quelquefois. En prononçant ces dernieres paroles, il sou-

rioit tendrement, & ſes yeux étoient mouillés de larmes. Béliſe, qui ne pouvoit plus retenir les ſiennes, lui dit de l'air du monde le plus affligé : vous nous quittez bien gaiement, Lindor. Vous dites que vous m'aimez ; ſont-ce là les adieux d'un amant ! Je croyois qu'il étoit affreux de s'éloigner de ce qu'on aime. Mais il n'eſt pas tems de vous faire des reproches : venez, embraſſez-moi. Lindor tranſporté uſa de cette permiſſion juſqu'à la licence, & Béliſe ne s'en fâche point. Et à quand votre départ, lui dit-elle ? — Tout à l'heure. — Tout à l'heure ? -- Quoi ! vous ne ſouperez point avec moi ! -- Cela eſt impoſſible. -- J'avois mille choſes à vous dire. -- Dites-les moi bien vîte : mes chevaux m'attendent. -- Vous êtes bien cruel de me refuſer une ſoirée ! -- Ah, ma belle couſine je vous donnerois ma vie ; mais il y va de mon honneur, mes heures ſont comptées, il faut que j'arrive à la minute. Songez, s'il y avoit une affaire, & que je n'y fuſſe point, je ſerois perdu : votre petit couſin ne ſeroit pas digne de vous. Laiſſez-moi vous mériter.

Béliſe l'embraſſa de nouveau, en le baignant de ſes larmes. Allez, lui dit-elle, je ſerois au déſeſpoir de vous attirer un reproche, votre honneur m'eſt auſſi cher que le mien. Soyez ſage, ne vous expoſez qu'autant que le devoir l'exige, & revenez tel que je vous vois. Vous ne me donnez pas le tems de vous en dire davantage ; mais nous nous écrirons ; adieu. --- Adieu, ma belle couſine. -- Adieu, adieu, mon cher enfant.

C'eſt ainſi que parmi nous la galanterie eſt l'ame du point d'honneur, qui eſt celle de nos armées. Nos femmes n'ont pas beſoin d'aller au-devant de nos guerriers pour les renvoyer au combat ; mais le mépris dont elles accablent un lâche, & l'accueil qu'elles font aux hommes courageux, rendent leurs amans intrépides.

Béliſe paſſa la nuit dans la plus profonde douleur : ſon lit fut baigné de ſes larmes. Le jour ſuivant, elle écrivit à Lindor ; tout ce qu'une ame tendre & délicate peut inſpirer de plus touchant étoit exprimé dans ſa lettre. Oh ! vous qu'on éleve ſi mal, qui vous aprend à ſi bien écrire ? La nature ſe plaît-elle à nous humilier en vous vengeant.

Lindor dans ſa réponſe pleine de feu & de déſordre, exprimoit tour à tour les deux paſſions de ſon ame, l'ardeur militaire & l'amour. L'impatience de Béliſe ne lui laiſſa aucun repos qu'elle n'eût reçu cette réponſe. Leur relation s'établit & ſe ſoutint ſans interruption la moitié de la campagne ; & la derniere lettre qu'on écrivoit, étoit toujours la plus vive ; la derniere qu'on attendoit, toujours la plus deſirée. Lindor pour ſon malheur eut un confident jaloux. Tu es enchanté, lui dit celui-ci, de la paſſion que tu inſpires ? Si tu ſçavois à quoi tout cela tient ! Je connois les femmes. Veux tu faire une épreuve ſur celle que tu aimes ? Ecris-lui que tu as perdu un œil ; je gage qu'elle te conſeille de prendre patience & de l'oublier. Lindor bien ſûr de ſon triomphe, conſentit à cette épreuve ; & comme il ne ſçavoit pas mentir, ſon ami dicta cette lettre. Béliſe fut

au déſeſpoir , l'image de Lindor vint s'offrir à ſon eſprit, mais avec un œil de moins. Cette grande mouche noire le rendoit méconnoiſſable. Quel dommage, diſoit-elle en ſoupirant! Ses deux yeux étoient ſi beaux! les miens les rencontroient avec tant de plaiſir! L'amour s'y peignoit avec tant de charmes! Mais il n'en eſt que plus intéreſſant, & je dois l'en aimer davantage. Il doit être déſolé : il tremble ſur-tout de m'en paroître moins aimable. Ecrivons-lui pour le raſſurer, pour le conſoler, s'il eſt poſſible. C'étoit la premiere fois que Béliſe avoit été obligée de ſe dire *écrivons-lui.* Sa lettre fut froide malgré elle : elle s'en aperçut, la déchira, l'écrivit de nouveau. Les expreſſions étoient aſſez fortes, mais le tour en étoit contraint & le ſtyle recherché. Cette mouche noire à la place d'un bel œil lui offuſquoit l'imagination & lui glaçoit le ſentiment. Hé! ceſſons de nous flatter, dit-elle, en déchirant une ſeconde fois ſa lettre : ce pauvre enfant n'eſt plus aimé, un œil perdu bouleverſe mon ame. J'ai voulu faire l'héroïne, je ſuis une femmelette : n'affectons point des ſentimens au-deſſus de mon caractere. Lindor ne mérite pas qu'on le trompe. Il compte ſur une ame généreuſe & ſenſible; ſi je ne le ſuis pas aſſez pour l'aimer encore, je dois l'être pour le déſabuſer : ſon mépris deviendra ma peine. Je ſuis déſolée, lui écrivit-elle, bien plus à plaindre que vous : vous n'avez perdu qu'un agrément, & je vais perdre votre eſtime, comme j'ai perdu la mienne. Je me croyois digne de vous aimer & d'être aimée de vous :

vous : je ne le ſuis plus : mon cœur ſe flattoit d'être au-deſſus des événemens : un ſeul accident m'a changée. Conſolez-vous, Monſieur, vous aurez toujours de quoi plaire à une femme raiſonnable ; & après l'humiliant aveu que je viens de vous faire, vous n'avez plus à me regretter.

Lindor fut au déſeſpoir à la lecture de ce billet, le *Monſieur* ſur-tout lui parut une injure atroce. *Monſieur !* s'écrioit-il. Ah ! la perfide ! Son petit couſin, *Monſieur !* On donne du *Monſieur* à un borgne. Il alla trouver ſon ami. Je te l'avois bien dit, mon cher, lui dit le confident. Voilà le moment de te venger, ſi tu n'aimes mieux attendre la fin de la campagne pour ménager à ton héroïne le plaiſir de la ſurpriſe. Non, je veux la confondre dès aujourd'hui, lui dit le malheureux Lindor. Il lui écrivit donc qu'il étoit enchanté de l'avoir éprouvée : que *Monſieur* avoit encore ſes deux yeux, mais que ces yeux ne la verroient plus que comme la plus ingrate de toutes les femmes. Béliſe fut anéantie, & prit dès ce moment le parti de renoncer au monde, & de s'enſévelir à la campagne. Allons végéter, diſoit-elle, je ne ſuis bonne qu'à cela.

Dans le voiſinage de cette campagne étoit une eſpece de Philoſophe dans la vigueur de l'âge, qui après avoir joui de tout pendant ſix mois de l'année à la ville, venoit jouir ſix mois de lui-même dans une ſolitude voluptueuſe. Il rendit ſes devoirs à Béliſe. Vous avez, lui dit-elle, la réputation d'être ſage : dites-moi quel eſt votre plan de vie ? De plan, Madame ! je n'en eus jamais, répondit

pondit le Comte de P ; je fais tout ce qui m'amuſe, je recherche tout ce que j'aime, & j'évite avec ſoin ce qui m'ennuye ou me déplaît. — Vivez-vous ſeul ? Voyez-vous du monde ? — Je vois quelquefois notre Paſteur à qui j'enſeigne la morale : je cauſe avec des Laboureurs, plus inſtruits que tous nos Sçavans ; je donne le bal à de petites Villageoiſes les plus jolies du monde, je fais pour elles des loteries de dentelles & de rubans, & je marie les plus amoureuſes. Quoi ! dit Béliſe avec étonnement, ces gens-là connoiſſent l'amour ? — Mieux que nous, Madame, mieux que nous cent fois. Ils s'aiment comme des tourterelles : ils me donnent apétit d'aimer. — Vous avouerez cependant que cela aime ſans délicateſſe. — Hé, Madame, la délicateſſe eſt un raffinement de l'art ; ils ont l'inſtinct de la nature, & cet inſtinct les rend heureux. On parle d'amour à la ville, on ne le fait que dans les champs. Ils ont en ſentiment ce que nous avons en eſprit. J'ai eſſayé comme un autre d'aimer & d'être aimé dans le monde ; le caprice, les convenances arrangent & dérangent tout : une liaiſon n'eſt qu'une rencontre. Ici le penchant fait le choix : vous verrez ; dans les jeux que je leur donne, comme ces cœurs ſimples & tendres ſe cherchent ſans le ſçavoir, & s'attirent tour à tour. Vous me faites, reprit Béliſe, un tableau de la campagne, auquel je ne m'attendois pas. On dit ces gens-là ſi à plaindre ! — Ils l'étoient, Madame, il y a quelques années ; mais j'ai le ſecret de rendre leur condition plus douce. — Oh ! vous me direz vo-

tre

tre ſecret, interrompit Béliſe avec vivacité ; je veux auſſi en faire uſage. — Il ne tient qu'à vous. Le voici ; j'ai quarante mille livres de rente ; j'en dépenſe dix ou douze à Paris dans les deux ſaiſons que j'y paſſe, huit ou dix dans une maiſon de campagne ; & par cette économie, j'ai vingt mille livres à perdre ſur les échanges que je fais. — Et quelles échanges faites-vous ? J'ai des champs bien cultivés, des prairies bien arroſées, des vergers clos & plantés avec ſoin. — Hé bien ? — Hé bien, Lucas, Blaiſe, Nicolas, mes voiſins & mes bons amis, ont des terreins en friche ou apauvris ; ils n'ont pas de quoi les cultiver ; je leur cede les miens troc pour troc ; & la même étendue de terrein qui les nourriſſoit à peine, les enrichit dans deux moiſſons. La terre ingrate ſous leurs mains devient fertile dans les miennes. Je lui choiſis la ſemence, le plan, l'engrais, la culture qui lui convient, & dès qu'elle eſt en bon état, je penſe à un nouvel échange : ce ſont-là mes amuſemens. Cela eſt charmant, s'écria Béliſe ! vous ſçavez donc l'agriculture ? — Un peu, Madame, & je m'en inſtruits ; je confronte la théorie des Sçavans avec l'expérience des Laboureurs ; je tâche de corriger ce que je vois de défectueux dans les ſpéculations des uns & dans la pratique des autres ; c'eſt une étude amuſante. — Oh ! je le crois, & je veux m'y livrer auſſi. Comment donc ! Mais vous devez être adoré dans ces cantons : ces pauvres Laboureurs doivent vous regarder comme leur pere. — Oui, Madame, nous nous aimons beaucoup. — Je ſuis bienheureuſe, Monſieur

Monſieur le Comte, que le haſard m'ait procuré un voiſin tel que vous ! Voyons-nous ſouvent, je vous prie : je veux ſuivre vos travaux, prendre votre méthode, & devenir votre rivale dans le cœur de ces bonnes gens. — Vous n'aurez, Madame, ni rivaux ni rivales par-tout où vous voudrez plaire, & alors même que vous ne le voudrez pas.

Telle fut leur premiere entrevue ; & dans ce moment, voilà Béliſe villageoiſe, toute occupée de l'agriculture, converſant avec ſes Fermiers, & ne liſant que la *Maiſon Ruſtique*. Le Comte l'invita à l'une des fêtes qu'il donnoit les jours conſacrés au repos, & la preſenta à ſes Payſans comme une nouvelle bienfaitrice, ou plutôt comme leur ſouveraine. Elle fut témoin de l'amour & du reſpect qu'ils avoient pour lui. Ces ſentimens ſe communiquent : ils ſont ſi naïfs & ſi tendres ! C'eſt le plus ſublime de tous les éloges, & Béliſe en fut touchée au point d'en être jalouſe ; mais que cette jalouſie étoit loin de la haine ! Il faut avouer, diſoit-elle, qu'ils ont bien raiſon de l'aimer. Indépendamment de ſes bienfaits, perſonne au monde n'eſt plus aimable.

Il s'établit dès ce jour entr'eux la liaiſon la plus intime & en aparence la plus philoſophique. Leurs entretiens ne rouloient que ſur l'étude de la nature, ſur les moyens de rajeunir cette terre, notre vieille nourrice, qui s'épuiſe pour ſes enfans. La botanique leur indiquoit les plantes ſalutaires aux troupeaux, & celles qui leur étoient pernicieuſes ; la méchanique leur donnoit des forces pour élever les eaux à peu de frais ſur les collines.

collines altérées, & pour ſoulager le travail des animaux deſtinés au labourage. L'hiſtoire naturelle leur aprenoit à calculer les inconvéniens & les avantages économiques dans le choix de ces animaux laborieux. La pratique confirmoit ou corrigeoit leurs obſervations, & on faiſoit les expériences en petit, afin de les rendre moins coûteuſes. Le jour du repos revenoit, & les jeux ſuſpendoient les études.

Béliſe & le Philoſophe ſe mêloient aux danſes de ces Villageois. Béliſe s'aperçut avec ſurpriſe qu'aucun d'eux ne s'occupoit d'elle. Vous allez, dit-elle à ſon ami, me ſoupçonner d'une coquetterie bien étrange; mais je ne veux rien vous diſſimuler. On m'a dit cent fois que j'étois jolie; j'ai par-deſſus ces payſannes l'avantage de la parure; cependant je ne vois dans les yeux des jeunes payſans aucune trace d'émotion à ma vue. Ils ne penſent qu'à leurs compagnes, ils n'ont des ames que pour elles. Rien n'eſt plus naturel, Madame, lui dit le Comte: le deſir ne vient jamais ſans quelque lueur d'eſpérance; & ces gens-là ne vous trouvent belle que comme ils trouvent belles les étoiles & les fleurs. Vous me ſurprenez, dit Béliſe: eſt-ce l'eſpérance qui rend ſenſible? — Non, mais elle dirige la ſenſibilité. — On n'aime donc qu'avec l'eſpoir de plaire? — Non vraiment, Madame, & ſans cela qui pourroit ne pas vous aimer?

Un Philoſophe eſt donc galant, reprit Béliſe avec un ſourire! — Je ſuis vrai, Madame, & ne ſuis point Philoſophe; mais ſi je méritois ce nom, je n'en ſerois que plus ſenſible;

ſible : un vrai Philoſophe eſt homme, & fait gloire de l'être. La ſageſſe ne contredit la nature que lorſque la nature à tort. Béliſe rougit, le Comte ſe troubla, & ils furent quelque tems les yeux baiſſés ſans oſer rompre le ſilence. Le Comte voulut renouer l'entretien ſur les charmes de la campagne ; mais leurs propos furent confus, entrecoupés & ſans ſuite : on ne ſçavoit plus ce qu'on avoit dit, encore moins ce qu'on alloit dire. Ils ſe quitterent enfin, l'une rêveuſe, l'autre diſtrait, & craignant tous deux d'en avoir trop dit.

La jeuneſſe des villages voiſins s'aſſembla le lendemain pour leur donner une fête : la gaieté èn faiſoit l'ornement. Béliſe en fut enchantée ; mais le dénouement la ſurprit. Le Magiſter avoit fait des chanſons à la louange de Béliſe & du Comte ; & les couplets diſoient que Béliſe étoit l'ormeau, & que le Comte étoit le lierre. Celui-ci ne ſçavoit s'il devoit leur impoſer ſilence, ou prendre la choſe en badinant ; mais Béliſe en fut offenſée. Je vous demande pardon pour eux, Madame, lui dit le Comte en la ramenant ; ces bonnes gens diſent ce qu'ils penſent, ils n'en ſçavent pas davantage. Je les aurois fait taire, ſi j'avois eu le courage de les affliger. Béliſe ne lui répondit rien, & il ſe retira pénétré de douleur de l'impreſſion qu'avoit fait ſur elle cet innocent badinage.

Que je ſuis malheureuſe, dit Béliſe après le départ du Comte ! Voilà encore un homme que je vais aimer. Cela eſt ſi clair que ces payſans s'en aperçoivent ; ce ſera, comme

me avec les autres, un feu léger, une étincelle. Non, je ne veux plus le voir : il eſt honteux de vouloir inſpirer une paſſion, quand on n'en eſt pas ſuſceptible. Le Comte ſe livreroit a moi ſans réſerve & de la meilleure foi : c'eſt un homme reſpectable dont je ferois le malheur, ſi je venois à m'en détacher. Le lendemain il envoya ſçavoir ſi elle étoit viſible. — Quel parti prendre ? ſi je le refuſe aujourd'hui, il faudra le recevoir demain ; ſi je perſiſte à ne le plus voir, que va-t-il penſer de ce changement ? Qu'a-t-il fait qui ait pu me déplaire ? Lui laiſſerai-je croire que je me défie de lui ou de moi ? Après tout, qui m'aſſure qu'il m'aime ? & quand il m'aimeroit, ſuis-je obligée de l'aimer ? Je lui ferai entendre raiſon, je lui peindrai mon caractere, il m'en eſtimera davantage : il faut le voir. Le Comte vint.

Je vais bien vous ſurprendre, lui dit-elle ; j'ai été ſur le point de rompre avec vous.— Avec moi, Madame ! pourquoi ? quel eſt mon crime ? — D'être aimable & dangereux. Je vous déclare que je ſuis venue chercher le repos ; que je ne crains rien tant que l'amour ; que je ne ſuis pas faite pour un engagement ſolide ; que j'ai l'ame la plus légere, la plus inconſtante qui fut jamais ; que je mépriſe les goûts paſſagers, & que je n'ai pas un aſſez grand fonds de ſenſibilité pour en avoir de durables. Voilà mon caractere : je vous en avertis. Je réponds de moi pour l'amitie ; mais pour l'amour, il n'y faut pas compter ; & afin de n'avoir aucun reproche à me faire, je ne veux abſolument ni en inſpirer, ni qu'on m'en inſpire. Votre
ſincérité

ſincérité encourage la mienne, lui répondit le Comte ; vous allez me connoître à mon tour. J'ai pris pour vous, ſans m'en douter & ſans le vouloir, l'amour le plus tendre & le plus violent ; c'eſt ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux, & je m'y livre de tout mon cœur, quoi que vous puiſſiez m'annoncer. Vous vous croyez légere & inconſtante, il n'en eſt rien. Je crois connoître mieux que vous le caractere de votre ame. — Non, Monſieur, je me ſuis éprouvée, & vous allez en juger. Elle lui raconta l'hiſtoire du Préſident & celle du jeune Page. — Vous les aimiez, Madame, vous les aimiez : vous vous êtes découragée mal-à-propos. Votre colere contre le Préſident étoit ſans conſéquence : le premier mouvement eſt toujours pour le chien, & le ſecond eſt pour l'amant ; ainſi l'a voulu la nature. Le refroidiſſement de votre amour pour le Page n'auroit pas été plus durable : un œil de moins produit toujours cet effet ; mais peu à peu on s'y accoutume. Quant à la durée d'une paſſion, il faut être juſte. Quel eſt l'inſenſé qui exige l'impoſſible ? Je deſire ardemment de vous plaire, j'en ferai ma félicité ; mais ſi votre penchant pour moi venoit à s'affoiblir, ce ſeroit un malheur, ce ne ſeroit pas un crime. Hé quoi ! parce qu'il n'eſt point dans la vie de plaiſir ſans mêlange, faut-il ſe priver de tout, renoncer à tout ? Non, Madame, il faut tirer parti de ce qu'on a de bon, ſe pardonner à ſoi-même & aux autres, ce qui eſt moins bien ou ce qui eſt mal. Nous menons ici une vie douce & tranquille ; l'amour nous manque, il

il peut l'embellir : laiſſons-le faire. S'il s'en va, l'amitié nous reſte ; & quand la vanité ne s'en mêle point, l'amitié qui ſurvit à l'amour en eſt bien plus douce, plus intime & plus tendre. — En vérité, Monſieur, voilà une morale bien étrange ! — Elle eſt ſimple & naturelle, Madame. Je ferois des Romans tout comme un autre ; mais la vie n'eſt pas un Roman : nos principes, comme nos ſentimens, doivent être pris dans la nature. Rien n'eſt plus facile que d'imaginer ces prodiges en amour ; mais tous ces héros n'exiſtent que dans la tête des Auteurs : ils diſent ce qu'ils veulent ; nous faiſons ce que nous pouvons. C'eſt un malheur, ſans doute, de ceſſer de plaire, c'en eſt un plus grand de ceſſer d'aimer ; mais le comble du malheur, c'eſt de paſſer ſa vie à ſe craindre & à ſe combattre. Fiez-vous à vous-même, Madame, & daignez vous fier à moi. Il eſt aſſez cruel de ne pouvoir pas aimer toujours, ſans ſe condamner à n'aimer jamais. Imitons nos Villageois : ils n'examinent pas s'ils s'aimeront long-tems, il leur ſuffit de ſentir qu'ils s'aiment. Je vous étonne ? Vous avez été élevée dans le pays de chimeres. Croyez-moi, vous êtes bien née ; revenez à la vérité, laiſſez-vous guider par la nature : elle vous conduira beaucoup mieux qu'un art qui ſe perd dans le vuide, & qui réduit le ſentiment à rien à force de l'analyſer.

Si Béliſe ne fut point perſuadée, elle fut bien moins affermie dans ſa premiere réſolution ; & dès que la raiſon chancelle, il eſt aiſé de la renverſer. Celle de Béliſe ſuccom-

ba ſans peine, & jamais un amour mutuel ne rendit deux cœurs plus heureux. Livrés l'un à l'autre en liberté, ils oublioient l'univers, ils s'oublioient eux-mêmes : toutes les facultés de leurs ames réunies en une ſeule, ne formoient plus qu'un tourbillon de feu dont l'amour étoit le centre, dont le plaiſir étoit l'aliment.

Cette premiere ardeur ſe ralentit, & Béliſe en fut allarmée ; mais le Comte la raſſura. On revint aux amuſemens champêtres. Béliſe trouva que la nature s'étoit embellie, que le ciel étoit plus ſerein & la campagne plus riante ; les jeux des Villageois lui plaiſoient davantage : ils lui rapelloient un ſouvenir délicieux. Leurs travaux l'intéreſſoient beaucoup plus ; mon amant, diſoit-elle en elle-même, eſt le dieu qui les encourage ; ſon humanité, ſa bienfaiſance ſont comme des ruiſſeaux qui fertiliſent ces champs. Elle aimoit à s'entretenir, avec les Laboureurs, des bienfaits que répandoit ſur eux ce mortel qu'ils apelloient leur pere. L'amour lui rendoit perſonnel tout le bien qu'on diſoit de lui. Elle paſſa ainſi toute la belle ſaiſon à l'aimer, à l'admirer à lui voir faire des heureux & à le rendre heureux elle-même.

Béliſe avoit propoſé au Comte de paſſer l'hiver loin de la ville, & il lui avoit répondu en ſouriant : je le veux bien. Mais dès que la campagne commença à ſe dépouiller, que la promenade fût interdite, que les jours furent pluvieux, les matinées froides, & les ſociétés longues, Béliſe ſentit avec amertume que l'ennui s'emparoit de

ſon

ſon ame, & qu'elle deſiroit de revoir Paris. Elle en fit l'aveu à ſon amant avec ſa franchiſe ordinaire. Je vous l'avois prédit, vous n'avez pas voulu me croire : l'événement ne juſtifie que trop la mauvaiſe opinion que j'avois de moi-même. — Quel eſt donc cet événement ? — Ah ! mon cher Comte, puiſqu'il faut vous le dire, je m'ennuye : je ne vous aime plus. — Vous nous ennuyez, cela eſt poſſible, lui répondit le Comte avec un ſourire ; mais vous ne m'en aimez pas moins : c'eſt la campagne que vous n'aimez plus. — Hé ! Monſieur, pourquoi me flatter ? tous les lieux, tous les tems ſont agréables avec ce que l'on aime. — Oui, dans les romans, je vous l'ai déjà dit ; mais non pas dans la nature. Vous avez beau dire, inſiſta Béliſe, je ſens très-bien qu'il y a deux mois que j'aurois été heureuſe avec vous dans un deſert. — Sans doute, Madame : telle eſt l'ivreſſe d'une paſſion naiſſante ; mais ce premier feu n'a qu'un tems. L'amour heureux ſe calme & ſe modere : l'ame dès-lors moins agitée commence à devenir ſenſible aux impreſſions du dehors : on n'eſt plus ſeul dans le monde : on éprouve le beſoin de ſe diſtraire & de s'amuſer. — Ah ! Monſieur, à quoi réduiſez-vous l'amour ? — A la vérité, ma chere Béliſe. — Au néant, mon cher Comte, au néant. Vous ceſſez de me ſuffire, j'ai donc ceſſé de vous aimer. — Non, tout ce que j'adore, non, je n'ai point perdu votre cœur, & je vous ſerai toujours cher. -- Toujours cher : oui, ſans doute ; mais comment ? -- Comme je veux l'être. -- Ah ! je ſens trop mon injuſtice pour me le diſſimuler. -- Non, Madame,

Madame, vous n'êtes point injuste. Vous m'aimez assez : j'en suis content, & je ne veux pas être aimé davantage. Serez-vous plus difficile que moi ? -- Oui, Monsieur, je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu m'ennuyer avec l'homme du monde le plus aimable. -- Et moi, Madame, & moi qui ne me vante de rien, je m'ennuye aussi parfois avec la plus adorable de toutes les femmes, & je me le pardonne. -- Quoi ! Monsieur, vous vous ennuyez avec moi ? Avec vous-même, & je ne laisse pas que de vous aimer plus que ma vie. Etes-vous contente ? -- Allons, Monsieur, retournons à Paris. -- Oui, Madame, j'y consens ; mais souvenez-vous que le mois de Mai nous retrouvera à la campagne. -- Je n'en crois rien. -- Je vous l'assure, & plus amoureux que jamais.

Bélise, de retour à la ville, commença par se livrer à tous les amusemens que l'hiver rassemble, avec une avidité qu'elle croyoit insatiable. Le Comte de son côté s'abandonna au torrent du monde, mais avec moins de vivacité. Peu à peu l'ardeur de Bélise se ralentit. Les soupés lui paroissoient longs, elle s'ennuyoit au spectacle. Le Comte avoit soin de la voir rarement ; ses visites étoient courtes, & il prenoit les heures où elle étoit environnée d'une foule d'adorateurs. Elle lui demanda un jour tout bas : que vous semble de Paris ? -- Tout m'y amuse & rien ne m'y attache. -- Pourquoi ne venez-vous pas souper avec moi ? -- Vous m'avez tant vu, Madame ? Je suis discret ; le monde a son tour, j'aurai le mien. -- Vous êtes

donc

donc toujours persuadé que je vous aime ? -- Je ne parle jamais d'amour à la ville. Que pensez-vous, Madame, du nouvel opéra, poursuivit-il à haute voix ? Et la conversation devint générale.

Bélise comparoit toujours le Comte à ce qu'elle voyoit de mieux, & toujours la comparaison concluoit à son avantage. Personne disoit-elle, n'a cette candeur, cette simplicité, cette égalité de caractere, personne, n'a cette bonté d'ame & cette élévation de sentimens. Quand je me rapelle nos entretiens, tous nos jeunes gens ne me semblent que des perroquets bien instruits. Il a bien raison de douter qu'on cesse de l'aimer après l'avoir connu ; mais non, ce n'est pas l'estime qu'il a de lui-même, c'est l'estime qu'il a de moi, qui lui donne cette confiance. Que je serois heureuse si elle étoit fondée !

Telles étoient les réflexions de Bélise ; & plus elle sentoit renaître son inclination pour lui, plus elle se trouvoit bien avec elle-même. Enfin, le desir de le voir devint si pressant, qu'elle ne put résister à celui de vous écrire. Il se rendit auprès d'elle, & l'abordant avec un sourire. Quoi ! Madame, lui dit il, un tête-à tête ! vous m'exposez à faire des jaloux. Personne, Monsieur, n'a droit de l'être, lui dit Bélise, & vous sçavez que je n'ai plus que des amis : mais vous, ne craignez-vous pas d'inquiéter quelque nouvelle conquête ? Je n'en ai fait qu'une en ma vie, répondit le Comte, elle m'attend à la campagne, & j'irai la voir ce printems. — Elle seroit à plaindre si elle étoit à la ville : vous y êtes si occupé, qu'elle risqueroit d'être négligée. — Elle s'y amuseroit, Madame,

Madame, & n'y penſeroit pas à moi. Laiſſons-là les détours, reprit-elle : pourquoi vous vois-je ſi rarement & ſi peu ? — Pour vous laiſſer jouir en liberté de tous les plaiſirs de votre âge. - Vous ne ſerez jamais de trop, Monſieur ; ma maiſon eſt la vôtre, regardez-la comme telle, j'en ſerai flattée ; je le deſire & j'ai acquis le droit de l'exiger. — Non, Madame, n'exigez rien ; je ſerois au déſeſpoir de vous déplaire, mais permettez-moi de ne vous revoir qu'au retour de la belle ſaiſon. Cette obſtination la piqua vivement. Allez, Monſieur, lui dit-elle avec dépit, allez chercher des plaiſirs où je ne ſerai pas ; j'ai mérité votre inconſtance. Dès ce jour elle n'eut pas un moment de repos ; elle s'informoit de ſes démarches, elle le cherchoit & le ſuivoit des yeux aux promenades & aux ſpectacles ; les femmes qu'il voyoit lui devinrent odieuſes : elle ne ceſſoit de queſtionner ſes amis. L'hiver lui parut d'une longueur mortelle. Quoiqu'on ne fut encore qu'au commencement du mois de Mars, quelques beaux jours étant venus, il faut, dit-elle, que je le confonde & que je me juſtifie. J'ai eu tort juſqu'à preſent, il a ſur moi cet avantage ; mais demain il ne l'aura plus. Elle le fit prier de ſe rendre chez elle ; tout étoit prêt pour le départ. Le Comte arrive. Donnez-moi la main, lui dit Béliſe, pour monter dans mon carroſſe. Où allons-nous donc, Madame, lui dit-il ? — Nous ennuyer à la campagne. Le Comte fut tranſporté de joie à ces mots. Béliſe au mouvement de la main qui la ſoutenoit, s'aperçut du ſaiſiſſement & de l'émotion qu'elle faiſoit naître. O ! mon cher Comte, lui dit-elle, en preſſant cette main qui

qui trembloit ſous la ſienne, que ne vous dois-je pas? Vous m'avez apris à aimer, vous m'avez convaincue que j'en étois capable; & en m'éclairant ſur mes ſentimens, vous m'avez fait la plus douce des violences: vous m'avez forcée à m'eſtimer moi-même & à me croire digne de vous. L'amour eſt content. Je n'ai plus de ſcrupule, & je ſuis heureuſe.



LES

LES

QUATRE FLACONS,

Ou les Aventures d'Alcidonis de Mégare.

J'Ai grand regret à la Féerie. C'étoit pour les imaginations vives une ſource de plaiſirs innocens, & la maniere la plus honnête de faire d'agréables ſonges. Auſſi les climats de l'Orient étoient-ils peuplés autrefois de Génies & de Fées. Les Grecs les regardoient comme des intelligences médiatrices entre les hommes & les dieux : témoin le démon familier de Socrate, témoin la Fée qui protégeoit Alcidonis, comme je vais le raconter.

La Fée galante avoit pris Alcidonis en amitié, même avant qu'il vînt au monde. Elle préſida à ſa naiſſance, & le doua du don de plaire, ſans aucun penchant décidé à l'amour. Sa jeuneſſe ne fut que le dévelopement des talens & des graces qu'il avoit reçues en partage.

Il avoit paſſé ſa quinzieme année, lorſque ſon pere, l'un des plus riches & des plus honnêtes citoyens de Mégare, l'envoyant à Athenes, pour y faire ſes exercices, lui dit en l'embraſſant : mon cher fils, vous allez trouver dans le monde une foule de jeunes évaporés qui ſe répandent en injures contre les femmes. N'en croyez rien. Ceux-là n'affectent de les mépriſer que parce

ce qu'ils n'ont pu parvenir à les rendre méprisables. Pour moi, à commencer par votre mere, ma vertueuse épouse, j'ai reconnu dans le beau sexe une délicatesse de sentiment, une candeur, une vérité dont peu d'hommes sont capables. Faites comme moi; choisissez une femme honnête, d'une humeur égale, d'un caractere solide, d'une vertu sociable & douce. Il y en a par-tout. Mon aveu suivra votre choix. Je suis bon pere, je ne veux que votre bonheur.

Alcidonis, plein de ces leçons, arrive à Athenes. Sa premiere visite fut à Séliane, à qui on l'avoit recommandé. Séliane, dans sa jeunesse, avoit été jolie & belle: elle étoit belle encore: mais elle commençoit à n'être plus jolie. Après les premiers complimens: que venez-vous faire ici, lui dit un vieux Capitaine, l'époux de Séliane, & l'ancien ami de son pere? C'est bien à votre âge qu'on doit s'ensévelir auprès des femmes! Le Cirque, le Pirée, voila vos écoles, & non pas ce cercle frivole qu'on apelle le beau monde. Je suis furieux quand je vois arriver un jeune homme à Athenes. C'est à Sparte qu'on devroit aller.

Alcidonis fut déconcerté par une si vive apostrophe: mais Séliane prit son parti avec chaleur. Je vous reconnois bien-là, dit-elle à son mari. Sparte, le Cirque, le Pirée! Eh! qu'aprend-on, s'il vous plaît, dans ces écoles si fameuses? A s'enrichir & à se battre, répondit brusquement l'époux. -- A s'enrichir, voilà qui est noble! A se battre, voilà qui est gracieux! Le premier est indigne de l'ambition d'un galant homme,

& le ſecond ne s'aprend que trop tôt. — Non pas ſi tôt, Madame, non pas ſi-tôt que vous croyez. Je doute qu'après avoir paſſé ſa jeuneſſe à une toilette, on ſoit ni bon guerrier ni bon ſoldat. — Et moi je ne vois rien de plus gauche, de plus mauſſade qu'un homme qui n'a jamais apris qu'à ſe battre. Ne diroit-on pas que vous n'êtes ici que pour vous égorger! La paix a ſes talens & ſes vertus, comme la guerre. On n'eſt pas toujours à la tête d'une troupe. — Et voilà le mal, de par tous les dieux! voilà le mal. Je voudrois qu'il fût défendu, même en tems de paix, de quitter les drapeaux, ſur peine de la vie. — Quoi, Monſieur, vous voulez donc que nous n'ayons pas un ſeul homme? — Vous en aurez, Madame, vous en aurez de reſte. Il y en a tant d'inutiles à l'Etat. — Fort bien, vous nous réduiſez au rebut de la République. Les femmes vous doivent des remerciemens. — Je les en diſpenſe. — Non, Monſieur, nous ſommes citoyennes, & nous cédons généreuſement à l'Etat toutes les figures qui nous déplaiſent, tous ces viſages à faire peur, tous ces caractères féroces, qui ne ſe plaiſent qu'à tuer, & qui ne ſont bons qu'à cela. -- Et vous vous réſervez les jolis hommes, qui aiment à vivre, n'eſt-ce pas? -- Aſſurément. -- C'eſt fort bien dit, & l'Aréopage ne manquera pas d'en faire un decret pour vous plaire. Seigneur, pardonnez: ma femme eſt folle. Je vous laiſſe; car je n'y tiens plus. Par Hercule, Madame, faut-il que je ſois votre mari! Ces choſes-là n'arrivent qu'à moi. A ces mots il ſortit; en tapant du pied,

& ferma brusquement la porte.

Voici un singulier ménage, dit Alcidonis! Madame, avez-vous souvent de pareilles scenes? Mais oui, répondit elle froidement, toutes les fois que j'ai du monde. -- Et quand vous êtes seule? -- Il gronde encore, mais un peu plus bas. - Et comment l'avez-vous épousé -- Comme on épouse, par convenance & par raison. Au reste, c'est le meilleur homme du monde. Dès qu'il m'ennuye, je le contredis; il s'impatiente, & se retire. L'on en fait tout ce qu'on veut. Je vous conseille de lui marquer de la déférence. Son amitié n'est pas à négliger: cela est bon à quelque chose. Etes-vous recommandé ici à beaucoup de monde? -- Aux amis particuliers de mon pere, & le nombre n'est pas grand. -- Tant mieux, nous nous verrons plus souvent. Je le souhaite pour vous-même: car en entrant dans un monde nouveau, le plus sage a besoin d'un guide. -- Daignerez-vous m'en servir, Madame? -- Ou mon mari, ou moi: vous choisirez. -- Mon choix est fait. Ainsi se passa leur premiere entrevue.

Quand le mari fut de retour: vous êtes étrange, lui dit Séliane! Votre ton a effarouché ce jeune homme. -- Que vous vouliez aprivoiser? -- Je vous entends, Monsieur, je vais ordonner que ma porte lui soit fermée. -- Eh! non, Madame, non, je ne suis point jaloux. Ce seroit commencer un peu tard: je ne l'ai pas été de votre jeunesse, je ne le serai pas de votre maturité. -- Voilà de vos galanteries: mais j'y suis accoutumée. Souvenez-vous cependant que

vous devez une visite au fils de votre ancien ami. -- Je le verrai, Madame, je sçais vivre, & l'on peut se fier à moi sur l'article des procédés.

Le lendemain en entrant chez Alcidonis, il reprit leur entretien de la veille. Et bien, lui dit-il, allez-vous donner dans les mœurs efféminées de la jeunesse Athénienne ? Ma femme vous y a disposé sans doute ? Gardez-vous bien, non pas d'elle, car son tems est passé, graces au ciel, mais gardez-vous de ses semblables. Ce sont les syrennes les plus dangereuses ! Nulle sûreté dans leur commerce. Cela vous prend, vous trompe & vous quitte sans pudeur. On diroit, à les voir se jouer des hommes, qu'ils ne sont faits que pour leurs plaisirs. S'il est ainsi, dit Alcidonis, les femmes d'Athenes ne ressemblent guére à celles de Mégare. -- A Mégare c'est tout comme ici. Vous tenez de votre vieux pere. Le bon homme ne juroit que par sa chaste moitié. C'étoit par complaisance pour lui qu'elle se paroit & voyoit du monde, par pitié, qu'elle s'enfermoit avec un jeune Prêtre de Minerve, par recueillement qu'elle alloit passer les soirées dans une petite maison qu'il lui avoit arrangée lui-même : il s'endormoit sur sa vertu de la meilleure foi du monde. -- Il avoit raison, sans doute ; & je vous prie de respecter la mémoire de ma mere. -- Ta mere ! ta mere étoit une femme, ne veux-tu pas qu'on l'eût faite exprès ? J'en ai bien vu ; je ne connois que mon extravagante qui soit exactement fidelle ; & encore est-ce moi qui l'ai formée. Je l'ai renduc

rendue vertueuſe en dépit d'elle-même, mais je n'ai pu lui ôter ce fonds de coquetterie que la nature ou l'exemple leur inſpire preſque en naiſſant. Je gage qu'elle eſt capable encore de chercher à te ſéduire, pour le plaiſir de ſe moquer de toi. Tu ne ſerois pas le premier qu'elle auroit mis au déſeſpoir. Elle s'amuſoit autrefois à ce petit jeu-là, & puis elle m'en faiſoit des contes, dont elle rioit comme une folle. Heureuſement elle vieillit, & le danger n'eſt plus ſi grand.

Alcidonis fut occupé une partie de la nuit de tout ce qu'il venoit d'entendre. Les femmes, diſoit-il, ſont donc ici bien redoutables ? & il s'endormit dans la réſolution de les fuir.

La Fée galante lui aparut en ſonge, & lui dit : rien ne reſſemble tant aux hommes que les femmes. Tout le bien, tout le mal qu'on en publie, eſt vrai en particulier, & faux en général. Il ne faut ni ſe fier à tout, ni ſe défier de tout. Vivez avec les femmes, mais ne vous y livrez qu'à propos. Je ne vous ai point donné de caractere, afin que vous ſoyez plus flexible au leur. Un homme décidé eſt un homme inſociable. Vous ſerez charmant, ſi l'on dit de vous : *on en fait tout ce qu'on veut.* Mais ce n'eſt pas aſſez de plaire, il faut encore ſçavoir aimer, & n'aimer ni trop ni trop peu. Il y a trois ſortes d'amours, la paſſion, le goût & la fantaiſie. Tout l'art d'être heureux conſiſte à placer bien ces trois nuances. Pour cela, voici quatre flacons dont vous ſeul pourrez faire uſage.

Ils sont différens de vertus comme de couleurs. Vous boirez du flacon pourpre, pour aimer éperdument ; du couleur de rose, pour effleurer le sentiment & le plaisir ; du bleu, pour le goûter sans inquiétude & sans ivresse ; & du blanc, pour revenir à votre état naturel. A ces mots l'image de la Fée s'évanouit comme une vapeur.

Alcidonis s'éveille enchanté d'un si beau songe. Mais quelle fut sa surprise, en trouvant en effet les quatre flacons sous sa main ! Ah ! pour le coup, dit-il, je n'en prendrai qu'à mon aise. Il se leve en rendant graces à la Fée, & le même jour il revoit Séliane. Elle étoit seule. Vous avez vu mon mari, lui dit-elle ; ne s'est-il pas déchaîné contre la galanterie ! -- Beaucoup. -- Il vous a dit milles horreurs des femmes. -- Il est vrai. -- Je me flatte qu'il m'a exceptée. -- Il n'a même excepté que vous, sur l'article de la fidélité. -- Le bon homme ! -- Il est persuadé que vous lui êtes fidelle ; mais il prétend que vous n'en êtes que plus dangereuse, & que vous vous moquez impitoyablement de ceux qui ont le malheur de vous aimer. -- Eh voilà comme il me décrie ? il mériteroit bien..... Mais non, je dois me respecter moi-même. -- Votre vertu, dit-il, est de sa façon ; c'est lui qui vous a rendue honnête. -- Lui ! -- Lui-même ; & malgré vous. -- Malgré moi ! Celui-là est fort. Je lui ferai bien voir si l'on me rend honnête malgré moi. -- Je vous avoue qu'à votre place....... Et j'aurois bien à me venger aussi de l'insulte qu'il fait à ma mere. -- A votre me ! -- Il a osé me dire que mon pere n'étoit qu'un sot, & qu'il n'y avoit

que

que lui au monde qui ne le fût pas. -- Le malheureux ! C'eſt bien à lui de ſe vanter. Mais encore une fois je me reſpecte. Non, Monſieur, je ne ſuis point coquette ; & puiſqu'il m'oblige à me juſtifier, j'ai le cœur auſſi tendre & plus tendre qu'une autre. -- Et qu'en faites vous de ce cœur ? -- Hélas ! je n'en fais rien du tout : mais vous croyez bien que ce n'eſt pas pour ſes beaux yeux que je le garde. Je ſuis ſage pour mon repos, pour ne pas m'expoſer au caprice, à l'inconſtance, à l'ingratitude des hommes. Je ſens que ſi j'aimois, j'aimerois paſſionnément, & je voudrois être aimée de même. -- Ah ! vous le ſeriez. -- Je n'oſe m'en flatter : rien n'eſt plus foible, plus vain, plus leger que l'amour de vos pareils. Ils ont des goûts, des fantaiſies ; mais la paſſion de l'amour, cette ivreſſe qui en fait le charme, & qui en eſt l'excuſe, ils ne la connoiſſent pas. Pour moi, Madame, je ſçais bien où il y en a de cet amour que vous méritez ; & ſi j'étois ſûr du retour, j'en prendrois une bonne doſe ! Séliane ſourit de la ſimplicité d'Alcidonis (car la Fée lui donnoit auprès d'elle cet air naïf, ce ton ingénu, que les coquettes aiment tant.) Non, lui dit-elle, on ne s'enflamme pas ainſi tout-à-coup ; eh ! le moyen de nous aimer ? nous ne nous connoiſſons pas encore. -- A la bonne heure, Madame : je ne ſuis pas preſſé. Demain nous nous connoîtrons mieux. -- Je vous verrai donc demain ? Oui, Madame. -- L'après-dînée, entendez-vous ? car je veux vous éviter l'ennui de trouver mon mari. Nous ſerons ſeuls, nous

ſerons libres, & je vous parlerai raiſon.

Alcidonis ne manqua pas de ſe trouver au rendez-vous, avec ſes flacons dans ſa poche. Séliane le reçut dans le négligé le plus ſéduiſant. Voilà, dit Alcidonis, en la voyant, le privilege de la beauté : moins elle a de parure, & plus elle a de charmes. Séliane fit ſemblant de rougir. Sçavez-vous, lui dit-elle, que vous êtes dangereux avec cette ingénuité feinte : on s'y laiſſeroit prendre, & on y ſeroit trompée. -- Moi, Madame, vous tromper ! Je n'ai jamais trompé perſonne. -- Et voulez-vous commencer par moi. -- Non, je vous le jure. -- Pourquoi donc ces propos flatteurs, ces regards tendres ? -- Vous êtes belle, j'ai des yeux : je dis ce que je vois, il n'y a point-là de flatterie. -- En effet, votre tranquillité fait bien voir que vous n'avez aucun intérêt à me ſéduire. -- Ah ! ah ! ſi vous vouliez, cette tranquillité me paſſeroit bien vîte. -- Oh ! ſans doute ; & pour vous enflammer, vous n'attendez que mon aveu, n'eſt-ce pas ? -- Rien n'eſt plus vrai ; vous n'avez qu'à dire. -- En vérité, vous êtes bon, avec ce ton froidement réſolu. -- C'eſt que je ſuis ſûr de mon fait. — Quoi ! ſi je vous faiſois voir quelqu'envie d'être aimée ? -- Vous le ſeriez à point nommé : je vous en donne ma parole. -- Je vois bien, Alcidonis, que vous ne ſçavez à quoi vous vous engagez ; ni combien je ſuis exigeante. -- Exigez, Madame, exigez ; mon cœur vous défie. Je vous aimerai tant qu'il vous plaira. --- Vous m'aimeriez donc, ſi je voulois, à la folie ? — A la folie, ſoit ; il ne m'en coûtera pas davantage. --- Sa ſimplicité me charme. Eh bien,

oui, je veux que vous m'aimiez, & que vous m'aimiez beaucoup. — A la paſſion ? — A la paſſion. — Et vous m'aimerez de même ? — Je le crois. — Ce n'eſt pas aſſez. — J'en ſuis ſûre. — Cela me ſuffit, & vous allez voir beau jeu. — Où allez-vous donc ? Je ſuis à vous, je ne demande qu'une minute.

Le crédule Alcidonis s'étant retiré dans un coin, but l'élixir du flacon pourpre, juſqu'à la derniere goutte. Il reparoît les yeux enflammés, le cœur palpitant, la voix éteinte. Plus de fadeur, plus de galanterie ; ſon langage étoit rapide, entrecoupé, plein de ſubſtance & de chaleur. Les mots ne pouvoient ſuffire aux ſentimens. Des accens inarticulés ſupléoient aux paroles ; un geſte véhément, une action impétueuſe en redoubloient l'énergie. Cette éloquence pathétique mit Séliane hors d'elle-même. Elle eſt émue, agitée, interdite. Elle a peine à le reconnoître ; elle a peine à concevoir ce changement prodigieux. Elle veut paroître douter, craindre, héſiter encore : inutiles efforts ! Son cœur s'attendrit, ſes yeux s'animent, ſa raiſon l'abandonne : & l'on eût dit, l'inſtant d'après, qu'elle avoit bu au même flacon.

Deux mois ſe paſſerent dans des tranſports qu'ils avoient peine à contenir. Le mari ne ceſſoit de plaiſanter Alcidonis ſur ſes aſſiduités auprès de ſa femme. Pauvre dupe, lui diſoit il, vous n'avez pas voulu me croire ! Vous y êtes pris, j'en ſuis bien-aiſe. Conſumez-vous auprès d'elle : voilà un tems bien employé ! Alcidonis ſe vengeoit le mieux qu'il pouvoit de cette ironie inſultante.

insultante. Mais sa passion n'étoit plus secondée : celle de Séliane s'affoiblissoit de jour en jour. Séliane lui suffisoit ; il ne pouvoit plus lui suffire. Elle eut besoin de se dissiper, de se distraire, de voir le monde qu'elle avoit oublié. Alcidonis en prit de l'ombrage. Il s'aperçut, avec un chagrin profond, qu'elle s'amusoit de tout, tandis qu'il ne s'occupoit que d'elle. Il devint triste, inquiet, jaloux : il fit tant qu'elle en fut excédée, & prit le parti de le congédier.

Il est vrai, lui dit-elle, je vous ai aimé ; j'étois folie, je suis sage ; imitez-moi. Il n'est pas dit qu'on doive s'aimer jusqu'à la caducité. Tout passe & l'amour lui-même. Le mien s'est affoibli ; vous m'avez grondée, il s'éteint ; vous vous désespérez ; tant pis pour vous ; je ne sçais qu'y faire. — Eh quoi ! perfide, ingrate, parjure ! — Tant qu'il vous plaira. Dites-moi bien des injures, si cela peut vous soulager. — Ah ! juste Ciel, comme on me traite ! — Comme un enfant à qui l'on pardonne tout. — Est-ce là, perfide, les sermens que vous m'aviez faits cent fois, de m'aimer jusqu'au dernier soupir ? — Sermens téméraires, qui n'engagent à rien ! insensé qui les fait, insensé qui s'y fie. En croiriez-vous quelqu'un qui, en se mettant à table, jureroit par tous les Dieux d'avoir toujours le même apétit ? — Le même apétit ! Quelle image ? Est-ce là cette délicatesse dont votre cœur se glorifioit ? — Autre sottise. On désavoue l'empire des sens au moment même qu'on en est esclave. Je suis femme, j'aime comme une femme, & vous n'avez pas dû vous attendre que la nature fît un miracle

racle en votre faveur. Alcidonis, à ce discours s'arrachoit les cheveux de déſeſpoir. Eh bien ! pourſuivit-elle, que faites-vous ? En ſerez-vous plus aimable ou plus aimé quand vous ſerez chauve ? Alcidonis, écoutez-moi : je conſerve pour vous une amitié compatiſſante. — Ah, cruelle ! eſt-ce de l'amitié, de la pitié que je vous demande ? — Il faut bien vous y réduire ; je ne ſens pour vous rien de plus. Lequel des deux à tort, ou celui qui ceſſe d'aimer, ou celui qui ceſſe de plaire ? Le procès n'eſt pas décidé, & ne le ſera pas ſi-tôt. En attendant, croyez-moi, prenez votre parti avec courage. — Il eſt pris ingrate, il eſt pris, dit-il en s'éloignant pour boire ; & je n'ai pas beſoin de dire qu'il eut recours au flacon blanc.

Tout-à-coup ſes ſens ſe calmerent, & la raiſon lui revint. En effet, dit-il en ſe retournant vers Séliane avec un air doux & tranquille, j'étois un ſot de me fâcher. Nous avons été amans, nous ſommes amis. Il faut de tout dans la vie. La paſſion eſt un accès : quand il eſt paſſé, tout eſt dit. On n'eſt obligé de ſe voir qu'autant qu'on s'amuſe ; & rien n'eſt plus naturel que de changer quand on s'ennuye. Vous m'avez aimé autant que vous avez pu. Vous auriez été bien dupe de vous piquer d'une conſtance pénible. Jouiſſez, Madame, du droit que vous donne votre beauté de multiplier vos conquêtes. Je ſuis trop heureux d'avoir été du nombre. Il faut que chacun ait ſon tour. Je vous ſouhaite bien du plaiſir.

Séliane fut auſſi ſurpriſe que piquée de la froideur de ſes adieux. Elle vouloit bien

qu'il ſe conſolât, mais pas ſi-tôt, ni ſi aiſément. Cette révolution n'étoit-pas concevable. Réflexion faite, elle fut perſuadée que la tranquillité qu'il faiſoit paroître, n'étoit qu'un dépit ſimulé ; & elle ne manqua pas de dire à quelques-unes de ſes amies que le pauvre garçon étoit déſeſpéré, qu'il lui avoit fait une peur horrible, & qu'elle avoit eu toutes les peines du monde à l'empêcher de prendre un parti violent.

Le jour ſuivant Alcidonis alloit ſouper chez le voluptueux Alcipe, avec les plus jeunes & les plus jolies femmes d'Athenes. Cela m'eſt égal, diſoit-il en lui-même : le flacon pourpre eſt à ſec ; mais la Fée auroit beau le remplir, je veux bien mourir ſi j'y goûte. Dès qu'il vit toutes ſes beautés, ah ! pour le coup, jouiſſons : c'eſt le moment des fantaiſies. Il boit du flacon couleur de roſe, & voilà ſes yeux & ſes deſirs qui ſe promenent ſans ſe fixer.

Le haſard l'avoit placé à table auprès d'une blonde aux regards languiſſans, d'une modeſtie & d'une timidité extrêmes. Il en fut vivement touché ; mais il avoit de l'autre côté une brune éblouiſſante de vivacité & de fraîcheur. Il eût bien voulu de celle-ci, mais il aimoit bien celle-là ; & réflexion faite, il eût préféré la blonde, ſans je ne ſçais quoi qui l'inclinoit vers la brune. Ce je ne ſçais quoi détermina ſes vœux. Il eut pour elle tous les ſoins d'une galanterie empreſſée : elle les reçut d'un air diſtrait, & comme un hommage qui lui étoit dû. Alcidonis en fut piqué. La fantaiſie, comme la paſſion, s'irrite contre les obſtacles. Excité

par

par le desir de plaire, il fit les plaisirs du souper; Corine, sa brune charmante, vit bien qu'on lui envioit sa conquête. Elle en connut enfin le prix, & quelques regards de complaisance porterent l'espoir dans le cœur de son nouvel amant.

L'heure de se quitter arrive. Corine se leve, il la suit. Vous voulez donc bien m'accompagner, lui dit-elle en acceptant sa main? Je sens tous les sacrifices que vous me faites Il jura qu'il ne lui en faisoit aucun. — Pardonnez-moi : je vous enleve aux plus jolies femmes d'Athenes; & c'est un triomphe assez beau. — Je n'ai fait que les entrevoir : elles m'ont paru assez bien. — Assez bien! vos éloges sont modestes! Direz vous de Cléonide, qu'elle est assez bien? Ces grands yeux, ces traits réguliers, cette taille majestueuse...... On croit voir une Déesse. — Il est vrai, l'auguste Junon. — Vous êtes méchant! & Amate, que vous en semble? Cet air de volupté, cette nonchalance attrayante, qui semble apeller le plaisir. — Oui, c'est ainsi que je peindrois l'occasion négligée.— Négligée! le mot est cruel. Je ne le répéterai pas : il passeroit en proverbe. J'espere du moins que vous ferez grace à l'air ingénu & craintif de Céphise. Ce coloris, ce regard tendre, cette bouche qui n'ose sourire, & qui est si belle lorsqu'elle so rit? qu'en dites-vous? — Qu'il ne manque à tout cela qu'une ame. — Et vous voudriez bien lui donner la vôtre : — Je vous avouerai que sans vous, elle auroit eu la pomme. — Hélas! Et qu'en auroit-elle fait? Rien n'est plus froid, plus indolent, plus insensible que Céphise. — Aussi

n'a;

n'a-t-elle eu que le premier coup d'œil. — Je vous ai ſurpris cependant, même vers la fin du ſouper, les regards attachés ſur elle. Il eſt vrai, je l'admirois comme un beau modèle en cire. — Beau modèle, ſi vous voulez : on dit dans le monde que ce modèle a grand beſoin d'une draperie.

En parcourant ainſi les objets de la jalouſie de Corine, ils arrivent à ſon logis. Montez vous un moment, dit-elle à Alcidonis ? Il eſt de bonne heure ; nous cauſerons. Alcidonis fut enchanté. La Fée, qui le rendoit méchant avec Corine, ſçavoit bien ce qu'elle faiſoit. La louange la plus flatteuſe pour une jolie femme, c'eſt le mal qu'on lui dit de ſes rivales : auſſi avoit-elle bien pris.

Il me tarde, pourſuivit Corine, de ſçavoir à mon tour tout le bien & le mal que vous penſez de moi. — Le mal ! s'il y en a, m'avez-vous laiſſé le tems, la liberté de l'apercevoir ? L'illuſion vous environne. Cet éclat, cette vivacité brillante, nous cacheroient la laideur même : je l'aurois priſe pour la beauté. Je vous vois, je ſuis ébloui, enivré : tranſporté : voila mon hiſtoire. C'eſt un enchantement, une folie, c'eſt tout ce qu'il vous plaira ; mais rien au monde n'eſt ſi ſérieux, & vous m'allez rendre d'un ſeul mot le plus fortuné ou le plus malheureux des hommes. En effet, rien n'eſt plus fou, s'écria-t-elle en le voyant à ſes genoux : vous m'apercevez en paſſant, vous m'aimez, s'il faut vous en croire, & vous oſez me l'avouer ! Sçavez-vous ſi je mérite ces ſentimens ? Sçavez-vous ſi je puis y répondre ? —

Non,

Non, Madame, je ne ſçais rien. Vous êtes peut-être la plus cruelle des femmes, la plus volage, la plus perfide. Ce beau corps, ces traits charmans peuvent cacher une ame inſenſible. Je le crains; mais j'en cours les riſques: & le danger fût-il encore plus grand, il n'eſt pas en moi de l'éviter. Ah! je reconnois bien à ces traits ce qu'on m'a dit de votre caractere: c'eſt vous, Alcidonis, qui êtes le plus dangereux des hommes, & celui de tous que je craindrois le plus d'aimer. — Pourquoi donc? Que vous a-t-on dit? — Que vous êtes un homme à paſſion, & un homme à paſſion eſt un homme inſoutenable. Vous vous abandonnez à corps perdu. Vous aimez comme un furieux, & vous voulez être aimé de même. Si l'on n'eſt pas auſſi paſſionnée que vous, ce ſont des plaintes, des reproches. Vous devenez ſombre, inquiet, ombrageux. On ne ſçait comment vous quitter, il n'y a pas moyen de vous prendre. Il eſt vrai, Madame, que j'ai donné dans ce travers; mais m'en voilà bien revenu. On peut me prendre en toute ſûreté: je ſignerai mon congé d'avance. — Ne croyez pas plaiſanter, Monſieur: c'eſt le charme de l'amour que la liberté & la franchiſe. Sans cela un amant ſeroit un mari, & en vérité, ce ne ſeroit pas la peine d'être veuve. — J'entends raiſon, belle Corine, & vous pouvez compter ſur moi. — Vous donneriez donc votre parole d'honneur à une femme qui auroit pour vous de la foibleſſe, de vous retirer ſans faire de ſcene, dès qu'elle vous diroit en amie: je vous aimai, je ne vous aime plus. — Aſſurément, j'ai appris à vivre,

&

& vous n'avez qu'à m'éprouver. — Je le veux bien ; mais souvenez-vous que je ne m'engage à vous aimer qu'autant que vous sçaurez me plaire.

Je vois bien, disoit Alcidonis en lui-même, qu'ici le flacon blanc me sera d'un grand secours. Il se trompoit ; il n'en eut pas besoin : l'impression du couleur de rose s'effaça bientôt d'elle-même. Il étoit encore auprès de Corine, & déjà l'image des autres beautés qu'il avoit vues chez Alcipe, venoit s'offrir à sa pensée. Celle-ci est vive, disoit-il, mais voilà tout. Nul sentiment, nulle délicatesse. Cela change d'amans comme de parure. Demain je serai renvoyé, si demain quelqu'autre l'amuse. En vérité, je suis bien bon de lui prodiguer mes soupirs ! J'aurois bien mieux fait de les adresser à cette blonde languissante, dont les yeux se levoient sur moi d'un air si tendre & si touchant. Corine m'a dit du mal de Céphise ; il faut que Céphise ait du mérite. Elle n'est pas bien animée ; mais quel plaisir de l'animer ! Une femme naturellement vive, l'est pour tout le monde ; celle-ci ne le seroit que pour moi. Allons la voir : aussi-bien je ne veux pas qu'on me renvoie. Corine aprendra que je ne suis pas de ceux que l'on met sur le pavé, & que je sçais donner un congé tout comme elle.

Il dit à Céphise les mêmes choses qu'à Corine, mais avec plus de ménagement. Est-il possible, s'écria-t-il sans s'émouvoir ! Quoi ! vous serez malheureux si je ne vous aime pas ? — Plus malheureux que je ne puis dire. — J'en suis fâchée, car je ne sçais point

aimer,

aimer. — Ah ! belle Céphiſe, avec ce ſourire enchanteur, ce regard tendre, cette voix qui va juſqu'à l'ame, vous ne connoiſſez pas l'amour ! — En vérité, je ne le connois pas. — Et ſi je vous le faiſois connoître ! — Vous me feriez bien du plaiſir ; car j'en ſuis fort curieuſe. Mais tant de gens l'ont eſſayé, & pas un n'y a réuſſi. Mon mari lui-même y perdroit ſes peines. Votre mari ! je le crois bien : mais vous avez eu des amans ? — Beaucoup, & des mieux faits, & des plus tendres. — Et les rendiez-vous heureux ? — Non ; car ils ſe plaignoient tous que je ne les aimois pas. Ce n'étoit pas ma faute ; j'y faiſois mon poſſible. Imaginez-vous que j'en prenois quelquefois quatre en même-tems, pour tâcher, dans le nombre, d'en aimer au moins un ou deux : tout cela étoit inutile.

Voilà, dit Alcidonis, une ingénuité dont j'ai vu peu d'exemples. Ne nous décourageons pas, ma chere enfant, vous m'aimerez. — Vous croyez ? — Je le crois : vous êtes ſenſible ? — Oui, ſenſible, par-ci, par-là : mais en un moment cela me paſſe. — C'eſt une maladie aſſurément. Avez-vous fait, pour en guérir, quelque ſacrifice à Venus ? -- Mon mari en faiſoit beaucoup ; mais il me retrouvoit la même au retour du temple. -- Et pourquoi ne pas vous y mener vous-même ? -- Il n'avoit garde : le Prêtre étoit un jeune homme qui vouloit m'initier. -- Vous initier ! Et ſçavez-vous quelle eſt cette cérémonie ? - Hélas, non je ne ſçais rien. Voulez-vous que je vous l'aprenne, reprit Alcidonis en riſquant quelque liberté ? -- Doucement, Seigneur, s'écria-t-elle : vous faites comme ſi

je vous aimois ; je ne vous aime point encore. -- Et comment vous en apercevoir, si nous ne faisons pas quelques essais ? -- J'en ai fait mille : mais tout cela ne prouve rien. D'abord il me semble que j'aime, & puis il me semble que je n'aime plus. Il vaut mieux attendre que cela vienne ; si cela vient, je vous le dirai.

Alcidonis faisoit de jour en jour quelques nouveaux progrès sur l'indolente sensibilité de Céphise ; mais elle n'en étoit pas encore où il vouloit l'amener. Pour lui échauffer l'imagination, il lui proposa de se trouver ensemble à une fête qui se devoit célébrer en l'honneur de Vénus. Elle y consentit, à condition qu'elle ne seroit point initiée. Le lendemain chacun d'eux pour la décence, s'y rendit de son côté. Les filles & les garçons vêtus en graces & en amours, chantoient des hymnes en l'honneur de la Déesse, & dansoient au son de la lyre, sous l'ombrage du bois sacré qui environnoit le temple.

Céphise s'y étoit rendue la premiere. Ah ! dit-elle à Alcidonis, je vous cherchois des yeux ; j'ai de bonnes nouvelles à vous aprendre. La Déesse a prévenu nos vœux : je crois que je commence à vous aimer tout de bon. Cette nuit je vous ai vu dans mon sommeil. Vous étiez pressant ; j'étois animée. — Eh bien ? — Eh bien, je vous dirai le reste à souper. A souper, reprit Alcidonis d'un air préoccupé, & les yeux attachés sur la fête ? A souper, soit, je le veux bien... Ah ! la jolie danseuse que voilà ! Que celle-ci chante avec grace ! Nous seront seuls, entendez-

tendez-vous? — Seuls, j'y consens. Je voudrois bien sçavoir qu'elle est cette jolie danseuse? - Alcidonis, vous ne m'écoutez pas! — Pardonnez-moi, je vous entends, mais je cherche quelqu'un qui me dise.... Ah! Pamphile, un mot? Aprends-moi quelle est cette jolie enfant? C'est Cloé, dit Pamphile. Je soupe avec elle. — Avec elle! Ce soir? — Ce soir même. — Ah! j'en veux être. — Cela ne se peut pas. — Je t'en conjure, mon cher Pamphile, au nom de notre amitié... Vous n'y pensez pas, Alcidonis, lui dit tout bas Céphise interdite : vous soupez avec moi; je vous l'ai dit. — Il est vrai, c'étoit mon dessein; mais j'ai promis à mon ami Pamphile. Ma parole est sacrée, & je ne sçaurois y manquer.

Il vit Cloé, la trouva ce qu'on apelle adorable un quart-d'heure, & insipide l'instant d'après. Il vit la chanteuse Phillire, il en fut épris une soirée; le lendemain elle l'ennuya. Ah! que les fantaisies sont fatigantes, dit-il! A chaque instant des désirs nouveaux, dont aucun ne remplit mon ame! C'est le tourment des Danaïdes. Loin de moi ces lueurs de sentimens passagers & renaissantes, qui ne me laissent aucun repos. Buvons l'oubli de mes folies. Il dit, & vuide le flacon blanc. Il ne lui reste plus que le bleu, & son bonheur dépend de l'usage qu'il en va faire.

Alcidonis étudioit la Philosophie sous Ariste l'Académicien. Ariste en mourant, laissa une jeune veuve, la plus honnête & la plus belle du monde. Le Disciple d'Ariste crut devoir à sa veuve les consolations &

les secours de l'amitié. Glicérie les refusa avec une modestie mêlée de douceur & de fierté. J'ai peu de bien, lui dit-elle ; j'ai encore moins de desirs. Mon époux m'a laissé le plus précieux héritage, le goût de la médiocrité, l'habitude à vivre de peu. Tant de sagesse unie à tant de beauté méritoit bien un attachement délicat & solide. Il est tems, dit Alcidonis, que je goûte du flacon bleu.

Une chaleur douce & vive se répandit dans ses veines. Ce n'étoit point l'inquiétude des fantaisies ; ce n'étoit point l'emportement de la passion ; c'étoit une émotion délicieuse, le pressentiment de la félicité. Il brûle d'être à Glicérie ; il brûle de n'avoir plus avec elle qu'un même sort, qu'une vie & qu'une ame ? cédant à son impatience, il lui propose de s'unir à elle. Glicérie ne fut point insensible à cette marque d'amour & d'estime. Vous êtes assez généreux, lui dit-elle, pour m'offrir votre main. Je veux la mériter, je la refuse. J'en serois indigne, si je l'acceptois. Il eut beau lui répondre de l'aveu de son pere, lui faire un crime de ces refus, la menacer des reproches qu'elle se feroit à elle-même de l'avoir rendu malheureux, elle parut inébranlable.

Cependant Glicérie dans sa retraite, ne cessoit de verser des larmes. La seule esclave qui lui restoit, voyoit la douleur dont elle étoit consumée, & n'en pouvoit pénétrer la cause. Falloit-il l'attribuer à la mort de son époux ! Quoi ! pleurer sans cesse un mari philosophe ? Cela n'étoit pas naturel. Sa maîtresse écrivoit souvent à un citoyen

d'Argos ;

d'Argos ; & les réponſes qu'on lui rendoit lui arrachoient de profonds ſoupirs. La curioſité ou le zèle porta l'eſclave à ouvrir une des lettres de Glicéric. Elle étoit conçue en ces termes :

Si vous n'avez un cœur d'airain, vous ſerez touché, Seigneur, du déſeſpoir d'un infortunée qui donneroit ſon ſang pour la liberté de ſon pere. Ariſte, mon époux, à qui je n'avois pas rougi d'avouer que j'étois née d'un eſclave, n'a rien épargné pour rendre mon pere à mes vœux. Il l'a fait chercher vainement. J'aprends enfin qu'il eſt en votre pouvoir, & je l'aprends dans l'indigence. J'ai aprécié tout ce qui me reſte. Hélas ! il s'en faut bien que je ſois en état de ſuffire à ce que vous exigez. Je n'ai plus qu'une ſeule reſſource : c'eſt de m'offrir moi-même en échange pour mon pere. Il n'eſt pas juſte que je ſois libre, tandis que mon pere eſt eſclave. Je ſuis jeune ! il eſt accablé d'années. Vous pouvez tirer de ma ſervitude plus d'avantage que de la ſienne. Mes mains s'endurciront au travail ; mon cœur eſt fait à la patience. Si je voulois uſer de la facilité qu'on peut avoir à mon âge de ſéduire & d'intéreſſer les hommes, je ne ſerois pas réduite à cette cruelle extrêmité ; mais l'eſclavage eſt moins honteux que le vice. Je n'héſite pas à choiſir.

L'eſclave pénétrée d'admiration & de pitié, porta cette lettre à Alcidonis. Ah ! s'écria-t-il, le cœur ſaiſi & les yeux en larmes, voilà donc la cauſe de ſes refus ! Elle eſt née eſclave ! Et qu'importe ! La vertu eſt la reine du monde. C'eſt à la fortune à rougir.

rougir. Quelle piété ! Quelle tendresse ! Vous, Glicérie, vous dans l'esclavage ? Que n'ai-je un trône à vous offrir ! Au nom des Dieux, dit-il à l'esclave, garde-moi bien le secret. Je pars ; les pleurs de ta maîtresse vont être essuyés. Ton zèle aura sa récompense.

Alcidonis se rend à Argos, & le pere de Glicérie est libre. L'inconnu qui l'affranchit lui donne de quoi se rendre à Athenes, & lui dit en le quittant vous allez revoir Glicérie ; vous devez la liberté à sa tendresse & à ses vertus. Il dépend d'elle d'être heureuse & de vous rendre heureux. Mais si le service que je viens de vous rendre, vous est cher, promettez-moi d'engager cette fille vertueuse à cacher sa naissance & vos malheurs aux yeux de celui qui la demande pour épouse. Je le connois ; il la respecte ; il lui seroit affreux de la voir rougir. Si votre bienfaiteur paroît jamais devant vous, renfermez votre reconnoissance. Il ne veut être connu que de vous seul. Quoi ! dit le vieillard attendri, ma fille ne connoîtra jamais la main qui vient de briser ma chaîne ? Non, reprit Alcidonis, n'accablez point Glicérie de ce fardeau humiliant. Il est des devoirs qui abaissent l'ame. Laissons à la sienne je vous en conjure, sa noblesse & sa liberté. Le vieillard promit tout à son libérateur.

Il arrive à Athenes. Sa fille s'évanouit en le voyant. Oh ! mon Pere, lui dit-elle, quel dieu vous accorde à mes larmes ? L'avarice de votre maître s'est-elle enfin laissée fléchir ? Oui, ma fille, répondit le vieillard,

lard. Je ſçais que je dois à ta tendreſſe & à tes vertus la liberté, la vie & le bonheur ineſpéré de venir mourir dans tes bras.

Alcidonis de retour, vint preſſer de nouveau Glicérie, par tout ce que l'amour a de plus tendre, de conſentir à leur Hymen. Le vieillard n'avoit pas manqué d'exhorter ſa fille au ſilence ſur l'humiliation de leur premier état. Non, lui avoit-elle répondu avec courage, il eſt moins humiliant de l'avouer que de le taire, quiconque aura intérêt à me connoître, aprendra de moi qui je ſuis.

Vous voulez donc, dit-elle à Alcidonis, que je vous ouvre mon ame ? Tant que j'ai été malheureuſe, j'ai renfermé ma douleur en moi même ; mais vous méritez de partager ma joie. Aprenez que mon deſtin m'a fait naître dans la ſervitude. On m'en avoit retirée : mon pere y gémiſſoit encore. Un dieu bienfaiſant me l'a rendu : il eſt libre ; il eſt ici, vous l'allez voir. Cependant la tache de notre ſervitude eſt ineffaçable ; & vous avouer qui nous ſommes, c'eſt vous déclarer ſans retour que ni votre honneur, ni ma reconnoiſſance, ne me permettent de vous écouter.

Vous m'outragez, Glicérie, lui dit Alcidonis d'un air plein de tendreſſe & d'amertume. Me croyez-vous moins philoſophe, moins généreux qu'Ariſte ? Lui aviez-vous caché le malheur de votre naiſſance ? Non, ſans doute. N'a-t-il pas mépriſé l'injuſtice de la fortune & de l'opinion ? Je ſuis ſon diſciple : ſes préceptes ſont gravés dans mon cœur. Son exemple eſt-il honteux à ſui-

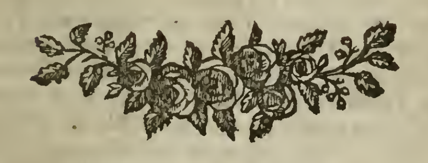
vre ? Ou ne me croyez-vous pas assez de vertu pour l'imiter ? Ce n'est pas la vertu, lui dit-elle en soûriant, c'est la prudence qui vous manque. Ariste avoit eu le tems de s'éprouver ; vous n'êtes pas comme lui dans l'âge où l'on peut se répondre de soi-même. Je vous épargne des regrets.

Alcidonis désolé de cette constance invincible, tomboit aux genoux de Glicérie pour la fléchir par la pitié. Dans ce moment paroît le vieillard qu'il avoit tiré d'esclavage. Que vois-je ! Ah ! ma fille, s'écria-t-il, c'est lui... Et tout-à-coup se souvenant de la défense d'Alcidonis, il s'interrompit lui-même, & demeura les yeux attachés sur son libérateur, en laissant échaper quelques larmes. Quoi ! mon pere, dit Glicérie étonnée, vous le connoissez ! C'est lui, dites-vous ! Achevez. Qu'a-t-il fait ? Où l'avez-vous connu ! Alcidonis, vous baissez les yeux ! Vous rougissez ! Mon pere vous regarde avec attendrissement ! Ah ! je vous entends l'un & l'autre. Mon pere, c'est lui qui vous a racheté ; c'est à lui que je dois mon pere. Oui, ma fille, voilà mon bienfaiteur. Est-ce là, dit Alcidonis en embrassant le vieillard, qui se prosternoit à ses pieds, est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Pardonnez, dit le vieillard, mon cœur étoit saisi, ma fille m'a deviné ; ce n'est pas ma faute. — Eh bien, puisqu'elle sçait tout, obligez-la donc, cette fille cruelle, à ne pas me désespérer. C'est sa main, c'est son cœur que je demande pour prix du bien que je lui rends. Le vieillard pénétré, reprocha vivement à sa fille une ingratitude dont elle n'étoit point coupable ; & prenant sa main tremblante, il la mit dans celle de son libérateur.

C'est

C'eſt à votre pere que je la dois, cette main que vous m'avez refuſée, dit tendrement Alcidonis, en la baiſant. Conſolez-vous, répondit Glicérie avec un ſourire, vous ne lui devez que ma main; mon cœur s'étoit donné de lui-même.

Alcidonis enchanté, employa le reſte du jour à ſe diſpoſer à partir le lendemain pour Mégare. La nuit, comme il goûtoit un doux ſommeil, la Fée Galante lui aparut de nouveau, & lui dit : ſoyez heureux, Alcidonis; aimez ſans inquiétude; poſſédez ſans dégoût : deſirez pour jouir; faites des jaloux, & ne le ſoyez jamais. Ce n'eſt pas un conſeil que je vous donne, c'eſt votre deſtin que je vous annonce. Vous avez bu à la ſource de la félicité parfaite. Je diſtribue à pleines mains des flacons couleur de pourpre & de roſe; mais le flacon bleu eſt un don que je réſerve à mes favoris.



LAUSUS ET LYDIE.

Lausus equûm demitor, debellotorque ferarum.
Virg. Æn. vij. v. 651.

LE caractere de Mézence, Roi de Tyrenne, est assez connu. Mauvais Prince & bon pere, cruel & tendre tour-à-tour, il n'avoit rien d'un tyran, rien qui annonçât la violence, tant que ses volontés ne trouvoient aucun obstacle ; mais le calme de cette ame superbe étoit le repos du lion.

Mézence avoit un fils apellé Lausus, que sa valeur & sa beauté rendoient célebre parmi les jeunes héros de l'Ausonie. Lausus avoit suivi Mézence dans la guerre contre le Roi de Préneste. Son pere au comble de la joie, l'avoit vu, couvert de sang, combattre & vaincre à ses côtés. Le Roi de Préneste, chassé de ses Etats, & cherchant son salut dans la fuite, avoit laissé dans les mains du vainqueur un trésor plus précieux que sa couronne, une Princesse dans l'âge où le cœur n'a que les vertus de la nature, où la nature a tous les charmes de l'innocence & de la beauté. Tout ce que les graces éplorées ont de noble & d'attendrissant, étoit peint sur le visage de Lydie. A sa douleur mêlée de courage & de dignité, l'on distinguoit la fille des Rois dans la foule des esclaves. Elle reçut les premiers respects de ses ennemis, sans hauteur, sans reconnoissance, comme un hommage dû à son rang, dont le sentiment généreux n'étoit point affoibli dans son ame par l'infortune.

Elle

Elle entendit ſon pere nommer, & à ce nom elle leva au Ciel ſes beaux yeux remplis de larmes. Tous les cœurs en furent émus : Mézence lui-même interdit, oublia ſon orgueil & ſon âge. La proſpérité qui endurcit les ames foibles, amollit les cœurs altiers, & rien n'eſt plus doux qu'un héros après le gain d'une bataille.

Si le cœur farouche du vieux Mézence ne put réſiſter aux charmes de ſa captive, quelle fut leur impreſſion ſur l'ame vertueuſe du jeune Lauſus ! Il gémit de ſes exploits ; il ſe reprocha ſa victoire : elle coûtoit des larmes à Lydie. Qu'elle ſe venge, diſoit-il, qu'elle me haïſſe autant que je l'aime ; je ne l'ai que trop mérité. Mais une idée plus accablante encore vint ſe preſenter à ſon ame, il vit Mézence étonné, attendri, paſſer tout-à-coup de la fureur à la clémence. Il jugea bien que l'humanité ſeule n'avoit pas fait cette révolution ; & la crainte d'avoir ſon pere pour rival, acheva de le confondre.

Dans l'âge où étoit Mézence, la jalouſie ſuit de près l'amour. Le tyran obſerva les yeux de Lauſus avec une attention inquiéte : il vit s'éteindre en un moment cette joie & cette ardeur qui d'abord avoient éclaté ſur le front du jeune héros, vainqueur pour la premiere fois. Il le vit ſe troubler : ſurprit des regards qu'il n'étoit que trop aiſé d'entendre. Dès ce moment il ſe crut trahi ; mais la nature eut un retour qui ſuſpendit la colere. Un tyran, même dans la fureur, s'efforce de ſe croire juſte ; & avant de condamner ſon fils, Mézence voulut le conv[...]

Il commença par ſe déguiſer lui-même avec tant d'art, que le Prince raſſuré, ne vit dans les ſoins de l'amour que les effets de la clémence. D'abord il affecta de laiſſer à Lydie toutes les aparences de la liberté : mais la cour du Tyran étoit remplie d'eſpions & de délateurs, cortege ordinaire des hommes puiſſans qui, ne pouvant ſe faire aimer, mettent leur grandeur à ſe faire craindre.

Son fils ne craignit plus de rendre à Lydie un hommage reſpectueux. Il mêloit à ſes ſentimens un intérêt ſi délicat & ſi tendre, que Lydie commença bientôt à ſe reprocher la haine qu'elle croyoit avoir pour le ſang de ſon ennemi. De ſon côté, Lauſus ſe plaignit d'avoir contribué aux malheurs de Lydie. Il prit les dieux à témoin qu'il feroit tout pour les réparer Le Roi mon pere, dit-il, eſt auſſi généreux après la victoire, qu'intraitable avant le combat : ſatisfait de vaincre, il ne ſçait point primer, il eſt plus facile que jamais au Roi de Préneſte de l'engager à une paix glorieuſe pour l'un & pour l'autre. Cette paix tarira vos larmes, belle Lydie, mais effacera-t-elle de votre ſouvenir le crime de ceux qui vous les ont fait répandre ? Que n'ai-je vu couler tout mon ſang, au lieu de ces précieuſes larmes !

Les réponſes de Lydie, pleines de modeſtie & de grandeur, ne laiſſoient voir à Lauſus qu'une tranquille reconnoiſſance mais dans le fond de ſon cœur elle n'étoit que trop ſenſible au ſoin qu'il prenoit de la conſoler. Elle rougiſſoit quelquefois de ...écouté avec complaiſance ; mais l'intérêt

térêt de ſon pere lui faiſoit une loi de ménager un tel apui.

Cependant leurs entretiens plus fréquens devenoient auſſi plus animés, plus intéreſſans, plus intimes, & l'amour perçoit inſenſiblement à travers le reſpect & la reconnoiſſance, comme une fleur qui, pour éclorre, entr'ouvre le tiſſu léger dont elle eſt envelopée.

Trompé de plus en plus par la fauſſe tranquillité de Mézence, le crédule Lauſus ſe flattoit de voir bientôt ſon devoir d'accord avec ſon penchant, & rien au monde, à ſon avis, n'étoit plus facile que de les concilier. Le traité de paix qu'il avoit médité, ſe réduiſoit à deux articles : à rendre au Roi de Préneſte ſa couronne & ſes Etats, & à faire de ſon hymen avec la Princeſſe, le lien des deux puiſſances. Il communiqua ce projet à Lydie. La confiance qu'il y avoit miſe, les avantages qu'il en voyoit naître, les tranſports de joie que l'idée ſeule lui en inſpiroit, ſurprirent à l'aimable captive un ſourire mêlé de larmes. Généreux Prince, lui dit-elle, puiſſe le ciel accomplir les vœux que vous faites pour mon pere ! Je ne me plaindrai pas d'être le gage de la paix & le prix de la reconnoiſſance. Cette réponſe touchante fut accompagnée d'un regard plus touchant encore. Le tyran fut inſtruit de tout. Son premier mouvement l'eût porté à ſacrifier ſon rival, mais ce fils étoit l'unique apui de ſa couronne, la ſeule barriere entre ſon peuple & lui ; le même coup achevoit de le rendre odieux à ſes ſujets, & lui enlevoit le

ſeul défenſeur qu'il pût opoſer à la haine publique. La crainte eſt la paſſion dominante des tyrans. Mézence prend le parti de diſſimuler. Il fait venir ſon fils, lui parle avec bonté, & lui ordonne de ſe préparer à partir dès le lendemain pour la frontiere de ſes Etats, où il avoit laiſſé l'armée. Le Prince fit un effort ſur ſon ame pour renfermer ſa douleur, & partit ſans avoir eu le tems de recevoir les adïeux de Lydie.

Le jour même du départ de Lauſus, Mézence avoit fait propoſer au Roi de Prénefte les conditions d'une paix honorable, dont la premiere étoit ſon mariage avec la fille du vaincu. Ce Monarque infortuné n'avoit point héſité à y conſentir, & le même envoyé qui lui offrit la paix, raporta ſon aveu pour réponſe.

Lauſus avoit à la cour un ami qui lui étoit attaché dès l'enfance. Une reſſemblance ſinguliere avec le Prince, avoit fait la fortune de ce jeune homme, apellé Phanor, mais ils ſe reſſembloient encore plus par le caractere que par la figure; mêmes penchans, mêmes vertus, Lauſus & Phanor ſembloient n'avoir qu'une ame. Lauſus en partant, avoit confié à Phanor ſon amour & ſon déſeſpoir. Celui-ci fut inconſolable en aprenant l'hymen de Lydïe avec Mézence. Il crut devoir en inſtruire le Prince. A cette nouvelle, la ſituation de cet amant ne peut ſe rendre : ſon eſprit ſe trouble, ſa raiſon l'abandonne; & dans l'égarement d'une douleur aveugle, il écrit à Lydie la lettre la plus paſſionnée & la plus imprudente que l'amour ait jamais dictée. Phanor

not fut chargé de la remettre. Il y alloit de ſa vie, s'il étoit découvert. Il le fut, Mézence furieux, ordonna qu'on le chargeât de fers, & qu'on le traînât dans une horrible priſon.

Cependant tout ſe préparoit pour la célébration de cet hymen funeſte. On juge bien que la fête répondoit au caractere de Mézence. La lutte, le ceſte, les gladiateurs, les combats entre les hommes & les animaux nourris au carnage, tout ce que la barbarie a inventé pour ſes plaiſirs, en devoit orner la pompe : il ne manquoit plus pour ce ſanglant ſpectacle, que des combattans contre les bêtes féroces ; car il étoit d'uſage de n'expoſer à ces combats que des criminels condamnés à la mort, & Mézence, qui ſe hâtoit ſur un ſoupçon de faire périr les innocens, différoit encore moins le ſupplice des coupables. Il ne reſtoit dans les priſons que le fidèle ami de Lauſus. Qu'on l'expoſe, dit Mézence, qu'il ſoit en proie aux lions dévorans : le perfide mérite une mort plus cruelle ; mais celle-ci convient mieux à ſon crime & à ma vengeance, & ſon ſuplice eſt une fête digne de l'amour outragé.

Lauſus attendoit vainement la réponſe de ſon ami ; l'impatience fit place à l'effroi. Serions-nous découverts, dit-il ! Aurois-je perdu mon ami par ma fatale imprudence ! Lydie elle-même.... Ah ! je frémis. Non, je ne puis vivre plus long-tems dans cette horrible incertitude ; il part, il ſe déguiſe avec précaution : il arrive ; il écoute les bruit répandus parmi le peuple : il aprend que ſon ami eſt dans les fers, & que le

jour ſuivant doit unir Lydie avec Mézence ; il aprend que l'on prépare la fête qui doit précéder le feſtin nuptial, & que, pour ſpectacle dans cette fête, on doit voir le malheureux Phanor en proie aux bêtes féroces. Il ſuccombe à ce recit ; un froid mortel ſe répand dans ſes veines : il revient à lui éperdu, il tombe à genoux, il s'écrie : grands dieux ! retenez ma main, mon déſeſpoir m'épouvante : que je meure pour ſauver mon ami ; mais que je meure avec ma vertu. Réſolu de délivrer ſon cher Phanor, fallût-il périr à ſa place, il vole aux portes de la priſon : mais comment y pénétrer ? Il s'adreſſe à l'eſclave chargé de porter la nourriture aux priſonniers. Ouvre les yeux, dit-il, reconnois-moi, je ſuis Lauſus, je ſuis le fils de ton Roi. J'attends de toi un ſervice important : Phanor eſt dans les fers, je veux le voir, je le veux. Je n'ai qu'un moyen d'arriver juſqu'à lui : donne-moi tes vêtemens : prends la fuite : voilà des gages de ma reconnoiſſance : dérobe-toi à la vengeance de mon pere. Si tu me trahis, tu cours à ta perte ; ſi tu me ſers dans mon entrepriſe, mes bienfaits t'iront chercher juſques dans le fond des déſerts.

Cet homme foible & timide cede aux promeſſes & aux menaces. Il ſe prête au déguiſement du Prince, & diſparoît après lui avoir indiqué l'heure où il doit ſe preſenter, & la conduite qu'il doit tenir pour tromper la vigilance des gardes. La nuit aproche, l'inſtant arrive : Lauſus ſe preſente, il ſe nomme du nom de l'eſclave ; les verroux des cachots s'ouvrent avec un bruit

bruit lugubre. A la foible lueur d'un flambeau, il pénetre dans ce séjour d'horreur; il s'avance, il écoute; les accens d'une voix gémissante frapent son oreille, il reconnoît la voix de son ami, il le voit couché dans un coin de la prison, couvert de lambeaux, consumé de langueur, la pâleur, de la mort sur le visage, & le feu du désespoir dans les yeux. Laisse-moi, lui dit Phanor, en le prenant pour l'esclave; remporte ces secours odieux, laisse-moi mourir. Hélas! ajoutoit-il en jettant des cris entrecoupés de sanglots, hélas! mon cher Lausus est encore plus malheureux que moi. O Dieux! s'il sçait l'état où il a réduit son ami! Oui, s'écria Lausus en se précipitant dans son sein, oui, mon cher Phanor, il le sçait, & il le partage. Que vois-je, dit Phanor transporté! Ah, Lausus! ah, mon Prince! A ces mots tous deux perdent l'usage des sens; leurs bras s'entrelacent, leurs cœurs se pressent, leurs sanglots se confondent. Long-tems immobiles & muets, ils demeurent étendus sur le pavé de la prison; la douleur étouffe leurs voix, & ce n'est qu'en se serrant plus étroitement, & en se baignant de leurs larmes, qu'ils se répondent l'un à l'autre. Lausus enfin revenant à lui-même: ne perdons point de tems, dit-il à son ami; prends ces vêtemens, sors de ces lieux & m'y laisse. — Moi, grands Dieux! je serois assez lâche! Ah! Lausus, l'avez-vous pu croire? devez-vous me le proposer? Je te connois, dit le Prince, mais tu dois me connoître. L'arrêt est prononcé, ton suplice est prêt, il faut mourir ou

prendre

prendre la fuite. — Prendre la fuite ! — Ecoute-moi ; mon pere eſt violent, mais il eſt ſenſible, la nature a des droits ſur ſon cœur : ſi je te dérobe à la mort, je n'ai plus à le fléchir que pour moi-même, & ſon bras levé ſur un fils, ſera facile à déſarmer. Il fraperoit, s'écria Phanor, & votre mort ſeroit mon crime : non, je ne puis vous abandonner. Hé bien, reprit Lauſus, demeure ; mais en mourant, tu me verras mourir. N'attends plus rien pour moi de la clémence de mon pere ; il auroit beau me pardonner, ne crois pas que je me pardonne : cette main qui a tracé le billet fatal qui te condamne ; cette main qui t'a chargé de fers ; cette main qui, après ſon crime eſt encore celle de ton ami, nous réunira malgré toi. En vain Phanor voulut inſiſter. N'en parlons plus, interrompit le Prince : tu n'as rien à me dire qui puiſſe balancer la honte de ſurvivre à mon ami, après l'avoir perdu. Tes inſtances me font rougir, & tes prieres ſont des outrages. Je te réponds de mon ſalut ſi tu prends la fuite ; je jure ma mort ſi tu veux périr. Choiſis, les momens nous ſont chers.

Phanor connoiſſoit trop bien ſon ami, pour prétendre ébranler ſa réſolution. Je conſens, dit-il, à vous laiſſer tenter le ſeul moyen de ſalut qui nous reſte ; mais vivez, ſi vous voulez que je vive : votre échafaud ſeroit le mien. Je m'y attends bien, dit Lauſus, & ton ami t'eſtime trop pour t'exhorter à lui ſurvivre. A ces mots ils s'embraſſérent, & Phanor ſortit des cachots ſous les mêmes habits d'eſclave que Lauſus venoit de quitter.

Quelle

Quelle nuit ! quelle affreuſe nuit pour Lydie ! Hé ! comment peindre les mouvemens qui s'élevent dans ſon ame, qui la partagent, qui la déchirent, entre l'amour & la vertu ? Elle adore Lauſus ; elle déteſte Mézence ; elle s'immole aux intérêts de ſon pere ; elle ſe livre à l'objet de ſa haine : elle s'arrache pour jamais aux vœux d'un amant adoré. On la traîne à l'Autel comme au ſupplice. Barbare Mézence ? il te ſuffit de régner ſur un cœur par la violence & par la crainte ; il te ſuffit que ton épouſe tremble devant toi comme un eſclave devant ſon maître. Tel eſt l'amour dans le cœur d'un tyran.

Cependant, hélas ! c'eſt pour lui ſeul qu'elle va vivre ; c'eſt à lui qu'elle va s'unir. Si elle réſiſte, elle va trahir ſon amant & ſon pere : un refus va découvrir le ſecret de ſon ame, & ſi Lauſus eſt ſoupçonné de lui être cher, il eſt perdu.

C'étoit dans cette agitation cruelle que Lydie attendoit le jour : il arrive ce jour terrible, Lydie éperdue & tremblante, ſe voit parée, non comme une épouſe qui va ſe preſenter aux autels de l'hymen & de l'amour, mais comme une de ces victimes innocentes, qu'une piété barbare couronnoit de fleurs avant que de les ſacrifier.

On la mene au lieu du ſpectacle, le peuple en foule eſt aſſemblé, les jeux commencent. Je ne m'arrête point à décrire les combats du ceſte, de la lutte & du glaive : un objet plus affreux m'attend.

Un énorme lion s'avance. D'abord tranquille & fier, il parcourt l'arene en promenant

menant ſes regards terribles ſur l'amphithéatre qui l'environne : un murmure confus annonce l'effroi qu'il inſpire ; bientôt le ſon des clairons l'anime : il y répond en rugiſſant ; ſon épaiſſe criniere ſe dreſſe autour de ſa tête monſtrueuſe ; il ſe bat les flancs de ſa queue , & le feu commence à jaillir de ſes prunelles étincelantes. Le peuple effrayé , deſire & craint de voir paroître le malheureux qu'on va livrer à la rage du monſtre ; la terreur & la pitié s'emparent de tous les eſprits.

Il ſe preſente , ce combattant que les ſatellites de Mézence ont pris eux-mêmes pour Phanor. Lydie ne peut le reconnoître. L'horreur dont elle eſt ſaiſie , lui a fait détourner les yeux de ce ſpectacle, qui révolte la ſenſibilité de ſon ame compâtiſſante. Que ſeroit-ce , hélas ! ſi elle ſçavoit que Phanor , que le tendre ami de Lauſus eſt le criminel qu'on a dévoué ; ſi elle ſçavoit que Lauſus lui-même a pris la place de ſon ami , & que c'eſt lui qui va combattre.

A demi-nud , les cheveux épars , il marche d'un pas intrépide : un poignard pour l'attaque , un bouclier pour la défenſe , ſont les ſeules armes dont il eſt couvert. Mézence prévenu , ne voit en lui que le coupable Phanor. Le ſang eſt muet , la nature eſt aveugle ; c'eſt ſon fils qu'il livre à la mort , & ſes entrailles ne ſont point émues : le reſſentiment de l'injure & la ſoif de la vengeance étouffent en lui tout autre ſentiment. Il voit avec une joie barbare la fureur du lion s'animer par degrés. Lauſus impatient , irrite le monſtre & l'apelle au combat.

combat. Il marche à lui , le lion s'élance, Laufus l'évite. Trois fois l'animal furieux lui prefente une gueule écumante , & trois fois Laufus échape à fes dents meurtrieres.

Cependant Phanor vient d'aprendre ce qui fe paffe. Il accourt , il fend la foule , fes cris perçans font retenir l'amphithéatre. Arrête , Mézence ; fauve ton fils : c'eft lui, c'eft Laufus qui combat. Mézence regarde & reconnoît Phanor qui fe précipite vers lui. O Dieux ! que vois-je ! Peuple , fecourez-moi , jettez-vous dans l'arene , arrachez mon fils à la mort. Au nom de Laufus , Lydie fe renverfe expirante fur les marches de l'amphithéatre ; fon cœur fe glace , fes yeux fe couvrent de ténebres. Mézence ne voit que fon fils dans un danger inévitable ; mille bras s'arment en vain pour fa défenfe , le monftre le pourfuit & l'aura dévoré avant qu'on foit arrivé jufqu'à lui. Mais , ô prodige incroyable ! ô bonheur inefpéré ! Laufus , en fe dérobant aux élans de l'animal furieux , le frape lui-même du coup mortel , & le fer dont fa main eft armée , fort fumant du cœur du lion. Il tombe & nage dans des flots de fang que vomit fa gueule écumante. L'allarme univerfelle fe change en triomphe , & le peuple ne répond aux cris douloureux de Mézence, que par des cris d'admiration & de joie. Ces cris rapellent Lydie à la lumiere , elle ouvre les yeux , elle voit Laufus aux pieds de Mézence , tenant d'une main le poignard fanglant , de l'autre fon cher & fidèle Phanor. C'eft moi , dit-il à fon pere, c'eft moi feul qui fuis coupable. Le crime

du

de Phanor étoit le mien : c'étoit à moi à l'expier. Je l'ai forcé à me céder ſa place ; j'allois mourir s'il m'eût réſiſté. Je reſpire, je lui dois la vie ; & ſi votre fils vous eſt cher encore, vous lui devez votre fils : mais ſi votre vengeance n'eſt pas apaiſée, nos jours ſont en vos mains : frapez, nous périrons enſemble, nos cœurs en ont fait le ſerment. Lydie tremblante à ce diſcours, regardoit Mézence avec des yeux ſuplians & remplis de larmes. La cruauté du tyran ne peut ſoutenir cette épreuve. Le cri de la nature & la voix des remords font taire dans ſon cœur la jalouſie & la vengeance. Il demeure long-tems immobile & muet, roulant tour à tour ſur les objets qui l'environnent, des regards troublés & confus, où l'amour & la haine, l'indignation & la pitié ſe combattent & ſe ſuccedent. Tout tremble autour du tyran. Lauſus, Phanor, Lydie, un peuple innombrable attendent avec effroi les premiers mots qu'il va prononcer. Il ſuccombe enfin, malgré lui, ſous la vertu dont l'aſcendant l'accable ; & paſſant tout à coup, avec une violence impétueuſe, de la fureur à la tendreſſe, il ſe jette dans les bras de ſon fils. Oui, lui dit-il, je te pardonne, & je pardonne à ton ami. Vivez, aimez-vous l'un & l'autre : mais il me reſte encore un ſacrifice à te faire, & tu viens de t'en rendre digne. Reçois-la donc, dit-il avec un nouvel effort, reçois-la cette main dont le preſent t'eſt plus cher que la vie : c'eſt ta valeur qui me l'arrache ; elle ſeule pouvoit l'obtenir.

HEUREUSEMENT.

NOn, Ma dame, diſoit l'Abbé de Châteauneuf à la vieille Marquiſe de Lisban, je ne puis croire que ce qu'on apelle vertu dans une femme, ſoit auſſi rare qu'on le dit, & je gagerois, ſans aller plus loin, que vous avez toujours été ſage. — Ma foi, mon cher Abbé, peu s'en faut que je ne vous diſe comme Agnès : *ne gagez pas.* — Perdrois-je ? — Non, vous gagneriez : mais de ſi peu, ſi peu de choſe, que franchement ce n'eſt pas la peine de s'en vanter. — C'eſt-à-dire, Madame, que votre ſageſſe a couru des riſques. — Hélas oui ! plus d'une fois, je l'ai vu au moment de faire naufrage. *Heureuſement* la voilà au port. — Ah ! Marquiſe, confiez-moi le ſecret de ces aventures. — Volontiers : nous ſommes dans l'âge où l'on n'a plus rien à diſſimuler, & ma jeuneſſe eſt ſi loin de moi, que j'en puis parler comme d'un beau ſonge.

Si vous vous rapellez le Marquis de Liſban, c'étoit une de ces figures froidement belles, qui vous diſent : *me voilà* ; c'étoit une de ſes vanités gauches, qui manquent ſans ceſſe leur coup. Il ſe piquoit de tout, & n'étoit bon à rien : il prenoit la parole ; demandoit ſilence, ſuſpendoit l'attention, & diſoit une platitude ; il rioit avant de conter, & perſonne ne rioit de ſes contes ; il viſoit ſouvent à être fin, & il tournoit ſi bien ce qu'il vouloit dire, qu'il ne ſçavoit plus ce qu'il diſoit. Quand il ennuyoit les

femmes, il croyoit les rendre rêveuſes ; quand elles s'amuſoient de ſes ridicules, il prenoit cela pour des agaceries. — Ah ! Madame, l'heureux naturel ! — Nos premiers tête-à-tête furent remplis par le recit de ſes bonnes fortunes. Je commençai par l'écouter avec impatience, je finis par l'entendre avec dégoût : je pris même la liberté d'avouer à mes parens que cet homme-là m'ennuyoit à l'excès. On me répondit que j'étois une ſotte, & qu'un mari étoit fait pour cela : je l'épouſai. On me fit promettre de l'aimer uniquement : ma bouche dit *oui*, mon cœur dit *non*, & ce fut mon cœur qui lui tint parole. Le Comte de Palmene ſe preſenta chez moi avec toutes les graces de l'eſprit & de la figure. Mon mari, qui l'amenoit, fit les honneurs de ma modeſtie : il répondit aux choſes agréables que lui dit le Comte ſur ſon bonheur, avec un air avantageux dont je fus indignée. A l'en croire, je l'aimois à la folie, & delà toutes ces confidences indiſcretes qui ne choquent pas moins la vérité que la bienſéance, & dans leſquelles la vanité abuſe du ſilence de la pudeur. Je n'y pus tenir, je quittai la place, & Palmene put s'apercevoir, à mon dépit, que le Marquis lui en impoſoit. L'impertinent, diſois-je en moi-même ! il va s'aplaudiſſant de ſon triomphe, bien aſſuré que je n'aurai pas le courage de le démentir. On le croira, on me ſupoſera aſſez peu de goût pour aimer l'homme du monde le plus ſot & le plus vain. S'il parloit d'un attachement honnête à mes devoirs, encore paſſe ; mais de l'amour ! de
la

la foiblesse ! il y a de quoi me déshonorer. Non, je ne veux pas qu'on dise dans le monde que je suis folle de mon mari : il est important sur-tout de désabuser Palmene ; & c'est par lui que je dois commencer.

Mon mari, qui se félicitoit de m'avoir fait rougir, ne démêla pas mieux que moi la véritable cause de ma confusion & de ma colere. Il s'estimoit trop, & ne m'aimoit pas assez pour daigner être jaloux. Tu as fait l'enfant, me dit-il, quand le Comte fut sorti : je te dirai pourtant qu'il te trouve charmante. Ne l'écoute pas trop au moins, c'est un homme dangereux. Je le sentois mieux qu'il ne pouvoit le dire.

Le lendemain le Comte de Palmene vint me voir. Il me trouva seule. Me pardonnez-vous, dit-il, Madame, l'embarras où je vous vis hier ? J'en étois la cause innocente, & j'aurois bien dispensé le Marquis de me prendre pour confident. Je ne sçais quoi il a tant de plaisir à raconter ce que j'ai tant de peine à entendre. — Quand on est si heureux, Madame, on est bien pardonnable d'être indiscret. — S'il est heureux, je l'en félicite ; mais en vérité, il n'y a pas de quoi. Hé ! peut-il ne pas l'être, reprit le Comte, avec un soupir, en possédant la plus belle personne du monde ? — Je supose, Monsieur, je supose que je sois telle ; où est la gloire, le mérite, le bonheur de me posséder ? Est-ce moi qui me suis donnée ? -- Non, Madame ; mais si je l'en crois, vous avez bien tôt aplaudi vous-même au choix

qu'on avoit fait ſans vous. – Quoi ! Monſieur, les hommes ne penſeront-ils jamais qu'on nous éleve à la diſſimulation dès l'enfance ; que nous perdons la franchiſe avec la liberté, & qu'il n'eſt plus tems d'exig.r de nous que nous ſoyons ſinceres, quand on nous a fait un devoir de ne l'être pas ?

Je l'étois un peu trop moi-même, & je m'en aperçus trop tard : l'eſpoir s'étoit gliſſé dans l'ame du Comte. Avouer qu'on n'aime pas ſon mari, c'eſt preſque avouer qu'on en aime un autre, & le confident d'un tel aveu en eſt aſſez ſouvent l'objet.

Ces idées avoient plongé le Comte dans une douce rêverie. Vous êtes donc bien diſſimulée, me dit-il après un long ſilence ; car le Marquis m'a raconté des choſes étonnantes de votre mutuel amour. – A la bonne-heure, Monſieur, qu'il ſe flatte tout à ſon aiſe, je n'ai garde de le déſabuſer. – Mais vous, Madame, ſeriez-vous à plaindre ? – Je fais mon devoir, je ſubis mon ſort : ne m'en demandez pas davantage, & ſur tout n'abuſez jamais du ſecret que l'imprudence de mon mari, ma ſincérité naturelle & mon impatience m'ont arraché. – Moi, Madame ! ah ! que je meure plutôt que d'être indigne de votre confiance. Mais je veux l'avoir ſeul & ſans réſerve : regardez-moi comme un ami qui partage toutes vos peines & dans le ſein duquel vous pouvez les dépoſer.

Ce nom d'ami porta dans mon cœur une tranquillité perfide : je ne me défiai plus ni de moi-même ni de lui. Un ami de vingt-quatre heures, de l'âge & de la figure du

Comte,

Comte ; me parut la chose du monde la plus raisonnable & la plus honnête ; & un mari tel que le mien , la chose du monde la plus ridicule & la plus affligeante pour moi.

Celui-ci n'obtint plus de mon devoir que quelques froides complaisances, dont il avoit encore la sottise de se glorifier ; & c'étoit toujours à Palmene qu'il en faisoit confidence , & qu'il en exageroit le prix. Le Comte ne sçavoit qu'en croire. Pourquoi me tromper, me disoit-il quelquefois ? pourquoi désavouer une sensibilité louable ? rougissez-vous de vous dédire ? - Hé ! non, Monsieur, j'en ferois gloire ; je ne suis pas assez heureuse pour avoir à me rétracter.

A ces mots mes yeux se remplirent de larmes. Palmene en fut attendri. Que ne me dit-il point pour adoucir mes peines ! Quel charme j'éprouvois à l'entendre ! O mon cher Abbé ! le dangereux consolateur ! Il prit dès ce moment un empire absolu sur mon ame, & de tous mes sentimens , mon amour pour lui étoit le seul dont je lui faisois un mystere. Il ne m'avoit jamais parlé du sien que sous le nom de l'amitié ; mais abusant enfin de l'ascendant qu'il avoit sur moi, il m'écrivit : » Je me suis trompé , & je » vous ai trompée : cette amitié si tranquil» le & si douce , à laquelle je me livrois » sans crainte, est devenu l'amour le plus » violent , le plus passionné qui fut jamais. » Je vous verrai ce soir pour vous consa» crer ma vie , ou pour vous dire un éternel » adieu. »

Je ne vous expliquerai pas , mon cher

Abbé, les mouvemens oposés qui s'éleverent dans mon ame : je sçais qu'il y avoit de la vertu, de l'amour, de la frayeur; mais je sçais bien aussi qu'il y avoit de la joie. Je tâchai cependant de me préparer à une belle défense. Premiérement, je ne serai pas seule, & je vais dire qu'on laisse entrer tout le monde : en second lieu, je ne le regarderai que légerement, sans permettre que ses yeux s'attachent un instant sur les miens. Cet effort sera pénible; mais la vertu n'est pas vertu pour rien. Enfin, j'éviterai qu'il me parle en particulier, &, s'il l'ose, je lui répondrai d'un ton, mais d'un ton à lui imposer.

Ma résolution bien prise, je me mis à ma toilette, & sans y penser, je me parai ce jour-là avec plus de grace & d'élégance que je n'avois jamais fait.

Il me vint sur le soir un monde prodigieux, & ce monde me donna de l'humeur. Mon mari plus empressé, plus assidu que de coutume, comme s'il l'avoit fait exprès, me causa un ennui mortel; enfin on annonça Palmene. Il me salua en rougissant : je le reçus avec une révérence profonde, sans daigner lever les yeux sur lui, & je me disois à moi-même, en vérité, cela est fort beau ! La conversation fut d'abord générale : Palmene laissoit échaper des mots, qui, pour tout le monde, signifioient peu de chose, & qui, pour moi, disoient beaucoup. Je feignis de ne les pas entendre, & je m'aplaudissois tout bas d'une rigueur si bien soutenue. Palmene n'osoit s'aprocher de moi ; mon mari l'y obligea avec ses plai-

ſanteries familieres. Le reſpect & la timidité du Comte m'attendrirent. Le malheureux, diſois-je, eſt plus à plaindre qu'il n'eſt à blâmer ; s'il oſoit, il me demanderoit grace ; mais il ne l'oſera jamais. Je l'y encouragerai par un regard. J'ai fait une imprudence, me dit-il, Madame ; me le pardonnez-vous? — Non, Monſieur. Ce *non* prononcé, je ne ſçais comment, me parut ſublime. Palmene ſe leva comme pour s'en aller : mon mari le retint de force. On vint avertir que le ſouper étoit ſervi. Allons, cher Comte, ſoit galant, donne la main à ma femme, elle a de l'humeur, me ſemble ; mais nous ſçaurons la diſſiper.

Palmene déſeſpéré, me ſerra la main ; je le regardai, & je crus voir dans ſes yeux l'image de l'amour & de la douleur. J'en fut pénétrée, mon cher Abbé ; & par un mouvement qui partoit de mon cœur, ma main répondit à la ſienne. Je ne puis vous peindre le changement qui ſe fit tout-à-coup ſur ſon viſage. Il devint rayonnant de joie ; cette joie ſe répandit dans l'ame de tous les convives ? l'amour & le deſir de plaire ſembloient les animer tous comme lui.

Le propos tomba ſur la galanterie. Mon mari, qui ſe croyoit un Ovide dans l'art d'aimer, dit à ce ſujet mille impertinences. Le Comte en y répondant, tâchoit de les adoucir avec une délicateſſe ingénieuſe, qui achevoit de me charmer. *Heureuſement* un jeune étourdi qui s'étoit mis à côté de moi, s'aviſa de me dire de jolies choſes ; *heureuſement* auſſi je lui donnai quelque attention, & lui répondis avec un air de

complaiſance.

complaisance. Palmene, cet homme si aimable, changea tout-à-coup de langage & d'humeur. La conversation avoit passé de l'amour à la coquetterie. Le Comte se déchaîna contre cette envie générale de plaire, avec une chaleur & un sérieux qui me confondirent. Je pardonne, disoit-il, à une femme de changer d'amant, je lui passe même d'en avoir plusieurs; tout cela est dans la nature : ce n'est pas sa faute si on ne peut l'attacher : au moins ne cherche-t-elle à captiver que ceux qu'elle aime & qu'elle rend heureux, & si elle fait en même-tems le bonheur de deux ou trois, c'est un bien qui se multiplie. Mais une coquette est un tyran qui veut tout asservir, pour le seul plaisir d'avoir des esclaves. D'elle-même idolâtre, tout le reste ne lui est rien : son orgueil se fait un jeu de notre foiblesse, & un triomphe de nos tourmens : ses regards mentent, sa bouche trompe, son langage & sa conduite ne sont qu'un tissu de piéges, ses graces sont autant de syrenes, ses charmes autant de poisons.

Cette déclamation étonna toute l'assemblée. Quoi! Monsieur, lui dit le jeune homme qui m'avoit parlé, vous préférez une femme galante à une femme coquette! — Oui, sans doute, je la préfere, & il n'y a pas a balancer. Cela est plus commode, lui dis-je ironiquement. Et plus aimable, Madame, me dit-il d'un ton chagrin, plus estimable mille fois. Je vous avoue que je fus piquée de cette insulte. Allez, Monsieur, repris-je avec dédain, vous avez beau

beau nous faire un crime du plaiſir le plus innocent & le plus naturel qui ſoit au monde, votre opinion ne fera pas loi. Les coquettes, dites-vous, ſont des tyrans : vous êtes bien plus tyran vous-même de vouloir nous priver du ſeul avantage que nous ait donné la nature. S'il faut renoncer au ſoin de plaire, que nous reſte-t-il dans la ſociété ? Talens, génie, vertus éclatantes ; vous avez tout, ou vous croyez tout avoir ; il n'eſt accordé à une femme que de prétendre à être aimable ; & vous la condamnez impitoyablement à ne vouloir l'être que pour un ſeul ! c'eſt l'enſévelir au milieu des vivans ; c'eſt pour elle anéantir le monde. Ah ! Madame, me dit le Comte avec dépit, vous êtes bien de votre ſiecle ! En vérité je ne le croyois pas. Tu avois tort, mon cher, reprit mon mari, tu avois tort. Ma femme veut plaire à toute la nature ; mais elle ne veut rendre heureux que moi. Cela eſt cruel, je l'avoue, & je le lui ai dit cent fois ; mais c'eſt ſa folie : tant pis pour les dupes. Auſſi pourquoi prendre au ſérieux ce qui n'eſt qu'une plaiſanterie ? Si elle a du plaiſir à s'entendre dire qu'elle eſt belle, faut-il pour cela qu'elle réponde ſur le même ton. — Elle m'aime, cela eſt tout ſimple ; mais toi, mais tant d'autres qui l'amuſent, n'ont rien à prétendre à ſon cœur. Il eſt pour moi celui-là, & je défie qu'on me l'enleve. Vous me fermez la bouche, dit Palmene : dès que vous prenez Madame pour exemple, & je n'ai point à répliquer. A ces mots on ſortit de table.

Je conçus dès ce moment pour le Comte, je ne dis pas de l'averſion, mais une crainte qui en aproche. Quel homme, diſois-je en moi-même ! quel caractere impérieux ! il feroit le malheur d'une femme. Après le ſouper il tomba dans un ſilence morne, d'où rien ne put le retirer. Enfin me trouvant ſeule un inſtant, penſez-vous à ce que vous m'avez dit, me demanda-t-il du ton d'un juge ſévere ? — Aſſurément. — C'en eſt aſſez : vous ne me verrez de ma vie.

Heureuſement il m'a tenu parole, & je ſentis par le chagrin que me cauſa cette rupture, tout le danger que j'avois couru. Voilà, dit l'Abbé en profond moraliſte, ce que produit un moment d'humeur. Une bagatelle devient ſérieuſe : on s'aigrit, on s'humilie, l'amour s'épouvante & s'enfuit.

Le caractere du Chevalier de Luzel, reprit la Marquiſe, étoit tout opoſé à celui du Comte de Palmene. — Ce Chevalier, Madame, étoit ſans doute le jeune homme qui vous avoit ſouri pendant le ſouper ? — Oui, mon cher Abbé, c'étoit lui-même. Il étoit beau comme Narciſſe, & il ne s'aimoit guére moins ; il avoit de la vivacité, de la gentilleſſe dans l'eſprit ; mais pas l'ombre du ſens commun.

Ah ! Marquiſe, me dit il, votre Palmene eſt un triſte perſonnage ! que faites-vous de cet homme-là, il raiſonne, il moraliſe, il nous aſſomme avec ſon bon ſens. Pour moi je ne ſçais que deux choſes ; m'amuſer & être amuſant : je connois mon monde, je vois ce qui s'y paſſe ; je vois que le plus grand des maux qui affligent l'humanité,

manité, c'eſt l'ennui : or l'ennui vient de l'égalité dans le caractere, de la conſtance dans les liaiſons, de la ſolidité dans les goûts, de la monotonie enfin qui endort le plaiſir lui-même ; au lieu que la légereté, le caprice, la coquetterie le réveillent. Auſſi j'aime les coquettes à la folie ; c'eſt le charme de la ſociété. D'ailleurs les femmes ſenſibles ſont fatigantes à la longue. Il eſt bon d'avoir quelqu'un avec qui ſe délaſſer. Avec moi, lui dis-je en ſouriant, vous vous délaſſerez tout à votre aiſe. — Et voilà ce que je déſire, ce que je cherche auprès d'une coquette : qu'elle combatte, qu'elle réſiſte, qu'elle ſe défende, s'il eſt poſſible. Oui, Madame, je vous fuirois, ſi je vous croyois capable d'un engagement ſérieux. Madame, reprit gravement l'Abbé, ce jeune fat étoit un homme à craindre. — Je vous en réponds, mon ami, & je ne fus pas long-tems à m'en apercevoir. Je le traitois d'abord comme un enfant, & cet empire de ma raiſon ſur la ſienne ne laiſſoit pas que d'être flatteur à mon âge ; mais c'étoit à qui me l'enleveroit. Je commençai à en avoir de l'inquiétude. Ses abſences me donnoient de l'humeur, ſes liaiſons de la jalouſie. J'exigeai des ſacrifices, & je voulois impoſer des loix.

Ma foi, me dit-il un jour que je lui reprochois ſa diſſipation, voulez-vous faire un petit miracle ! Rendez-moi ſage tout-d'un-coup : je ne demande pas mieux. J'entendis bien que pour le rendre ſage, il falloit ceſſer de l'être moi-même. Je lui demandai cependant à quoi tenoit ce petit

miracle. A peu de chose, me dit-il : nous nous aimons, à ce qu'il me semble ; le reste n'est pas mal-aisé. — Si nous nous aimions comme vous le dites, & comme je ne le crois pas, le miracle seroit opéré : l'amour seul vous eût rendu sage. — Oh ! non, Madame, il faut être juste : j'abandonne volontiers tous les cœurs pour le vôtre ; perte ou gain, c'est le sort du jeu, & j'en veux bien courir les risques ; mais il y a encore un échange à faire, & en conscience vous ne pouvez pas exiger que je renonce au plaisir pour rien. Madame, interrompit encore l'Abbé, le Chevalier n'étoit pas aussi dépourvu de bon sens que vous le dites, & le voilà qui raisonne assez bien. J'en fus étonnée, dit la Marquise ; mais plus je sentois qu'il avoit raison, plus je tâchai de lui persuader qu'il avoit tort. Je lui dis même, autant qu'il m'en souvient, les plus belles choses du monde sur l'honneur, le devoir, la fidélité conjugale : il n'en tint compte ; il prétendit que l'honneur n'étoit qu'une bienséance, le mariage une cérémonie, & le serment de fidélité un compliment, une politesse, qui dans le fonds n'engageoit à rien. Tant fut disputé de part & d'autre, que nous nous perdions dans nos idées, quand tout-à-coup mon mari arriva.

Heureusement, Madame ! — Oh, très-heureusement, je l'avoue : jamais mari ne vint plus à propos. Nous étions troublés ; ma rougeur m'eût trahie, & sans avoir le tems de réfléchir, je dis au Chevalier : *cachez-vous.* Il se sauva dans mon cabinet de toilette. — Retraite dangereuse, Madame la

Marquise !

Marquise ! — Il est vrai ; mais ce cabinet avoit une issue, & je fus tranquille sur l'évasion du Chevalier. Madame, dit l'Abbé, avec son air réfléchi, je gage que Monsieur le Chevalier est encore dans le cabinet. Patience, reprit la Marquise, nous n'en sommes pas au dénouement. Mon mari m'aborda avec cet air content de soi, qu'il portoit toujours sur son visage ; & moi, pour lui cacher mon embarras, je courus vîte l'embrasser avec un cri de surprise & de joie. Hé bien, petite folle, me dit-il, te voilà bien contente ! tu me revois. Je suis bien bon de venir passer la soirée avec cet enfant ! Tu ne rougis donc pas d'aimer ton mari ? Sçais-tu bien que cela est ridicule, & que l'on dit dans le monde qu'il faut nous ensévelir ensemble, ou m'exiler d'auprès de toi ; que tu n'es bonne à rien depuis que tu es ma femme ; que tu désoles tous tes amans, & que cela crie vengeance ? — Moi, Monsieur, je ne désole personne. Ne me connoissez-vous pas ? je suis la meilleure femme du monde. — Quel air ingénu ! on l'en croiroit. Ainsi, par exemple, Palmene doit trouver bon que tu n'aies fait avec lui que le rôle d'une coquette ? Le Chevalier doit être content qu'on lui préfere un mari ? Et quel mari encore ! Un ennuyeux, un maussade, qui n'a pas le sens commun, n'est-ce pas ? Quelle comparaison avec l'élégant Chevalier ! — Assurément je n'en sçais aucune. — Le Chevalier a de l'esprit, de la légereté, des graces. Que sçais-je ? Il a peut-être le don des larmes. A-t-il jamais pleuré à tes

 genoux ?

genoux ? Tu rougis ! c'eſt preſque un aveu. Acheve, conte-moi cela ? Finiſſez, lui dis-je, ou je quitte la place. -- Hé quoi ! ne vois-tu pas que je plaiſante ? -- Cette plaiſanterie mériteroit bien. -- Comment donc ! Le dépit s'en mêle. Tu me menaces ? Tu le peux, je n'en ſerai pas moins tranquille. -- Vous vous prévalez de ma vertu. -- De ta vertu ? Oh, point du tout, je ne compte que ſur mon étoile, qui ne veut pas que je ſois un ſot. -- Et vous croyez à votre étoile ? -- J'y crois ſi fort, j'y compte ſi bien, que je te défie de la vaincre. Tiens, mon enfant, j'ai connu des femmes ſans nombre, jamais aucune, quoi que j'aie fait, n'a pu ſe réſoudre à m'être infidelle. Ah ! je puis dire, ſans vanité, que quand on m'aime, on m'aime bien. Ce n'eſt pas que je ſois mieux qu'un autre ! je ne m'en fais pas accroire ; mais c'eſt un je ne ſçais quoi, comme dit Moliere, que l'on ne ſçauroit expliquer. A ces mots ſe meſurant des yeux, il ſe promenoit devant une glace. Auſſi, pourſuivit-il, tu vois ſi je te gêne : par exemple, ce ſoir, as-tu quelque rendez-vous, quelque tête-à-tête ? je me retire. Ce n'eſt qu'en ſupoſant que tu ſois libre, que je viens paſſer la ſoirée avec toi. Quoi qu'il en ſoit, lui dis-je, vous ferez bien de reſter. -- Pour plus de ſûreté, n'eſt-ce pas ? -- Peut-être bien. -- Je te remercie : je vois qu'il faut que je ſoupe avec toi. Soupez donc bien vîte, interrompit l'Abbé, M. le Marquis m'impatiente : il me tarde que vous ſortiez de table, que vous ſoyez retirée dans votre apartement, & que votre mari

vous

vous y laisse. — Hé bien, mon cher Abbé, m'y voilà, dans le trouble le plus cruel que j'aie éprouvé de ma vie. L'ame combattue (j'en rougis encore) entre la crainte & le desir, je m'avance à pas tremblans vers le cabinet de toilettre, pour voir enfin si mes allarmes étoient fondées : je n'y vois personne, je le crois parti, ce perfide Chevalier ; mais *heureusement* j'entends parler à demi-voix dans la chambre voisine : j'aproche, j'écoute : c'étoit Luzel, lui-même, avec la plus jeune de mes femmes. Il est vrai, disoit-il, je suis venu pour la Marquise ; mais le hasard me sert mieux que l'amour. Quelle comparaison ! & que le sort est injuste ! Ta maîtresse est assez bien ; mais a-t-elle cette taille, cet air leste, cette fraîcheur, cette gentillesse ? Par exemple, c'est cela qui devroit être de qualité. Il faut qu'une femme soit ou bien modeste, ou bien vaine, pour avoir une suivante de ta figure & de ton âge ! Ma foi, Louison, si les graces sont faites comme toi, Vénus ne doit pas briller à sa toilette. — Réservez, M. le Chevalier, vos galanteries pour Madame, & songez qu'elle va venir. — Hé non, elle est avec son mari ; ils sont le mieux du monde ensemble ? je crois même, Dieu me pardonne, avoir entendu tantôt qu'ils se disoient des choses tendres. Il seroit plaisant qu'il vint passer la nuit avec elle ! Quoiqu'il en soit, elle ne me sçait point ici, & dès ce moment je n'y suis plus pour elle. — Mais, Monsieur, vous n'y pensez pas ; que deviendrois-je, si l'on sçavoit ? — Rassure-toi, j'ai tout prévu : si de-

main l'on me voit ſortir, il eſt aiſé de donner le change. — Mais, M. le Chevalier, l'honneur de Madame. — Tu badines : l'honneur de Madame eſt bien à cela près ! Tant mieux, après tout, qu'on lui donne un homme comme moi : cela va la mettre à la mode. Ah ! le ſcélérat, s'écria l'Abbé ! Jugez, mon ami, reprit la Marquiſe, de ma colere à ce diſcours. Je fus au moment d'éclater ; mais cet éclat alloit me perdre : ni mes gens, ni mon mari n'auroient pu ſe perſuader que le Chevalier fût-là pour Louiſon. Je pris le parti de diſſimuler : je ſonnai ; Louiſon parut : jamais je ne l'avois vue ſi jolie, car la jalouſie embellit ſon objet quand elle ne peut l'enlaidir. Eſt-ce un des gens de Monſieur, lui dis-je, que je viens d'entendre avec vous ? Oui, Madame, répondit-elle, avec embarras. -- Qu'il ſe retire à l'inſtant même, & ne revenez qu'après qu'il ſera ſorti. Je n'en dis pas davantage ; mais ſoit que Louiſon m'eût pénétrée, ſoit que la crainte la déterminât à renvoyer le Chevalier, il ſe retira dans la minute, & ſortit ſans être aperçu. Vous jugez bien, mon cher Abbé, qu'il fut conſigné à ma porte, & que Louiſon, le lendemain, me coëffa mal, fit tout de travers, ne fut bonne à rien, m'impatienta & fut congédiée. Vous aviez raiſon, Madame, conclut l'Abbé : votre vertu a couru des riſques. Ce n'eſt pas tout, pourſuivit-elle, & voici bien une autre aventure. Nous paſſions tous les ans la belle ſaiſon à notre maiſon de campagne de Corbeil, & pour voiſin nous avions un Peintre célebre, qui fit naître au Marquis l'idée galante d'avoir

voir mon portrait & le ſien. Vous ſçavez que ſa folie étoit de ſe croire aimé de moi; il vouloit qu'on nous vit dans le même tableau, enchaînés par l'Hymen, avec des nœuds de fleurs. Le Peintre ſaiſit ſa penſée; mais accoutumé à travailler d'après nature, il déſiroit d'avoir un modèle pour la figure de l'Hymen. Dans cette même campagne étoit alors un jeune Abbé, qui nous venoit voir quelquefois. Ses beaux yeux, ſa bouche de roſe, ſon teint à peine encore velouté du duvet de l'adoleſcence, ſes cheveux d'un blond cendré, qui flottoient à petites ondes ſur un cou plus blanc que l'ivoire, la tendre vivacité de ſes regards, la délicateſſe & la régularité de ſes traits, tout ſembloit fait en lui pour le deſſein qu'on ſe propoſoit. Le Marquis obtint de l'Abbé qu'il ſervit de modèle au Peintre.

A ce début, l'Abbé de Châteauneuf redoubla d'attention; mais il diſſimula juſqu'au bout pour entendre la fin de l'hiſtoire.

L'expreſſion à donner aux têtes, continua la Marquiſe, produiſit d'excellentes ſcenes entre le Peintre & le Marquis. Plus mon mari tâchoit d'avoir l'air paſſionné, plus il avoit l'air imbécille. Le Peintre copioit fidèlement, & le Marquis étoit furieux de ſe voir peint au naturel. De mon côté, j'avois je ne ſçais quoi de moqueur dans la phiſionomie, que le Peintre imitoit de même. Le Marquis juroit, l'Artiſte retouchoit ſans ceſſe, & toujours il retrouvoit ſur la toile l'air d'une friponne & d'un ſot. Enfin, l'ennui me gagna; le Marquis prit cela pour une douce langueur: de ſon

côté il se donna un rire niais, qu'il apelloit un tendre sourire, & le Peintre en fut quitte pour le rendre comme il le voyoit. Il faut en venir à la figure de l'Hymen. Allons, Monsieur l'Abbé, disoit le Peintre, des graces, de la volupté : régardez Madame tendrement ; plus tendrement encore ; prenez-lui la main, ajoutoit mon mari, & suposez que vous lui dites : » ne craignez rien, ma » belle enfant : ces chaînes sont des fleurs ; el» les sont fortes, mais légeres. « Animez-vous donc, Monsieur l'Abbé, votre visage ne dit mot, vous avez l'air d'un Hymen transi. Le jeune homme profitoit à merveille des leçons du Peintre & du Marquis. Sa timidité se dissipoit peu à peu, sa bouche sourioit amoureusement, son teint se coloroit d'une rougeur plus vive ; ses yeux pétilloient d'une plus douce flamme, & sa main serroit la mienne avec un tremblement dont moi seule je m'aperçois. Il faut tout vous dire : l'émotion de son ame passa dans mes sens, & je regardois le dieu bien plus tendrement que l'époux. Voilà ce que c'est, disoit le Marquis : continuez, Monsieur l'Abbé, cela vient à merveille. N'est-ce pas, Monsieur, demandoit-il au Peintre ? Nous ferons quelque chose de notre petit modèle. Allons, ma femme, ne nous rebutons point : je sçavois bien que cela seroit beau. Vous voilà comme je voulois : courage, Abbé ; continuez, Madame ; je vous laisse tous deux en attitude. N'en changez pas jusqu'à mon retour. Dès que le Marquis s'étoit éloigné, mon petit Abbé devenoit céleste : mes yeux dévoroient ses regards, & je ne pouvois m'en rassasier. Les

ſéances étoient longues, & nous ſembloient ne durer qu'un inſtant. Quel dommage, diſoit le Peintre, que je n'aie pas ſaiſi Madame dans un moment comme celui-ci ! Voilà l'expreſſion que je demandois : c'eſt toute une autre phyſionomie. Ah ! Monſieur l'Abbé, quel plaiſir de vous peindre ! Vous ne vous refroidiſſez point ; vos traits s'animent de plus en plus. Point de diſtraction, Madame, attachez vos yeux ſur les ſiens ; mon Hymen ſera un morceau ſublime. Quand la tête de l'Hymen fut achevée, je veux, Madame, me dit-il un jour en l'abſence de mon mari, je veux retoucher votre portrait. Changez de place, Monſieur l'Abbé, & prenez celle de M. le Marquis. Pourquoi donc, Monſieur, lui demandai-je, en rougiſſant ? Hé ! mon Dieu, Madame, laiſſez-moi faire, je connois mieux que vous ce qui vous eſt avantageux. Je l'entendis à merveille, & l'Abbé en rougit comme moi. L'artifice du Peintre eut un effet merveilleux. Cette langueur, qu'il m'avoit donnée, fit place à l'expreſſion la plus touchante d'une timide volupté. Le Marquis, à ſon retour, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ce changement, qu'il ne concevoit pas. Cela eſt ſingulier, diſoit-il ! Il ſemble que ce tableau ſe ſoit animé de lui-même. C'eſt l'effet de mes couleurs, lui répondit froidement le Peintre, de ſe déveloper ainſi à meſure qu'elles travaillent. Vous verrez bien autre choſe dans quelque tems d'ici ! Mais ! ma tête, à moi, reprit le Marquis ne s'embellit pas de même. La raiſon en eſt ſimple, repliqua l'Artiſte : les traits ſont plus forts & le

les couleurs moins délicates. Mais ne vous impatientez pas, cela doit faire, avec le tems, une des plus belles têtes de mari qu'on ait vues.

Quand le tableau fut fini, nous tombâmes l'Abbé & moi dans une triſteſſe profonde. Ils n'étoient plus ces momens ſi doux, où nos ames ſe parloient par nos yeux, & s'élançoient l'une vers l'autre. Sa timidité, ma pudeur, nous impoſoient une gêne cruelle : il n'oſoit plus venir nous voir auſſi ſouvent, & je n'oſois plus l'y inviter moi-même.

Un jour enfin qu'il étoit chez moi, je le trouvai ſeul, immobile & rêveur devant le tableau. Vous voilà bien occupé, lui dis-je ? Oui, Madame, me répondit-il naïvement; je goûte le ſeul plaiſir qu'il me ſoit permis déſormais : je vous admire dans votre image.— Vous m'admirez ? Cela eſt bien galant. — Ah ! je dirois mieux ſi je l'oſois. — En vérité ? vous êtes content ? — Content, Madame ! je ſuis enchanté. Hélas ! que n'êtes-vous encore telle que je vous vois dans ce portrait. Il eſt aſſez bien, interrompis-je en feignant de ne l'avoir pas entendu ; mais le vôtre eſt mieux ce me ſemble. — Mieux, Madame, que dites-vous ? Le mien eſt d'un froid à glacer. — Vous plaiſantez avec votre froideur : il n'y a rien de plus vif dans le monde. — Ah, Madame ! que n'étois-je libre de laiſſer éclater ſur mon viſage ce qui ſe paſſoit dans mon cœur ! Vous auriez vu bien autre choſe. Mais le moyen d'exprimer ce que je ſentois dans ces momens ? Si ce n'étoit pas le Marquis, c'étoit le Peintre qui avoit

avoit ſans ceſſe les yeux ſur moi. Il falloit bien avoir l'air tranquille. Voulez-vous voir, ajouta-t-il, comment je vous aurois regardée, ſi nous avions été ſans témoins? Rendez-la moi cette main, que je ne ſerois qu'en tremblant, & reprenons la même attitude. Le croiriez-vous, mon ami? j'eus la curioſité, la complaiſance, &, ſi vous voulez, la foibleſſe de laiſſer tomber ma main dans la ſienne. Il faut l'avouer, je n'ai rien vu de ſi tendre, de ſi paſſionné, de ſi touchant que la figure de mon petit Abbé dans ce dangereux tête-à-tête. La volupté ſourioit ſur ſes levres, le deſir brûloit dans ſes yeux, toutes les fleurs du Printems, ſembloient éclorre ſur ſes belles joues. Il preſſoit ma main contre ſon cœur, & je le ſentois battre avec une vivacité qui ſe communiquoit au mien. Oui, lui dis-je, en tâchant de diſſimuler mon trouble, cela ſeroit plus expreſſif, je l'avoue, mais ce ne ſeroit plus la figure de l'Hymen. Non, Madame, non, ce ſeroit celle de l'Amour; mais l'Hymen à vos pieds ne doit être que l'Amour même. A ces mots il parut s'oublier, & je vis le moment qu'il ſe croyoit tout de bon le Dieu dont il étoit l'image.

Heureuſement qu'il me reſtoit encore aſſez de force pour me fâcher: le pauvre enfant, interdit & confus, prit mon émotion pour de la colere, & perdit, à me demander grace, le moment le plus favorable de m'offenſer impunément. Ah! Madame, s'écria l'Abbé de Châteauneuf, eſt-il poſſible que j'aie été ſi ſot! Comment donc, reprit la Marquiſe? — Hélas! ce petit imbécille, s'étoit

toit moi ! — Vous ! il n'eſt pas poſſible ! — C'étoit moi-même , rien n'eſt plus certain. Vous me rapellez mon hiſtoire. Ah , cruelle , ſi j'avois ſçu ce que je ſçais ! — Mon vieil ami , vous auriez eu trop d'avantage , & cette ſageſſe , que vous vantez tant , vous eût foiblement réſiſté. Je ſuis confondu , s'écrioit l'Abbé : je ne me le pardonnerai de ma vie. Conſolez-vous , il en eſt tems , reprit en ſouriant la Marquiſe ; mais avouez qu'il y a ſouvent bien du bonheur dans la vertu même , & que celles qui en ont le plus , devroient juger moins ſévérement celles qui n'en ont pas aſſez.



LES
DEUX INFORTUNÉES.

DANS le couvent de la Viſitation de Cl... s'étoit retirée depuis peu la Marquiſe de Clarence. Le calme & la ſérénité qu'elle voyoit régner dans cette ſolitude, ne rendoient que plus vive & plus amere la douleur qui la conſumoit. Qu'elles ſont heureuſes, diſoit-elle, ces colombes innocentes qui ont pris leur eſſor vers le Ciel ! La vie eſt pour elles un jour ſans nuages : elles ne connoiſſent du monde ni les peines ni les plaiſirs.

Parmi ces filles pieuſes, dont elle envioit le bonheur, une ſeule, nommée Lucile, lui ſembloit triſte & languiſſante. Lucile, encore dans le printems de ſon âge, avoit ce caractere de beauté qui eſt l'image d'un cœur ſenſible ; mais la douleur & les larmes en avoient terni la fraîcheur, ſemblable à une roſe que le ſoleil a flétrie, & qui laiſſe encore juger, dans ſa langueur, de tout l'éclat qu'elle avoit le matin. Il ſemble qu'il y ait un langage muet pour les ames tendres. La Marquiſe lut dans les yeux de cette aimable affligée, ce que perſonne n'y avoit aperçu. Il eſt ſi naturel aux malheureux de plaindre & d'aimer leurs ſemblables ! Elle ſe prit d'inclination pour Lucile. L'amitié, qui dans le monde eſt à peine un ſentiment, eſt une paſſion dans les cloîtres. Bientôt leur liaiſon fut intime ; mais

des deux côtés une amertume cachée en empoiſonnoit la douceur. Elles étoient quelquefois une heure entiere à gémir enſemble, ſans oſer ſe demander la confidence de leurs peines. La Marquiſe enfin rompit le ſilence.

Un aveu mutuel, dit-elle, nous épargneroit peut-être bien des ennuis : nous étouffons nos ſoupirs l'une & l'autre ; l'amitié doit-elle avoir des ſecrets pour l'amitié ? A ces mots, le rouge de la pudeur anima les traits de Lucile, & le voile de ſes paupieres ſe déploya ſur ſes beaux yeux. Ah ! pourquoi, reprit la Marquiſe, pourquoi cette rougeur ? eſt-elle un effet de la honte ? c'eſt ainſi que le ſentiment du bonheur devroit colorer la beauté. Parlez, Lucile, épanchez votre cœur dans le ſein d'une amie, plus à plaindre que vous ſans doute, mais qui ſe conſoleroit de ſon malheur, ſi elle pouvoit adoucir le vôtre. — Que me demandez-vous, Madame ? Je partage toutes vos peines, mais je n'en ai pas à vous confier. L'altération de ma ſanté cauſe ſeule cette langueur où vous me voyez plongée. Je m'éteins inſenſiblement, &, grace au Ciel, mon terme aproche. Elle dit ces dernieres paroles avec un ſoupir dont la Marquiſe fut pénétrée. C'eſt donc-là, lui dit-elle, votre unique conſolation ? impatiente de mourir, vous ne voulez pas m'avouer ce qui vous rend la vie odieuſe. Depuis quand êtes-vous ici ? — Depuis cinq ans, Madame. — Eſt-ce la violence qui vous y a conduite ! — Non, Madame, c'eſt la raiſon, c'eſt le Ciel même qui a voulu attirer mon

cœur

cœur tout à lui. — Ce cœur étoit donc attaché au monde ? — Hélas ! oui, pour son supplice. — Achevez. — Je vous ai tout dit. — Vous aimiez, Lucile, & vous avez pu vous ensévelir ! Est-ce un perfide que vous avez quitté ? — C'est le plus vertueux, le plus tendre, le plus estimable des hommes. Ne m'en demandez pas davantage : vous voyez les larmes criminelles qui s'échapent de mes yeux ; toutes les plaies de mon cœur se sont rouvertes à cette idée. — Non, ma chere Lucile, il n'est plus tems de nous rien taire.

Je veux pénétrer jusques dans les replis de votre ame, pour y verser la consolation : croyez-moi, le poison de la douleur ne s'exhale que par les plaintes ; renfermé dans le silence, il n'en devient que plus dévorant. — Vous le voulez, Madame ? hé bien ; pleurez donc sur l'infortunée Lucile, pleurez sa vie & bientôt sa mort.

A peine je parus dans le monde, que cette beauté fatale attira les yeux d'une jeunesse imprudente & légere, dont l'hommage ne put m'éblouir. Un seul, dans l'âge encore de l'innocence & de la candeur, m'aprit que j'étois sensible. L'égalité d'âge, la naissance, la fortune, la liaison même de nos deux familles, & plus encore un penchant mutuel, nous avoient unis l'un à l'autre. Mon amant ne vivoit que pour moi : nous voyions avec pitié un vuide immense du monde, où le plaisir n'est qu'un ombre ; où l'amour n'est qu'une lueur : nos cœurs pleins d'eux-mêmes....... Mais je m'égare. Ah ! Madame, quel souvenir m'obligez-vous à rapeller ! — Eh quoi, mon enfant ! te

reproches-

reproches-tu d'avoir été juste? Quand le Ciel a formé deux cœurs vertueux & sensibles, leur fait-il un crime de se chercher, de s'attirer, de se captiver l'un l'autre? & pourquoi les auroit-ils donc faits? — Il l'avoit formé sans doute avec plaisir, ce cœur dans lequel le mien se perdit; où la vertu devançoit la raison; où je ne voyois rien à reprocher à la nature. Ah! Madame, qui fut jamais aimée comme moi! Croiriez-vous que j'étois obligée d'épargner à la délicatesse de mon amant, l'aveu même de ces légeres inquiétudes qui affligent quelquefois l'amour? Il se fût privé de la lumiere, si Lucile en eût été jalouse. Quand il apercevoit dans mes yeux quelqu'impression de tristesse, c'étoit pour lui l'éclipse de la nature entiere; il croyoit toujours en être la cause, & se reprochoit tous mes torts.

Il n'est que trop facile de juger à quel excès devoit être aimé de tous les hommes le plus aimable. L'intérêt qui rompt tous les nœuds, excepté ceux du tendre amour, l'intérêt divisa nos familles: un procès fatal, intenté à ma mere, fut pour nous l'époque & la source de nos malheurs. La haine mutuelle de nos parens s'éleva entre nous comme une éternelle barriere: il fallut renoncer à nous voir. La lettre qu'il m'écrivit ne s'effacera jamais de ma mémoire.

» Tout est perdu pour moi, ma chere
» Lucile, on m'arrache mon unique bien.
» Je viens de me jetter aux pieds de mon
» pere, je viens de le conjurer, en les
» baignant de mes larmes, de renoncer à
» ce procès funeste; il m'a reçu comme un

» enfant. J'ai protesté que votre fortune m'é-
» toit sacrée, que la mienne me seroit odieu-
» se. Il a traité mon désintéressement de folie.
» Les hommes ne conçoivent pas qu'il y ait
» quelque chose au-dessus des richesses. Eh !
» qu'en ferai-je, si je vous perds ? Un jour,
» dit-on, je m'aplaudirai que l'on ne m'ait
» pas écouté. Si je croyois que l'âge & ce
» qu'on apelle la raison ; pût jusques-là
» dégrader mon ame, je cesserois de vi-
» vre dès à present, effrayé de mon ave-
» nir : non, ma chere Lucile, non, tout
» ce que je suis est à vous. Les Loix auroient
» beau m'attribuer une partie de votre héri-
» tage ; mes loix sont dans mon cœur, & mon
» pere y est condamné. Pardon mille fois des
» chagrins qu'il vous cause. A Dieu ne plaise
» que je fasse des vœux criminels ! je retran-
» cherois de mes jours pour ajouter à ceux de
» mon pere ; mais si jamais je suis le maî-
» tre de ces biens qu'il accumule, & dont
» il veut m'accabler malgré moi, tout sera
» bientôt réparé. Cependant je suis privé de
» vous. On disposera peut-être du cœur que
» vous m'avez donné. Ah ! gardez-vous d'y
» consentir jamais : pensez qu'il y va de
» ma vie, pensez que nos sermens sont écrits
» dans le Ciel. Mais résisterez-vous à la vo-
» lonté impérieuse d'une mere ? Je frémis :
» rassurez-moi au nom de l'amour le plus ten-
» dre. »

Vous lui répondites sans doute ? — Oui, Madame, mais en peu de mots.

» Je ne vous reproche rien. Je suis mal-
» heureuse, mais je sçais l'être : aprenez de
» moi a souffrir. »

Cependant le procès étoit engagé, & se poursuivoit avec chaleur. Un jour, hélas! jour terrible! comme ma mere lisoit en frémissant un mémoire publié contr'elle, quelqu'un demanda à me parler. Qu'est-ce, dit-elle? faites entrer. Le domestique interdit, héśite quelque-tems, se coupe dans ses réponses, & finit par avouer qu'il est chargé d'un billet pour moi. — Pour ma fille! & de quelle part? J'étois presente; jugez de ma situation: jugez de l'indignation de ma mere en entendant nommer le fils de celui qu'elle apelloit son persécuteur: Si elle eût daigné lire ce billet qu'elle renvoya sans l'ouvrir, peut-être en eût-elle été attendrie; elle eût vu du moins que rien au monde n'étoit plus pure que nos sentimens: mais soit que le chagrin où ce procès l'avoit plongée, ne demandât qu'à se répandre, soit qu'une secrete intelligence entre sa fille & ses ennemis fût à ses yeux un crime réel, il n'est point d'oprobres dont je ne fusse accablée. Je tombai confondue aux pieds de ma mere, & je subis l'humiliation de ses reproches, comme si je les avois mérités. Il fut décidé sur le champ que j'irois cacher dans un cloître ce qu'elle apelloit ma honte & la sienne. Conduite ici dès le lendemain, il y eut une défense de me laisser voir personne, & j'y fus trois mois entiers, comme si ma famille & le monde avoient été anéantis pour moi. La premiere & la seule visite que je reçus, fut celle de ma mere; je pressentis dans ses embrassemens l'arrêt qu'elle venoit me prononcer. Je suis ruinée, me dit-elle, dès que nous fûmes seules:

ſeules : l'iniquité a prévalu ; j'ai perdu mon procès, & avec lui tout moyen de vous établir dans le monde. Il reſte à peine à mon fils de quoi ſoutenir ſa naiſſance. Pour vous, ma fille, c'eſt ici que Dieu vous a apellée, c'eſt ici qu'il faut vivre & mourir : demain vous prenez le voile. A ces mots, apuyés d'un ton froidement abſolu, mon cœur fut ſaiſi, & ma langue glacée ; mes genoux ployerent ſous moi, & je tombai ſans connoiſſance. Ma mere apella du ſecours, & ſaiſit cet inſtant pour ſe dérober à mes larmes. Revenue à la vie, je me trouvai environnée de ces filles pieuſes, dont je devois être la compagne, & qui m'invitoient à partager avec elles la douce tranquillité de leur état. Mais cet état ſi fortuné pour une ame innocente & libre, n'offrit à mes yeux que des combats, des parjures & des remords. Un abyme alloit s'ouvrir entre mon amant & moi ; je me ſentois arracher la plus chere partie de moi-même ; je ne voyois plus autour de moi que le ſilence & le néant ; & dans cette ſolitude immenſe, dans cet abandon de la nature entiere, je me trouvois en preſence du Ciel, le cœur plein de l'objet aimable qu'il falloit oublier pour lui. Ces ſaintes filles me diſoient, de la meilleure foi, tout ce qu'elles ſçavoient des vanités du monde ; mais ce n'étoit pas au monde que j'étois attachée : le deſert le plus horrible eût été pour moi un ſéjour enchanté, avec celui que je laiſſois dans ce monde qui ne m'étoit rien.

Je demandai à revoir ma mere : elle feignit d'abord d'avoir pris mon évanouiſſement

pour un accident naturel. Non, Madame, c'eſt l'effet de la ſituation violente où vous m'avez miſe; car il n'eſt plus tems de feindre. Vous m'avez donné la vie, vous pouvez me l'ôter: mais ma mere, ne m'avez-vous conçue dans votre ſein que comme une victime dévouée au ſuplice d'une mort lente? & à qui me ſacrifiez-vous? ce n'eſt point à Dieu. Je ſens qu'il me rejette: il ne veut que des victimes pures, des ſacrifices volontaires, il eſt jaloux des offrandes qu'on lui fait, & le cœur qui ſe donne à lui, ne doit plus être qu'à lui ſeule. Si la violence me conduit à l'Autel, le parjure & le ſacrilege m'y attend. — Que dites-vous malheureuſe? — Une vérité terrible que m'arrache le déſeſpoir: oui, Madame, mon cœur s'eſt donné ſans votre aveu; innocent ou coupable, il n'eſt plus à moi; Dieu ſeul peut rompre le lien qui l'attache. — Allez fille indigne, allez vous perdre: je ne vous connois plus. — Ma mere au nom de votre ſang, ne m'abandonnez pas; voyez mes larmes, mon déſeſpoir: voyez l'enfer ouvert à mes pieds. — C'eſt donc ainſi qu'un amour funeſte te fait voir l'aſyle de l'honneur, le port tranquille de l'innocence? Qu'eſt-ce donc que le monde à tes yeux? aprends que ce monde n'eſt qu'une idole: c'eſt l'intérêt. Tous les hommages ſont pour les heureux: l'oubli, l'abandon, le mépris ſont le partage de l'infortune.

Ah! Madame, ſéparez de cette foule corrompue celui. — Celui que vous aimez, n'eſt-ce pas? Je vois ce qu'il a pu vous dire. Il n'eſt point complice de l'iniquité de ſon pere, il la déſavoue, il vous plaint; il veut réparer le

le tort qu'on vous fait. Promesses vaines, discours de jeune homme, qui seront oubliés demain. Mais fût-il constant dans son amour, & fidèle dans ses promesses, son pere est jeune, il vieillira, car les méchans vieillissent; & cependant l'amour s'éteint, l'ambition parle, le devoir commande; un grade, une alliance, une fortune viennent s'offrir, & l'amante crédule & trompée, devient la fable du public. Voilà le sort qui vous attendoit : votre mere vous en a sauvée. Je vous coûte aujourd'hui des larmes; mais vous me bénirez un jour. Je vous laisse, ma fille : préparez-vous au sacrifice que Dieu vous demande. Plus ce sacrifice sera pénible, & plus il sera digne de lui.

Que vous dirai-je, Madame : il fallut m'y résoudre. Je pris ce voile, ce bandeau, j'entrai dans la voie de la pénitence; & pendant ce tems d'épreuve, où l'on est libre encore, je me flattai de me vaincre moi-même, & je n'attribuai mon irrésolution & ma foiblesse qu'à la funeste liberté de pouvoir revenir sur mes pas. Il me tardoit de me lier par un serment irrévocable. Je le fis ce serment; je renonçai au monde : c'étoit peu de chose. Mais, hélas! je renonçai à mon amant, & c'étoit plus pour moi que de renoncer à la vie. En prononçant ces vœux, mon ame errante sur mes levres, sembloit prête à m'abandonner. A peine avois-je eu la force de me traîner au pied des Autels : mais il fallut qu'on m'en retirât expirante. Ma mere vint à moi transportée d'une joie cruelle. Pardonnez-moi, mon Dieu, je la respecte, je l'aime encore, je l'aimerai jusqu'au dernier soupir.

ſoupir. Ces paroles de Lucile furent coupées par ſes ſanglots, & deux ruiſſeaux de larmes inonderent ſon viſage.

Le ſacrifice étoit conſommé, reprit-elle après un long ſilence : j'étois à Dieu, je n'étois plus à moi-même. Tous les liens des ſens devoient être rompus : je venois de mourir pour la terre; j'oſois le croire ainſi. Mais quelle fut ma frayeur en entrant dans l'abyme de mon ame! J'y retrouvai l'amour, mais l'amour furieux & coupable., l'amour honteux & déſeſpéré, l'amour révolté contre le Ciel, contre la nature, contre moi-même, conſumé de regrets, déchiré de remords, & transformé en rage. Qu'ai-je fait ! m'écriai-je mille fois, qu'ai-je fait ? Ce mortel adoré, que je ne devois plus voir, s'offrit à ma penſée avec tous ſes charmes. Le nœud fortuné qui devoit nous unir, tous les inſtans d'une vie délicieuſe, tous les mouvemens de deux cœurs que le trépas ſeul eût ſéparés, ſe preſenterent à mon ame éperdue. Ah ! Madame, quelle image déſolante ! Il n'eſt rien que je n'aie fait pour l'effacer de mon ſouvenir. Depuis cinq ans je l'écarte & la revois ſans ceſſe : en vain je m'arrache au ſommeil qui me la retrace; en vain je me dérobe à la ſolitude où elle m'attend; je la retrouve au pied des Autels, je la porte au ſein de Dieu même. Cependant ce Dieu plein de clémence a pris enfin pitié de moi. Le tems, la raiſon, la pénitence ont affoibli les premiers accès de cette paſſion criminelle; mais une langueur douloureuſe a pris la place. Je me ſens mourir à chaque inſtant, & le plaiſir d'aprocher du tombeau

tombeau eſt le ſeul que je goûte encore.

O ! ma chere Lucile, s'écria Madame de Clarence, après l'avoir entendue, qui de nous eſt la plus à plaindre ? L'amour a fait vos malheurs & les miens ; mais vous avez aimé le plus tendre, le plus fidele, le plus reconnoiſſant des hommes ; & moi le plus perfide, le plus ingrat, le plus cruel qui fut jamais. Vous vous êtes donnée au Ciel ; je me ſuis livrée à un lâche : votre retraite a été un triomphe, la mienne eſt un oprobre ; on vous pleure, on vous aime, on vous reſpecte ; l'on m'outrage & l'on me trahit.

De tous les amans, le plus paſſionné avant l'hymen, ce fut le Marquis de Clarence. Jeune, aimable, ſéduiſant à l'excès, il annonçoit le naturel le plus heureux. Il promettoit toutes les vertus, comme il avoit toutes les graces. La docile facilité de ſon caractere recevoit ſi vivement l'impreſſion des ſentimens honnêtes, qu'ils ſembloient devoir ne s'en effacer jamais. Il lui fut, hélas ! trop aiſé de m'inſpirer l'amour qu'il avoit lui même, ou qu'il croyoit avoir pour moi. Toutes les convenances qui font les grands mariages, s'accordoient avec ce penchant mutuel ; & mes parens, qui l'avoient vu naître, conſentirent à le couronner. Deux ans ſe paſſerent dans l'union la plus tendre. Oh Paris ! Oh théatre des vices ! O funeſte écueil de l'amour, de l'innocence & de la vertu ! Mon mari, qui juſqu'alors n'avoit vu ceux de ſon âge qu'en paſſant, & pour s'amuſer, diſoit-il, de leurs travers & de leurs ridicules, reſpira inſenſiblement le poiſon de leur exemple. L'apareil brillant de

de leurs rendez-vous inſipides, les confidences myſtérieuſes de leurs aventures, les recits faſtueux de leurs vains plaiſirs : les éloges prodigués à leurs indignes conquêtes, exciterent d'abord ſa curioſité. La douceur d'une union innocente & paiſible, n'eut plus pour lui les mêmes charmes. Je n'avois que les talens que donne une éducation vertueuſe ; je m'aperçus qu'il m'en deſiroit davantage. Je ſuis perdue, dis-je en moi-même ; mon cœur ne ſuffit plus au ſien. En effet, ſon aſſiduité ne fut dès-lors qu'une bienſéance : ce n'étoit plus par goût qu'il préféroit ces doux entretiens, ces tête-à-tête délicieux pour moi, au flux & au réflux d'une ſociété tumultueuſe. Il m'invita lui-même à me diſſiper, pour l'autoriſer à ſe répandre. Je devins plus preſſante, je le gênois. Je pris le parti de le laiſſer en liberté, afin qu'il pût me ſouhaiter, & me revoir avec plaiſir, après une comparaiſon que je croyois devoir être à mon avantage ; mais de jeunes corrupteurs ſe ſaiſirent de cette ame, par malheur trop flexible, & dès qu'il eut trempé ſes levres dans la coupe empoiſonnée, ſon ivreſſe fut ſans remede, & ſon égarement ſans retour. Je voulus le ramener ; il n'étoit plus tems. Vous vous perdez, mon ami, lui dis-je ; & quoiqu'il me ſoit affreux de me voir enlever un époux qui faiſoit mes délices, c'eſt plus pour vous que pour moi-même que je déplore votre erreur. Vous cherchez le bonheur où certainement il n'eſt pas. De faux biens, de honteux plaiſirs ne rempliront jamais votre ame. L'art de ſéduire & de tromper eſt l'art
de

de ce monde qui vous enchante ; votre épouſe ne le connoît point, vous ne le connoiſſez pas mieux qu'elle : ce manege infame n'eſt pas fait pour nos cœurs : le vôtre ſe laiſſe égarer dans ſon ivreſſe ; mais ſon ivreſſe n'aura qu'un tems : l'illuſion ſe diſſipera comme les vapeurs du ſommeil ; vous reviendrez à moi : vous me retrouverez la même ; l'amour indulgent & fidèle vous attend au retour : tout ſera oublié. Vous n'aurez à craindre de moi ni reproche, ni plainte. Heureuſe, ſi je vous conſole de tous les chagrins que vous m'aurez cauſés ! Mais vous, qui connoiſſez le prix de la vertu, & qui en avez goûté les charmes ; vous, que le vice aura précipité d'abyme en abyme, vous, qu'il renverra peut-être avec mépris, cacher auprès de votre épouſe les jours languiſſans d'une vieilleſſe prématurée, le cœur flétri par la triſteſſe, l'ame en proie aux cruels remords, comment vous réconcilierez-vous avec vous-même ? comment pourrez-vous goûter encore le plaiſir pur d'être aimé de moi ? Hélas ! mon amour même ſera votre ſuplice. Plus cet amour ſera vif & tendre, plus il ſera humiliant pour vous. C'eſt-là, mon cher Marquis, c'eſt-là ce qui me déſole & m'accable. Ceſſez de m'aimer, j'y conſens ; je vous le pardonne, puiſque j'ai ceſſé de vous plaire, mais ne vous rendez jamais indigne de ma tendreſſe, & ſoyez du moins tel que vous n'ayez point à rougir à mes yeux. Le croiriez-vous, ma chere Lucile ; une plaiſanterie fut ſa réponſe. Il me dit que je parlois comme un ange, & que cela méritoit d'être écrit. Mais voyant

mes yeux se remplir de larmes : ne fais donc pas l'enfant, me dit-il, je t'aime, tu le sçais: laisse-moi m'amuser de tout, & sois sûre que rien ne m'attache.

Cependant d'officieux amis ne manquerent pas de m'instruire de tout ce qui pouvoit me désoler & me confondre. Hélas ! mon époux lui-même se lassa bientôt de se contraindre & de me flatter.

Je ne vous dirai point, ma chere Lucile, tout ce que j'ai souffert d'humiliations & de dégoûts. Vos peines auprès des miennes vous sembleroient encore légeres. Imaginez, s'il est possible, la situation d'une ame vertueuse & passionnée, vive & délicate à l'excès, qui reçoit tous les jours de nouveaux outrages de celui qu'elle aime uniquement ; qui vit pour lui seul encore, quand il ne vit plus pour elle, quand il ne rougit pas de vivre pour des objets dévoués au mépris. J'épargne à votre pudeur ce que ce tableau a de plus horrible. Rebutée, abandonnée, sacrifiée par mon mari, je dévorois ma douleur en silence : &, si j'étois l'objet des railleries de quelques sociétés sans mœurs, un public plus compatissant & plus estimable, me consoloit par sa pitié. Je jouissois du seul bien que le vice n'avoit pu m'ôter, d'une réputation sans tache. Je l'ai perdue, ma chere Lucile. La méchanceté des femmes, que mon exemple humilioit, n'a pu me voir irréprochable. On a interpreté, comme on a voulu, ma solitude & ma tranquillité aparente : on m'a donné le premier homme qui a eu l'imprudence de laisser croire qu'il étoit bien reçu de moi.

Mon

Mon mari, pour qui ma préſence étoit un reproche continuel, & qui ne ſe trouvoit pas encore aſſez libre, a pris, pour s'affranchir de ma douleur importune, le premier prétexte qu'on lui a préſenté, & m'a exilée dans l'une de ſes terres. Inconnue au monde, loin du ſpectacle de mes malheurs, j'avois du moins dans ma ſolitude la liberté de répandre des larmes, mais le cruel m'a fait annoncer qúe je pouvois choiſir un couvent; que la terre de Florival étoit vendue, & qu'il falloit m'en retirer. Florival! interrompit Lucile toute émue. C'étoit mon exil, reprit la Marquiſe. Ah! Madame, quel nom avez-vous prononcé! -- Le nom que portoit mon époux avant d'acquérir le Marquiſat de Clarence. -- Qu'entends-je! Oh ciel! Oh juſte ciel! eſt-il poſſible, s'écria Lucile, en ſe précipitant dans le ſein de ſon amie? -- Qu'avez-vous donc! quel trouble! quelle ſoudaine révolution! Lucile, reprenez vos ſens. -- Quoi! Madame, Florival eſt donc le perfide, le ſcélérat qui vous trahit & vous déshonore! -- Vous eſt-il connu? - C'eſt lui, Madame, que j'adorois, que je pleure depuis cinq ans; lui qui auroit eu mes derniers ſoupirs! -- Que dites-vous? -- C'eſt lui, Madame: hélas! quel eût été mon ſort! A ces mots, Lucile, ſe proſternant le viſage contre terre: oh! mon Dieu, dit-elle! oh! mon Dieu, c'eſt vous qui me tendiez la main. La Marquiſe confondue ne pouvoit revenir de ſon étonnement. N'en doutez pas, dit-elle à Lucile, les deſſeins du ciel ſon marqués viſiblement ſur nous: il nous réunit, il nous inſpire une

confiance mutuelle ; il ouvre nos cœurs l'un à l'autre, comme deux ſources de lumieres & de conſolation. Eh bien, ma digne & tendre amie, tâchons d'oublier enſemble & nos malheurs, & celui qui les cauſe.

Dès ce moment la tendreſſe & l'intimité de leur union furent extrêmes : leur ſolitude eut pour elles des douceurs qui ne ſont connues que des malheureux. Mais bientôt après ce calme fut interrompu par la nouvelle du danger qui menaçoit les jours du Marquis. Ses égaremens lui coûtoient la vie. Au bord du tombeau, il demandoit ſa vertueuſe épouſe. Elle s'arrache des bras de ſa compagnie déſolée ; elle accourt, elle arrive, elle le trouve expirant. Oh ! vous que j'ai tant & ſi cruellement outragée, dit-il en la reconnoiſſant, voyez le fruit de mes déſordres ; voyez la plaie épouvantable dont la main de Dieu m'a frapé. Si je ſuis digne encore de votre pitié, élevez au ciel une voix innocente, & preſentez-lui mes remords. Sa femme éperdue voulut ſe jetter dans ſon ſein. Eloignez - vous, lui dit-il, je me fais horreur ; mon ſouffle eſt le ſouffle de la mort. Il ajoute, après un long ſilence : me reconnois-tu dans l'état où m'a réduit le crime ? Eſt-ce-là cette ame pure, qui ſe confondoit avec la tienne ? Eſt-ce-là cette moitié de toi-même ? Eſt-ce-là ce lit nuptial qui me reçut digne de toi ? Perfides amis, déteſtables enchantereſſes, venez, voyez & frémiſſez ! Oh, mon ame ! qui te délivrera de cette priſon hideuſe ? Monſieur, demandoit-il à ſon Médecin, en ai-je pour long-tems encore ? Mes douleurs ſont

ſont intolérables. Ne me quitte pas, ma généreuſe amie ; je tomberois ſans toi dans le plus affreux déſeſpoir....... Mort cruelle! acheve, acheve d'expier ma vie. Il n'eſt point de maux que je ne mérite : j'ai trahi, déshonoré, perſécuté lâchement l'innocence & la vertu même.

Madame de Clarence, dans les convulſions de ſa douleur, faiſoit à chaque inſtant de nouveaux efforts pour ſe précipiter ſur ce lit, d'où l'on tâchoit de l'éloigner. Enfin le malheureux expira, les yeux attachés ſur elle, & ſa voix acheva de s'éteindre en lui demandant pardon.

La ſeule conſolation dont Madame de Clarence fut capable, étoit la confiance religieuſe que lui inſpiroit une ſi belle mort. Il fut, diſoit-elle, plus foible que méchant, & plus fragile que coupable. Le monde l'avoit égaré par les plaiſirs, Dieu l'a ramené par les douleurs. Il l'a frapé, il lui pardonne. Oui, mon époux, mon cher Clarence, s'écrioit-elle, dégagé des liens du ſang & du monde, tu m'attends dans le ſein de ton Dieu.

L'ame remplie de ces ſaintes idées, elle vint ſe réunir à ſon amie, qu'elle trouva au pied des autels. Le cœur de Lucile fut déchiré au recit de cette mort cruelle & vertueuſe. Elles pleurerent enſemble pour la derniere fois ; & quelque-tems après Madame de Clarence conſacra à Dieu, par les mêmes vœux que Lucile, ce cœur, ces charmes, ces vertus dont le monde n'étoit pas digne.

TOUT OU RIEN.

DAns l'âge où il eſt ſi doux d'être veuve, Cécile ne laiſſoit pas que de penſer à un nouvel engagement. Deux rivaux ſe diſputoient ſon choix. L'un modeſte & ſimple, n'aimoit qu'elle. L'autre, artificieux & vain, étoit ſur-tout amoureux de lui-même. Le premier avoit la confiance de Cécile : le ſecond avoit ſon amour. Cécile étoit injuſte, allez-vous dire : point du tout. Les gens ſimples ſe négligent, il leur ſemble que pour plaire, il ſuffit d'aimer de bonne-foi, & de perſuader que l'on aime. Mais il eſt peu de naturels qui n'aient beſoin d'un peu de parure. Un homme ſans artifice, au milieu du monde, eſt comme au ſpectacle une femme ſans rouge.

Eraſte, avec ſa franchiſe, avoit dit à Cécile, je vous aime ; & dès-lors il l'avoit aimée comme il avoit reſpiré : ſon amour étoit ſa vie. Floricourt s'étoit fait deſirer par cette galanterie légere, qui a l'air de ne prétendre à rien. Parmi les ſoins qu'il rendoit à Cécile, il choiſiſſoit, non les plus paſſionnés, mais les plus ſéduiſans. Rien d'affecté, rien de ſérieux, on le trouvoit d'autant plus aimable, qu'il ſembloit l'être ſans intérêt.

On plaignit Eraſte, on ne connoiſſoit pas un plus honnête homme ; c'étoit dommage qu'on ne pût l'aimer. On craignoit Floricourt : c'étoit un homme dangereux, qui feroit peut-être le malheur d'une femme ; mais le moyen de s'en défendre ?

Cependant

Cependant on ne vouloit pas tromper Eraſte. Il fallut tout lui avouer.

Je vous eſtime, Eraſte, lui dit Cécile, & je ſens que vous méritez mieux; mais le cœur a ſes caprices; le mien ſe refuſe à ma raiſon. J'entends, Madame, reprit Eraſte en ſe poſſédant, mais avec les larmes aux yeux, votre raiſon vous parle pour moi, & votre cœur pour un autre. -- Je vous l'avoue, & ce n'eſt pas ſans regret: je ſerois blâmable ſi j'étois libre; mais le penchant ne ſe commande pas. -- A la bonneheure, Madame, je vous aimerai tout ſeul; j'en aurai bien plus de gloire. - Et voilà préciſément ce que je ne veux point. -- Je ne le veux pas non plus; mais tout cela eſt inutile. - Et qu'allez-vous devenir? - Ce qu'il plaira à l'amour & à la nature. - Vous me déſolez, Eraſte, avec cet abandon de vous-même. Il faut bien que je m'abandonne quand je ne puis me retenir. - Que je ſuis malheureuſe de vous avoir connu! - En effet, je vous conſeille de vous plaindre; c'eſt un furieux malheur que d'être aimée! - Oui, c'en eſt un d'avoir à ſe reprocher celui d'un homme qu'on eſtime. - Vous, Madame! vous n'avez rien à vous reprocher. Un honnête homme peut ſe plaindre d'une coquette qui le joue, ou plutôt elle eſt indigne de ſes plaintes & de ſes regrets, mais vous, quels ſont vos torts? Avez-vous employé la ſéduction pour m'attirer, la complaiſance pour me retenir? vous ai-je conſultée pour vous aimer? Qui vous oblige à me trouver aimable? ſuivez votre penchant, je ſuivrai le mien. N'ayez pas peur

que je vous tourmente. -- Non, mais vous vous tourmenterez vous-même ; car enfin vous me verrez. -- Quoi ! ſeriez-vous aſſez cruelle pour m'interdire votre vue ? -- Je n'ai garde aſſurément, mais je veux vous voir tranquille, & comme mon meilleur ami. -- Ami, ſoit : le nom n'y fait rien. -- Ce n'eſt pas aſſez du nom, je veux vous ramener en effet à ce ſentiment ſi pur, ſi tendre & ſi ſolide, à cette amitié que je ſens pour vous. -- Hé, Madame, je ne vous empêche pas de m'aimer comme vous voulez ; de grace, permettez que je vous aime comme je puis, & autant que je puis. Je ne demande que la liberté d'être malheureux à mon aiſe.

L'obſtination d'Eraſte affligeoit Cécile ; mais après tout, elle avoit fait ce qu'elle avoit dû : tant pis pour lui s'il l'aimoit encore. Elle ſe livra donc ſans trouble & ſans reproche à ſon inclination pour Floricourt. Tout ce que la galanterie la plus rafinée a d'artifice & d'enchantement, fut mis en uſage pour la captiver. Floricourt y parvint ſans peine. Il avoit ſçu plaire, il croyoit aimer ; il étoit heureux, s'il avoit voulu l'être. Mais l'amour-propre eſt le fléau de l'amour. C'étoit peu pour Floricourt d'être aimé plus que toutes choſes ; il vouloit être aimé uniquement, ſans réſerve & ſans partage. Il eſt vrai qu'il donnoit l'exemple ; il s'étoit détaché pour Cécile d'une prude qu'il avoit ruiné, & d'une coquette qui le ruinoit ; il avoit rompu avec cinq ou ſix jeunes gens des plus vains & des plus ſots qu'on eût encore vus dans le monde. Il ne ſoupoit guére que chez Cécile, où l'on ſoupoit délicieu-

délicieusement ; & il avoit la bonté de penser à elle au milieu d'un cercle de femmes, dont aucune ne l'égaloit ni en graces ni en beauté. Des procédés si rares, sans parler d'un mérite plus rare encore, n'exigeoient-ils pas de Cécile le dévouement le plus absolu ?

Cependant, comme il n'avoit pas assez d'amour pour manquer d'adresse, il n'eut garde de faire sentir d'abord ses prétentions. Jamais homme avant la conquête n'avoit été plus complaisant, plus docile, moins exigeant que Floricourt ; mais dès qu'il se vit maître du cœur, il en devint le tyran. Difficile, impérieux, jaloux ; il vouloit occuper seul toutes les facultés de l'ame de Cécile. Il ne pouvoit lui souffrir une idée qui n'étoit pas la sienne, encore moins un sentiment qui n'étoit pas de lui. Un goût décidé, une liaison suivie étoit sûre de lui déplaire ; mais il falloit le deviner. Il se faisoit demander mille fois le sujet de sa rêverie ou de son humeur, & ce n'étoit que par complaisance qu'il avouoit enfin que telle chose lui avoit déplu, que telle personne l'ennuyoit. Enfin, dès qu'il eut bien éprouvé que ses volontés étoient des loix, il les annonça sans détour ; on s'y soumit sans résistance. C'étoit peu d'exiger de Cécile le sacrifice des plaisirs qui se presentoient naturellement ; il les faisoit naître le plus souvent pour se les voir immoler. Il parloit avec éloge d'un spectacle ou d'une fête ; il y invitoit Cécile ; on arrangeoit la partie avec les femmes qu'il avoit nommées, l'heure arrivoit, on étoit parée, les chevaux

vaux étoient mis ; il changeoit de dessein ; & l'on étoit obligé de prétexter un mal de tête. Il présentoit à Cécile une amie, qu'il annonçoit comme une femme adorable ; on la trouvoit telle, on se lioit. Huit jours après, il avouoit qu'il s'étoit trompé ; elle étoit précieuse, maussade ou étourdie : il falloit s'en détacher.

Cécile fut bientôt réduite à de légeres connoissances, qu'elle voyoit encore trop souvent. Elle ne s'apercevoit pas que sa complaisance s'étoit changée en servitude ; on croit suivre ses volontés en suivant les volontés de ce qu'on aime. Il lui sembloit que Floricourt ne faisoit que la prévenir. Elle lui sacrifioit tout sans se douter qu'elle lui fît des sacrifices ; mais l'amour-propre de Floricourt n'en étoit pas rassasié.

La société de la ville, toute frivole & passagere qu'elle étoit, lui parut encore trop intéressante. Il fit l'éloge de la solitude ; il répéta cent fois qu'on ne s'aimoit bien que dans les champs, loin de la dissipation & du tumulte, & qu'il ne seroit heureux que dans une retraite inaccessible aux importuns & aux jaloux. Cécile avoit une campagne telle qu'il le desiroit. Elle eût voulu y passer avec lui les plus beaux jours de l'année ; mais le pouvoit-elle avec décence ? Il lui fit entendre qu'il suffisoit de rompre le tête-à-tête par un ami tel qu'Eraste, & une amie du caractere d'Artenice. Après tout, si la critique s'en mêloit, leur hymen prêt à se conclure, alloit bientôt lui imposer silence. On partit ; Eraste fut du voyage, & c'étoit encore un rafinement de l'amour-

propre

propre de Floricourt. Il ſçavoit qu'Eraſte étoit ſon rival, & ſon rival malheureux : c'étoit le témoin le plus flatteur qu'il pût avoir de ſon triomphe ; auſſi l'avoit-il bien ménagé. Ses attentions pour lui avoient un air de compaſſion & de ſupériorité, dont Eraſte s'impatientoit quelquefois ; mais l'amitié tendre & délicate de Cécile le dédommageoit de ces humiliations, & la crainte de lui déplaire les lui faiſoit diſſimuler. Cependant ſûr, comme il l'étoit, qu'ils alloient à la campagne pour s'aimer en liberté, comment put-il ſe réſoudre à les ſuivre ? C'eſt la réflexion que Cécile fit comme nous : elle eût voulu l'en empêcher ; mais la partie étoit arrangée, il n'étoit plus tems de la rompre. Du reſte, Artenice étoit jeune & belle. La ſolitude, l'occaſion, la liberté, l'exemple, la jalouſie & le dépit pouvoient engager Eraſte à tourner vers elle des vœux que Cécile ne pouvoit écouter. Cécile étoit aſſez modeſte pour penſer qu'on pouvoit lui être infidèle, & aſſez juſte pour le deſirer ; mais c'étoit peu connoître le cœur & le caractere d'Eraſte.

Artenice étoit une de ces femmes pour qui l'amour eſt un arrangement de ſociété, qui s'offenſent d'un long reſpect, qui s'ennuyent d'un amour conſtant, & qui comptent aſſez ſur la probité des hommes pour s'y livrer ſans réſerve, & les quitter ſans ménagement. On lui avoit dit : nous allons paſſer quelque tems à la campagne, Eraſte y vient, voulez-vous en être ? Elle avoit répondu avec un ſourire, volontiers, cela ſera plaiſant ; & la partie s'étoit liée. Ce

fut

fut pour Erafte un tourment de plus. Artenice avoit entendu faire à Cécile l'éloge de fon ami, comme de l'homme du monde le plus fage, le plus honnête & le plus réfervé. Cela eft charmant, difoit Artenice en elle-même ; voilà un homme que l'on peut prendre & renvoyer fans précaution & fans éclat. Heureux ou malheureux, cela ne dit mot : on n'eft à fon aife qu'avec ces gens-là. Un Erafte eft une trouvaille. On juge bien d'après ces réflexions qu'Erafte fut agacé.

Floricourt étoit auprès de Cécile d'une affiduité défolante pour un rival malheureux. Cécile avoit beau fe contraindre ; fes regards, fa voix, fon filence même la trahiffoient. Erafte étoit au fuplice ; mais il renfermoit fa douleur. Artenice en femme habile, s'éloignoit à propos, & engageoit Erafte à la fuivre. Qu'ils font heureux, lui dit-elle un jour en fe promenant avec lui ! Tout occupés l'un de l'autre, ils fe fuffifent mutuellement, ils ne vivent que pour eux-mêmes. C'eft un grand bien que d'aimer ; qu'en dites-vous ? Oui, Madame, répondit Erafte les yeux baiffés, c'eft un grand bien quand on eft deux. — Mais vraiment l'on eft toujours deux : je ne vois pas que l'on foit feul au monde. — Je veux dire, Madame, deux cœurs également fenfibles, faits pour s'aimer également. — Egalement ! cela eft bien rigoureux ! Pour moi, il me femble que l'on doit être moins difficile, & fe contenter de l'à-peu-près. Hé quoi ! fi j'ai plus de fenfibilité dans le caractere que celui qui s'attache à moi, faut-il que je l'en punifle

puniſſe ? Chacun donne ce qu'il a, & l'on n'a rien à reprocher à celui qui met dans la ſociété la doſe de ſentiment qu'il a reçue de la nature. J'admire comme les cœurs les plus froids ſont toujours les plus délicats. Vous, par exemple, vous ſeriez homme à prétendre que l'on ſe paſſionnât pour vous. — Moi, Madame, je ne prétends rien. — Vous avez tort ; ce n'eſt pas-là ce que je veux dire. Vous avez dequoi ſéduire une femme aſſurément : je ne ſerois même pas étonnée qu'on ſe prît pour vous d'inclination. — Cela peut être, Madame, en fait de folie je ne doute de rien ; mais ſi on faiſoit celle de m'aimer, on ſeroit, je crois, fort à plaindre. — Eſt-ce un avis, Monſieur, que vous avez la bonté de me donner ? — A vous, Madame ! je me flatte que vous ne me croyez ni aſſez ſot, ni aſſez fat pour vous donner de tels avis. — Fort bien, vous parlez en général, & vous m'exceptez par politeſſe. — L'exception même eſt inutile, Madame, vous n'êtes pour rien dans tout ceci. — Mais pardonnez-moi, Monſieur ; c'eſt moi qui vous dis que vous avez de quoi plaire, qu'on peut très-bien vous aimer à la folie, & c'eſt à moi que vous répondez qu'on ſeroit fort à plaindre ſi l'on vous aimoit. Rien n'eſt plus perſonnel, ce me ſemble. Hé bien, vous voilà embarraſſé ? — J'avoue que la plaiſanterie m'embarraſſe. Je ne ſçais point y répondre ; & il n'eſt pas généreux de m'attaquer avec des armes que je n'ai point. — Et ſi je parlois ſérieuſement, Eraſte ; ſi rien au monde n'étoit plus ſincere ? — Je quitte la partie, Madame ; la ſituation où je me

trouve

trouve ne me permet pas de vous amuſer plus long-tems. Ah ! ma foi, il en tient tout de bon, dit-elle, en le ſuivant des yeux. Le ton léger, l'air riant que j'ai pris, l'ont piqué ; c'eſt un homme à ſentiment : il faut lui parler ſon longage. A demain, dans ce boſquet, encore un tour de promenade, & ma victoire eſt décidée.

La promenade d'Eraſte avec Artenice avoit paru longue à Cécile. Eraſte en revint tout rêveur, & Artenice triomphante. Hé bien, dit tout bas Cécile à ſon amie, que penſez-vous d'Eraſte ? — Mais j'en ſuis aſſez contente, il ne m'a point ennuyée, & c'eſt beaucoup ; il a des choſes excellentes, & l'on peut en faire un homme aimable. Je lui trouve ſeulement le ton un peu romaneſque. Il veut du ſentiment. Défaut d'uſage, préjugé de Province dont il eſt facile de le corriger. *Il veut du ſentiment*, dit Cécile en elle-même ! ils en ſont aux conditions ! C'eſt aller loin dans une entrevue. Il me ſemble qu'Eraſte prend ſon parti de bonne grace. Mais quoi ! s'il eſt aſſez heureux, eſt-ce à moi de le trouver mauvais ? Cependant il a eu tort de vouloir me perſuader qu'il étoit ſi fort à plaindre. Il auroit pu épargner à ma délicateſſe les reproches douloureux qu'il ſçavoit bien que je me faiſois. C'eſt la manie des amans d'exagérer toujours leurs peines. Enfin le voilà conſolé, & me voilà bien ſoulagée.

Cécile, dans cette idée, ſe contraignit un peu moins avec Floricourt ; Eraſte, à qui rien n'échapoit, fut plus triſte que de coutume. Cécile & Artenice attribuerent ſa

triſteſſe

tristesse à la même cause. Une passion naissante produit toujours cet effet-là. Le lendemain Artenice ne manqua point de ménager un tête-à-tête à Cécile & à Floricourt, en amenant avec elle Eraste.

Vous êtes fâché, lui dit-elle, je veux me réconcilier avec vous. Je vois, Eraste, que vous n'êtes pas un de ces hommes avec qui l'amour doit se traiter en plaisanterie : vous regardez un engagement comme la chose du monde la plus sérieuse ; je vous en estime davantage. — Moi ! point du tout, Madame ! je suis très-persuadé qu'un amour sérieux est de la plus haute extravagance, & qu'il n'est un plaisir qu'autant qu'il est un jeu.— Accordez-vous donc avec vous-même. Hier au soir vous vouliez une égale sensibilité, une inclination mutuelle. — Je voulois une chose impossible, ou du moins la chose du monde la plus rare, & je tiens qu'à moins de cet accord si difficile, & auquel il faut renoncer ; le plus sage & le plus sûr parti est de faire un jeu de l'amour, sans y attacher un prix & une importance chimériques. — Ma foi, mon cher Eraste, vous parlez d'or. En effet, pourquoi se tourmenter vainement à s'aimer plus qu'on ne peut ? On se convient, on s'arrange : on s'ennuie, & l'on se quitte. Au bout du compte l'on a eu du plaisir ; c'est un tems bien employé, & plût au Ciel pouvoir ainsi s'amuser toute la vie. Voilà, disoit Eraste en lui-même, une humeur bien accommodante ! Je vois, poursuivit-elle, ce qu'on apelle des passions sérieuses : rien de plus triste, rien de plus sombre. L'inquiétude, la jalousie

ſie aſſiégent deux malheureux. Ils prétendent ſe ſuffire, & ils s'ennuyent à la mort. Ah! Madame! que dites-vous? rien ne leur manque s'ils s'aiment bien. Cette union eſt le charme de la vie, les délices de l'ame, la plénitude du bonheur. — Ma foi, Monſieur, vous êtes fou avec vos diſparates éternelles. Que voulez-vous donc, je vous prie? — Ce qui ne ſe trouve point, Madame, & ce qu'on ne verra peut-être jamais. — Voilà une belle expectative! & en attendant, votre cœur ſera déſœuvré? — Hélas! plût au Ciel qu'il pût l'être! — Il ne l'eſt donc pas, Eraſte? — Non, ſans doute, Madame, & vous plaindriez ſon état ſi vous pouviez le concevoir. A ces mots, il s'éloigna en levant les yeux au Ciel, & en pouſſant un profond ſoupir. Voilà donc, dit Artenice, ce qu'on apelle un homme réſervé! Il l'eſt ſi fort, qu'il en eſt bête. Heureuſement, je ne me ſuis point expliquée. Peut-être aurois-je dû lui parler plus clairement: il faut aider les gens timides. Mais il s'en va ſur une exclamation, ſans donner le tems de lui demander ce qui l'arrête & ce qui l'afflige. Nous verrons: il faudra bien qu'il ſe déclare; car enfin je ſuis compromiſe; & il y va de mon honneur.

Floricourt voulut pendant le ſouper s'amuſer aux dépens d'Eraſte. Hé bien, dit-il à Artenice, où en êtes-vous? on n'a rien de caché pour ſes amis, & nous vous en donnons l'exemple. Bon, dit Artenice avec dépit, ſçavons-nous profiter des exemples qu'on nous donne? ſçavons-nous même ce que nous voulons? Si on parle d'un amour

ſérieux,

ſérieux, Monſieur le traite de badinage; ſi l'on ſe prête au badinage, Monſieur revient au ſérieux. Il vous eſt facile, Madame, dit Eraſte, de me donner un ridicule; je me prête à cela tant qu'on veut. — Hé, Monſieur! ce n'eſt pas mon deſſein; mais nous ſommes avec nos amis, expliquons-nous ſans aucun Myſtere. Nous n'avons pas le tems de nous obſerver & de nous deviner l'un l'autre. Je vous plais, vous me l'avez fait entendre: je ne vous diſſimule point que vous me convenez aſſez. Nous ne ſommes pas ici pour être ſpectateurs inutiles, l'honnêteté même exige que nous ſoyons occupées: finiſſons & attendons-nous. Comment voulez-vous m'aimer? comment voulez-vous que je vous aime? Moi, Madame, s'écria Eraſte, je ne veux point que vous m'aimiez.- Quoi! Monſieur, vous m'avez donc trompée. — Point du tout, Madame; j'atteſte le Ciel que je ne vous ai pas dit un mot qui reſſemble à de l'amour. Oh! pour le coup, lui dit-elle en ſe levant de table, voilà une effronterie qui me paſſe. Floricourt voulut la retenir. Non, Monſieur, je ne puis ſoutenir la vue d'un homme qui oſe nier les triſtes & fades déclarations dont il m'a excédée; & que j'ai eu la bonté de ſouffrir, prévenue par les éloges qu'on m'avoit faits, je ne ſçais pourquoi, de ce mauſſade perſonnage.

Artenice eſt partie furieuſe, dit Cécile à Eraſte, en le revoyant le lendemain: que s'eſt-il donc paſſé entre vous? — Des propos en l'air, Madame, dont le réſultat de ma part a été que rien n'étoit plus à craindre

qu'un amour férieux, que rien n'étoit plus méprifable qu'un amour frivole. Artenice m'a vu foupirer ; elle a pris mes foupirs pour elle. Je l'ai détrompée, & voilà tout. — Vous l'avez détrompée ! c'eft d'un galant homme ; mais il falloit vous y prendre avec plus de ménagement. — Quoi ! Madame, elle ofe vous dire que nous fommes au point de nous aimer, & vous voulez que je me modere ? Qu'auriez-vous penfé de mon aveu ou de mon filence ? — Que vous étiez raifonnable, & que vous preniez le bon parti. Artenice eft encore jeune & belle, & votre liaifon n'eût-elle été qu'un amufement. — Je ne fuis point d'humeur de m'amufer, Madame, & je vous prie de m'épargner des confeils dont je ne profiterai jamais. — Cependant vous voilà feul avec nous, & vous fentez vous-même que vous jouerez ici un bien étonnant perfonnage. — Je jouerai, Madame, le perfonnage d'un ami : rien n'eft plus honnête, ce me femble. — Mais, Erafte, comment pouvez-vous y tenir ? — C'eft mon affaire, Madame, ne vous inquiétez pas de moi. — Il faut bien que je m'en inquiete ; car enfin je connois votre fituation, elle eft affreufe. — Cela peut être ; mais il ne dépend ni de vous ni de moi de la rendre meilleure, croyez-moi, n'en parlons plus. — N'en parlons plus ! c'eft bientôt dit ; mais vous fouffrez, & j'en fuis la caufe. — Hé ! non, Madame, non, je vous l'ai dit cent fois ; vous n'avez rien à vous reprocher, au nom de Dieu, foyez tranquille. — Je le ferois, fi vous pouviez l'être. — Oh ! pour le coup, vous êtes cruelle. Quand vous vous obftinerez

nerez à ſçavoir ce qui ſe paſſe dans mon ame, je n'en aurai pas une peine de moins, & vous en aurez un chagrin de plus : de grace, oubliez que je vous aime. — Hé ! comment l'oublier ? je le vois à chaque inſtant. — Vous voulez donc que je m'éloigne ? — Mais, notre ſituation l'exigeroit. — Fort bien : chaſſez-moi, cela ſera plutôt fait. -- Moi, vous chaſſer, vous, mon ami ! c'eſt pour vous que je ſuis en peine. - Oh bien ! pour moi, je vous déclare que je ne puis vivre ſans vous ? - Vous le croyez ; mais l'abſence ! - L'abſence ! le beau remede pour un amour comme le mien ! - N'en doutez pas, mon cher Eraſte, il eſt des femmes plus aimables & moins injuſtes que moi. - J'en ſuis fort aiſe ; mais cela m'eſt égal. - Il vous le ſemble dans ce moment. -- Je ſuis en ce moment ce que je ſerai toute ma vie : je me connois, je connois les femmes. N'ayez pas peur qu'aucune d'elles me rende heureux ni malheureux. - Je veux croire que vous ne vous attacherez pas d'abord ; mais vous vous diſſiperez dans le monde. - Et avec quoi ? rien ne m'amuſe. Ici du moins je n'ai pas le tems de m'ennuyer ; je vous vois, ou je vais vous voir ; vous me parlez avec bonté ; je ſuis ſûr que vous ne m'oubliez pas ; & ſi j'étois loin de vous, j'ai une imagination qui feroit mon ſuplice. Et que pourroit-elle vous peindre de plus cruel que ce que vous voyez ? - Je ne vois rien, Madame, je ne veux rien voir : épargnez - moi vos confidences. -- J'admire en vérité votre modération. - Oui, j'ai un grand mérite à être modéré ! & voulez-vous que je vous batte ? -

Non, mais on se plaint. - Et de quoi ? - Je ne sçais ; mais je ne puis concilier tant d'amour avec tant de raison. - Ma foi, Madame, chacun aime à sa maniere ; la mienne n'est pas d'extravaguer. S'il falloit des injures pour vous plaire, j'en dirois tout comme un autre : mais je doute que cela réussit. - Je n'y perds rien, Eraste ; & dans le fond du cœur. - Non, je vous jure que mon cœur vous respecte autant que ma bouche. Je ne me suis pas surpris un moment de colere contre vous. - Cependant vous vous consumez, je le vois bien. La mélancolie vous gagne. - Je ne suis pas gai. - Vous mangez à peine. - On vit à moins. - Je suis sûre que vous ne dormez point. - Pardonnez-moi, je dois un peu, & c'est-là mon meilleur tems ; car je vous vois dans le sommeil telle à peu près que je vous souhaite. - Eraste ! - Cécile ! - Vous m'offensez. - Oh ! parbleu, Madame, c'en est trop que de vouloir m'ôter mes songes. Dans la réalité, vous êtes telle que bon vous semble ; permettez du moins qu'en idée vous soyez telle qu'il me plaît. - Ne vous fâchez point, & parlons raison. - Ces mêmes songes, que je ne dois point sçavoir, entretiennent votre passion. - Tant mieux, Madame, tant mieux ; je serois bien fâché d'en guérir. - Et pourquoi vous obstiner à m'aimer sans espérance ? - Sans espérance ! je n'en suis pas-là : si vos sentimens étoient justes, ils seroient durables. Mais .... -- Ne vous flattez point, Eraste ; j'aime, & c'est pour toute ma vie. -- Je ne me flatte point, Cécile, c'est vous qui vous calomniez. Vo-

tre amour eſt un accès qui n'aura que ſon période. Il n'eſt pas honnête de médire de ſon rival : je me tais ; mais je m'en raporte à la bonté de votre eſprit, à la délicateſſe de votre cœur. - Ils ſont aveugles l'un & l'autre. - C'eſt avouer qu'ils ne le ſont pas : il faut avoir vu ou entrevoir encore pour reconnoître qu'on voit mal. - Hé bien ! je l'avoue, il me ſouvient d'avoir trouvé des défauts à Floricourt ; mais je ne lui en connois plus. - La connoiſſance vous reviendra, Madame, & je m'en repoſe ſur lui. Et ſi j'épouſe Floricourt, comme en effet tout s'y diſpoſe ? - En ce cas, je n'aurai plus rien à eſpérer ni à craindre, & mon parti eſt déjà pris. - Et quel eſt-il ? - De ceſſer de vous aimer. - Et comment cela ? - Comment ? parbleu rien n'eſt ſi aiſé. Si j'étois à l'armée, & qu'une balle ? - O Ciel ! Eſt-il ſi mal-aiſé de ſupoſer qu'on eſt à l'armée ? - Ah ! cruel ami, qu'oſez-vous dire ? & avec quelle légereté vous m'annoncez un malheur dont je ne me conſolerois jamais ! Cécile s'attendriſſoit à cette idée, quand Floricourt vint les trouver. Eraſte les laiſſa bientôt ſeuls, ſuivant ſon uſage. Notre ami, ma chere Cécile, dit Floricourt, eſt un mortel fort ennuyeux ; qu'en dites-vous ? C'eſt un honnête-homme, répondit Cécile ! dont je reſpecte les vertus. - Ma foi, avec ſes vertus, il feroit bien d'aller rêver ailleurs ; il faut de la gaieté, de la ſociété à la campagne. - Peut-être a-t-il quelque ſujet d'être triſte & ſolitaire. - Oui, je le crois, & je le devine. Vous rougiſſez, Cécile ! je ſerai diſcret & votre embarras m'impoſe ſilènce. -- Et, quel

ſeroit

ſeroit mon embarras, Monſieur ? vous croyez qu'Eraſte m'aime, & vous avez raiſon de le croire. Je le plains, je le conſeille, je lui parle comme ſon amie, il n'y a pas-là de quoi rougir. Un tel aveu, belle Cécile, vous rend encore plus eſtimable ; mais convenez qu'il vient un peu tard. - Je n'ai pas cru, Monſieur, devoir vous dire un ſecret qui n'étoit pas le mien, & je vous l'aurois caché toute ma vie ſi vous ne l'aviez pas ſurpris. Il y a dans ces ſortes de confidences une oſtentation & une cruauté qui ne ſont point dans mon caractere. Il faut ſçavoir reſpecter du moins les malheureux qu'on a faits. Voilà de l'héroïſme, s'écria Floricourt du ton du dépit & de l'ironie ! Et cet ami que vous traitez ſi bien, ſçait-il en quel point nous en ſommes ? - Oui, Monſieur, je lui ai tout dit. -- Et il a la bonté de demeurer encore ici ! Je le diſpoſois à s'en aller. - Ah ! je n'ai plus rien à dire : j'aurois été ſurpris ſi votre délicateſſe n'avoit pas prévenu la mienne. Vous avez ſenti l'indécence de ſouffrir auprès de vous un homme qui vous aime, au moment où vous allez vous déclarer pour ſon rival : il y auroit même de l'inhumanité à le rendre témoin du ſacrifice que vous m'en faite. Et à quand ſon départ ? - Je ne ſçais : je n'ai pas eu le courage de le lui preſcrire ; & il n'a pas la force de s'y déterminer. - Vous plaiſantez, Cécile ; & qui lui propoſera donc de nous délivrer de ſa preſence ? il ne ſeroit pas honnête que ce fût moi. - Ce ſera moi, Monſieur, n'en ayez point d'inquiétude. — Et quelle inquiétude, Madame !

me ! me feriez-vous l'honneur de me croire jaloux ? Je vous déclare que je ne le ſuis point : ma délicateſſe n'a que vous pour objet, & pour peu qu'il vous en coûte. — Il m'en coûtera, n'en doutez point, d'ôter à un ami reſpectable la ſeule conſolation qui lui reſte ; mais je ſçais me faire violence. — Violence, Madame ! cela eſt bien fort. Je ne veux point de violence ; ce ſeroit le moyen de me rendre odieux, & je vais preſſer moi-même cet ami reſpectable de ne pas vous abandonner. — Pourſuivez, Monſieur, la plaiſanterie eſt fort à ſa place, & je mérite en effet que vous me parliez ſur ce ton. Je ſuis au déſeſpoir de vous avoir déplu, Madame, lui dit Floricourt, en voyant ſes yeux mouillés de larmes. Pardonnez-moi mon imprudence : je ne ſçavois pas tout l'intérêt que vous preniez à mon rival & à votre ami. A ces mots il la laiſſa pénétrée de douleur.

Eraſte de retour la trouva dans cette ſituation. Qu'eſt-ce donc, Madame, lui dit-il, en l'abordant, les pleurs inondent votre viſage — Vous voyez, Monſieur, la plus malheureuſe de toutes les femmes ; je ſens que ma foibleſſe me perd, & je ne puis m'en guérir. Un homme à qui j'ai tout ſacrifié, doute encore de mes ſentimens. Il me mépriſe, il me ſoupçonne. — J'entends, Madame, il eſt jaloux ; il faut le tranquilliſer. Il y va de votre repos, & il n'eſt rien que je ne ſacrifie à un intérêt qui m'eſt ſi cher. Adieu, puiſſiez-vous être heureuſe ! j'en ſerai moins malheureux. Les larmes de Cécile redoublerent à ces mots. Je vous ai exhorté

à me fuir, lui dit-elle; je vous exhortois en amie & pour vous-même. L'effort que je faisois sur mon ame n'avoit rien d'humiliant; mais vous éloigner pour complaire à un homme injuste, pour lui ôter un soupçon que je n'aurois jamais dû craindre; être obligée de justifier l'amour par le sacrifice de l'amitié, c'est une chose honteuse & accablante. Jamais rien ne m'a tant coûté. Il le faut, Madame, si vous aimez Floricourt. — Oui, mon cher Eraste, plaignez-moi : je l'aime, & j'ai beau me le reprocher. Eraste n'en entendit pas davantage : il partit.

Floricourt mit tout en usage pour apaiser Cécile; il étoit d'une douceur, d'une complaisance sans égale, quand on avoit fait sa volonté. Eraste fut presqu'oublié; & que n'oublie-t-on pas pour ce qu'on aime, quand on a le bonheur de se croire aimé! Un seul amusement, hélas! bien innocent, restoit encore à Cécile dans leur solitude. Elle avoit élevé un serin, qui par un instinct merveilleux répondit à ses caresses. Il connoissoit sa voix, il voloit au-devant d'elle; il ne chantoit qu'en la voyant, il ne mangeoit que sur sa main, il ne buvoit que de sa bouche : elle lui donnoit la liberté, il n'en jouissoit qu'un moment; & si-tôt qu'elle l'apelloit, il fendoit l'air avec vîtesse. Dès qu'il étoit sur son sein, le sentiment sembloit agiter ses aîles, & précipiter les battemens de son gosier mélodieux. Croiroit-on que l'orgueilleux Floricourt fut offensé de l'attention que donnoit Cécile à la sensibilité & au badinage de ce petit animal? Je veux sçavoir, dit-il un jour en lui-même, si l'amour

mour qu'elle a pour moi eſt au-deſſus de ces foibleſſes. Il ſeroit plaiſant qu'elle fût plus attachée à ſon ſerin qu'à ſon amant. Cela eſt poſſible, & j'en ferai l'épreuve, & pas plus tard que ce ſoir. Où eſt donc le petit oiſeau, lui dit-il en l'abordant avec un ſourire? -- Il jouit du Ciel & de la liberté, il voltige dans ces jardins. -- Et ne craignez-vous pas qu'à la fin il ne s'y accoutume, & qu'il ne revienne plus? --- Je le lui pardonnerai, s'il ſe trouve plus heureux. -- Ah! de grace, voyons s'il vous eſt fidèle. Voulez-vous bien le rapeller -- Cécile fit le ſignal accoutumé, & l'oiſeau vola ſur ſa main. -- Il eſt charmant, dit Floricourt; mais il vous eſt trop cher, j'en ſuis jaloux, & je veux tout ou rien de la perſonne que j'aime. A ces mots, il voulut prendre l'oiſeau chéri pour l'étouffer; elle jetta un cri, le ſerin s'envola, Cécile épouvantée, pâlit & perdit connoiſſance. On accourut, on la rapella à la vie. Dès qu'elle ouvrit les yeux, elle vit à ſes pieds, non l'homme qu'elle aimoit le plus, mais de tous les mortels le plus odieux pour elle. Allez, Monſieur, lui dit-elle avec horreur, ce dernier trait vient de m'éclairer ſur votre affreux caractere; j'y vois autant de baſſeſſe que de cruauté. Sortez de chez moi pour n'y rentrer jamais. Vous êtes trop heureux que je me reſpecte encore plus que je ne vous mépriſe. O mon cher & digne Eraſte! à qui vous aurois-je ſacrifié? Floricourt ſortit, frémiſſant de honte & de rage: l'oiſeau revint careſſer ſa belle maîtreſſe; & il n'eſt pas beſoin de dire qu'Eraſte ſe vit rapellé.

LE PHILOSOPHE *SOI-DISANT.*

CLarice depuis quelques années n'entendoit parler que de Philoſophes. Qu'eſt-ce donc que cette eſpece d'hommes-là, dit-elle ? Je voudrois bien en voir quelqu'un. On la prévint que les vrais Philoſophes étoient rares, qu'ils ſe communiquoient peu ; qu'au reſte c'étoient de tous les hommes les plus ſimples, & qu'ils n'avoient rien de ſingulier. Il y en a donc de deux ſortes, dit-elle, car dans tous les recits que j'entends, un Philoſophe eſt un être bizarre qui fait profeſſion de ne reſſembler à rien. De ceux-là, lui dit-on, il y en a par-tout, vous en aurez : cela eſt facile.

Clarice étoit à la campagne avec une de ces ſociétés qu'on apelle frivoles, & qui ne demandent qu'à s'amuſer. On lui preſenta quelques jours après le ſententieux Ariſte. Monſieur eſt donc Philoſophe, demanda-t-elle en le voyant ? Oui, Madame, répondit Ariſte. — C'eſt une belle choſe que la philoſophie, n'eſt-ce pas ? — Mais, Madame, c'eſt la ſcience du bien & du mal, ou, ſi vous voulez, la ſageſſe. Ce n'eſt que cela, dit Doris ? Et le fruit de cette ſageſſe, pourſuivit Clarice, eſt d'être heureux ſans doute ? — Ajoutez, Madame, de faire des heureux. Je ſerois donc Philoſophe auſſi, dit à demi-voix la naïve Lucinde, car on m'a répété cent fois qu'il ne tenoit qu'en moi

d'être

d'être heureuſe en faiſant des heureux. Bon, qui ne ſçait pas cela, reprit Doris? c'eſt le ſecret de la comédie.

Ariſte, avec le ſourire du mépris, leur fit entendre que le bonheur philoſophique n'étoit pas celui que peut goûter & faire goûter une jolie femme. Je m'en doutois bien, dit Clarice, & rien ne ſe reſſemble moins, je crois, qu'une jolie femme & un Philoſophe; mais voyons d'abord comment le ſage Ariſte s'y prend pour être heureux lui-même. — Cela eſt tout ſimple, Madame, je n'ai point de préjugés, je ne dépends de perſonne, je vis de peu, je n'aime rien, & je dis tout ce que je penſe. N'aimer rien observa Cléon, me ſemble une diſpoſition peu favorable à faire des heureux. Hé, Monſieur, repliqua le Philoſophe, ne fait-on du bien qu'à ce qu'on aime? Affectionnez-vous le miſérable que vous ſoulagez en paſſant? C'eſt ainſi que nous diſtribuons à l'humanité le ſecours de nos lumieres. Et c'eſt, dit Doris, avec des lumieres que vous faites des heureux? — Oui, Madame, & nous le ſommes. La groſſe Préſidente de Ponval trouvoit ce bonheur-là bien mince. Un Philoſophe a-t-il bien du plaiſir, demanda Lucinde? — Il n'en a qu'un, Madame, celui de les mépriſer tous. — Cela doit être fort amuſant, dit bruſquement la Préſidente! Et ſi vous n'aimez rien, Monſieur, que faites-vous donc de votre ame? — Ce que j'en fais? Je l'emploie au ſeul uſage qui ſoit digne d'elle. Je contemple, j'obſerve les merveilles de la nature. Hé, que peut-elle avoir pour vous d'intéreſſant, cette nature, re-

prit Clarice, si les hommes, si vos semblables n'ont rien qui vous puisse attacher? -- Mes semblables, Madame! je ne dispute pas sur les termes; mais celui-là est un peu fort. Quoi qu'il en soit, la nature que j'étudie a pour moi l'attrait de la curiosité, qui est le ressort de l'intelligence, comme ce qu'on apelle le desir est le mobile du sentiment. Oui-dà, je conçois, dit Doris, que la curiosité est quelque chose; mais le desir, Monsieur, ne le comptez-vous pour rien? -- Le desir, je vous l'ai dit, est un attrait d'une autre espece. -- Pourquoi donc vous livrer à l'un de ces attraits, tandis que vous résistez à l'autre? -- Ah, Madame, c'est que les jouissances de l'esprit ne sont mêlées d'aucune amertume, & que toutes celles du sentiment renferment un poison caché. Mais du moins, lui demanda Cléon, vous avez des sens! -- Oui, j'ai des sens si vous voulez; mais ils n'ont sur moi nul empire: mon ame en reçoit les impressions comme une glace, & il n'y a que les objets de l'intelligence pure qui puissent m'affecter vivement. Voilà un bien froid personnage, dit tout bas Doris à Clarice! qui t'a amené cet homme-là? Paix, lui répondit Clarice, cela est bon pour la campagne, il y a moyen de s'en divertir.

Cléon qui vouloit encore déveloper le caractere d'Ariste, lui témoigna sa surprise de le voir résolu à ne rien aimer. Car enfin, disoit-il, ne connoissez-vous rien d'aimable? Je connois des surfaces, reprit le Philosophe, mais je sçais me défier du fonds. Il reste à sçavoir, dit Cléon, si cette méfiance est fondée. -- Oh, très-fondée, vous pouvez m'en

m'en croire : j'en ai aſſez vu pour me convaincre que ce globe-ci n'eſt peuplé que de ſots, de méchans & d'ingrats. Si vous y regardiez bien, lui dit Clarice ſur le ton du reproche, vous ſeriez moins injuſte, & peut-être auſſi plus heureux.

Le Sage, un moment interdit, ne fit pas ſemblant d'avoir entendu. On annonça le dîner, il donna la main à Clarice & ſe mit auprès d'elle à table. Je veux, lui diſoit-elle, vous réconcilier avec l'humanité. -- Il n'y a pas moyen, Madame, il n'y a pas moyen : l'homme eſt le plus vicieux des êtres. Quoi de plus cruel, par exemple, que le ſpectacle de votre dîner ? combien d'animaux innocens immolés à la voracité de l'homme ! Ce bœuf, quel mal vous avoit-il fait ? & ce mouton, ſymbole de la candeur, quel droit aviez-vous ſur ſa vie ? & ce pigeon, l'ornement de nos toîts, qu'on vient d'arracher à la tendre colombe ? O ciel, s'il y avoit un bouffon parmi les animaux, dans quelle claſſe placeroit-il l'homme ? Le tigre, le vautour, le requin lui céderoient le premier rang parmi les eſpeces voraces. Tout le monde conclut que le Philoſophe ne ſe nourriſſoit que de légumes, & l'on n'oſoit lui offrir de ces viandes qu'il parcouroit avec pitié. Donnez, donnez, dit-il, puiſqu'on a tant fait que de les égorger ; il faut bien que quelqu'un les mange. Il déclamoit ainſi en mangeant de tout, contre la profuſion des mets, leur recherche, leur délicateſſe. Ah ! l'heureux tems, diſoit-il, où l'homme broutoit avec les chevres ! Donnez-moi à boire, je vous prie.

La nature a bien dégénéré ! le Philoſophe s'enivra en faiſant la peinture du clair ruiſſeau où ſe déſaltéroient ſes peres.

Cléon ſaiſit ce moment où le vin fait tout dire, pour démêler le principe de ce chagrin philoſophique qui ſe répandoit ſur le genre-humain..... Hé bien, demanda t-il à Ariſte, vous voilà avec les hommes ; les trouvez-vous ſi odieux ! Avouez que vous les condamniez ſur parole, & qu'ils ne méritent pas tout le mal qu'on en dit. — Sur parole, Monſieur ! aprenez qu'un Philoſophe ne juge que d'après lui : c'eſt parce que j'ai bien vu, bien dévelopé les hommes, que je les crois vains, orgueilleux, injuſtes. Ah ! de grace, interrompit Cléon, épargnez-nous un peu : notre admiration pour vous mérite au moins des ménagemens ; car enfin vous ne ſçauriez nous reprocher de ne pas honorer le mérite. Et comment l'honorez-vous, repliqua vivement le Philoſophe ? eſt-ce en le négligeant, en l'abandonnant qu'on l'honore ? Ah ! les Philoſophes de la Grece étoient les oracles de leur ſiecle, les légiſlateurs de leur patrie. Aujourd'hui la ſageſſe & la vertu languiſſent oubliées ; l'intrigue, la baſſeſſe, la ſervitude obtiennent tout. Si cela étoit, dit Cléon, ce ſeroit peut-être la faute des grands hommes qui dédaignent de ſe montrer. — Et voulez-vous qu'ils ſe jettent à la tête, ou, pour mieux dire, aux pieds des diſpenſateurs des récompenſes ? Il eſt vrai, dit Cléon, que l'on pourroit leur en épargner la peine, & qu'un homme tel que vous (pardon ſi je vous nomme.) Il n'y a pas de mal, reprit hum-
blement

blement le Philoſophe. — Un homme tel que vous dévroit être diſpenſé de faire ſa cour. -- Moi ! faire ma cour ? Ah ! qu'ils s'y attendent ; je ne crois pas que leur orgueil ait jamais à s'en aplaudir : je ſçais m'aprécier, grace au ciel, & j'irois vivre dans les déſerts plutôt que de dégrader mon être. Ce ſeroit bien dommage, dit Cléon, que la ſociété vous perdît : né pour éclairer l'humanité, vous devez vivre au milieu d'elle. Vous ne ſçauriez croire, Meſdames, le bien que fait un Philoſophe à la terre : je gage que Monſieur a découvert une foule de vérités morales, & qu'il y a peut-être aujourd'hui cinquante vertus de ſa façon. Des vertus, reprit Ariſte en baiſſant les yeux ? Je n'en ai pas imaginé beaucoup, mais j'ai dévoilé bien des vices. Hé, Monſieur ! lui dit Lucinde, que ne leur laiſſez-vous leur voile ? ils auroient la laideur de moins. -- Ma foi, je ſuis votre ſervante, reprit Madame de Ponval, j'aime mieux un vice décidé qu'une vertu équivoque, du moins l'on ſçait à quoi s'en tenir. — Et cependant voilà comme on nous récompenſe, reprit Ariſte avec dépit ! auſſi j'ai pris le parti de n'exiſter que pour moi-même : le monde ira comme il pourra. Non, lui dit poliment Clarice en ſe levant de table, je veux que vous exiſtiez pour nous. Avez-vous à Paris quelque faire preſſée ? -- Aucune, Madame : un Philoſophe n'a point d'affaire. -- Hé bien, je vous retiens ici. La campagne doit plaire à la philoſophie, & je vous y promets la ſolitude, le repos & la liberté. La liberté, Madame, dit le Philoſophe à demi-voix,

je crains bien que vous ne me manquiez de parole.

La promenade disperſa la compagnie, & Ariſte, avec un air rêveur, feignit d'aller méditer dans une allée où il digéra ſans penſer à rien. Je me trompe, il penſoit à Clarice, & il ſe diſoit à lui-même : une jolie femme, une bonne maiſon, toutes les commodités de la vie ; cela s'annonce bien ! Voyons juſqu'au bout. Il faut avouer, pourſuivit-il, que la ſociété eſt une plaiſante ſcene : ſi j'étois galant, empreſſé, complaiſant, aimable, on feroit à peine attention à moi, on ne voit que cela dans le monde, & la vanité des femmes eſt raſſaſiée de ces hommages prodigués ; mais aprivoiſer un ours, civiliſer un Philoſophe, fléchir ſon orgueil, amollir ſon ame, c'eſt un triomphe difficile & rare, dont leur amour-propre eſt flatté. Clarice vient d'elle-même ſe jetter dans mes filets, attendons-la ſans nous compromettre.

La compagnie de ſon côté s'amuſoit aux dépens d'Ariſte. C'eſt un aſſez plaiſant original, diſoit Doris : qu'en ferons-nous ? Une comédie, répondit Cléon, & ſi Clarice veut m'en croire, mon plan eſt déjà tout tracé. Il communiqua ſon idée, tout le monde y aplaudit, & Clarice, après quelque difficulté, conſentit à jouer ſon rôle. Elle étoit beaucoup plus jeune & plus jolie qu'il ne falloit pour un Philoſophe, & quelques mots, quelques regards échapés à celui-ci ſembloient répondre du dénouement. Elle ſe preſenta donc comme par haſard dans l'allée où ſe promenoit Ariſte : je

je vous détourne, lui dit-elle; pardon, je ne fais que passer. Vous n'êtes pas de trop, Madame, & je puis méditer avec vous. Vous me ferez plaisir, dit Clarice : je m'aperçois qu'un Philosophe ne pense pas comme un autre homme, & je serai bien-aise de voir les choses par vos yeux. — Il est vrai, Madame, que la philosophie semble créer un nouvel univers : le vulgaire ne voit que des masses; les détails de la nature sont un spectacle réservé pour nous : c'est pour nous qu'elle semble avoir disposé avec un art si merveilleux, les fibres de ces feuilles, l'étamine de ces fleurs, le tissu de cette écorce : une fourmilliere est pour moi une république, & chacun des atomes qui composent ce monde, me paroît un monde nouveau. Cela est admirable, dit Clarice! qu'est-ce qui vous occupoit en ce moment? Ces oiseaux, répondit le Sage. — Ils sont heureux, n'est-ce pas? — Ah! très-heureux sans doute! & peuvent-ils ne pas l'être? L'indépendance, l'égalité, peu de besoins, des plaisirs faciles, l'oubli du passé, nulle inquiétude sur l'avenir, & pour tout souci, le soin de vivre, & celui de perpétuer leur espece; quelles leçons, Madame, quelles leçons pour l'humanité! — Avouez donc que la campagne est un séjour délicieux; car enfin elle nous raproche de la condition des animaux, & comme eux nous semblons n'y avoir pour loix que le doux instinct de la nature. — Ah! Madame, que n'est-il vrai! Mais ce caractere est effacé du cœur des hommes : la société a tout perdu. — Vous avez raison, cette société est quelque

quelque chose de bien gênant, & quand on n'a besoin de personne, il seroit tout simple de vivre pour soi. — Hélas! c'est ce que j'ai dit cent fois, c'est ce que je ne cesse d'écrire, mais personne ne veut m'écouter. Vous, Madame, par exemple, qui semblez reconnoître la vérité de ce principe, auriez-vous la force de le pratiquer? Je ne puis que souhaiter, dit Clarice, que la philosophie devienne à la mode : je ne serai pas la derniere à la suivre, comme je ne dois pas être la premiere à l'afficher. — C'est le langage que chacun tient : personne ne veut se hasarder à donner l'exemple ; & cependant l'humanité gémit accablée sous le joug de l'opinion & dans les chaînes de l'usage. — Que voulez-vous, Monsieur? notre repos, notre honneur, tout ce que nous avons de plus cher dépend des bienséances. — Hé bien, Madame, observez-les ces bienséances tyranniques, ayez des vertus comme des habits, façonnées au goût du siecle ; mais votre ame est à vous : la société n'a droit que sur les dehors, & vous ne lui devez que les aparences. Les bienséances dont on fait tant de bruit, ne sont elles-mêmes que les aparences bien ménagées ; mais l'intérieur, Madame, l'intérieur est le sanctuaire de la volonté, & la volonté est indépendante. Je conçois, dit Clarice, que je peux vouloir ce que bon me semble, pourvu que je m'en tienne-là. Vraiment, sans doute, reprit le Philosophe, il vaut mieux s'en tenir-là, que de risquer des imprudences ; car, Madame, sçavez-vous ce que c'est qu'une femme vicieuse?
C'est

C'eſt une femme qui ne s'obſerve, qui ne ſe reſpecte ſur rien. Quoi ! Monſieur, demanda Clarice, en affectant un air ſatisfait, le vice n'eſt donc que dans l'imprudence ?— Avant de vous répondre, Madame, permettez-moi de vous interroger ? Qu'eſt-ce que le vice à vos yeux ? N'eſt-ce pas ce qui trouble l'ordre, ce qui nuit, ou ce qui peut nuire ? — C'eſt cela même. — Hé bien, Madame, tout cela ſe paſſe au-dehors. Pourquoi donc ſoumettre au préjugé vos ſentimens & vos penſées ? Voyez dans ces oiſeaux cette douce & fiere liberté que la nature vous avoit donnée, & que vous avez perdue. Ah ! dit Clarice avec un ſoupir, la mort de mon époux me l'avoit rendu, ce bien précieux, mais je touche au moment d'y renoncer encore. — O, Ciel ! qu'entends-je, s'écria-t-il ? Allez-vous former une nouvelle chaîne ? — Mais je ne ſçais. —Vous ne ſçavez ! — Ils le veulent. Qui donc, Madame ! Quels ſont les ennemis qui oſent vous le propoſer ? Non, croyez-moi, l'hymen eſt un joug, & la liberté eſt un bien ſuprême. Mais encore, quel eſt cet époux que l'on vous donne ? — C'eſt Cléon.—Cléon, Madame ? Je ne m'étonne plus de l'air aiſé qu'il prend ici. Il interroge, il décide, il daigne être affable quelquefois, il a cette politeſſe avantageuſe qui ſemble s'abaiſſer juſqu'à nous : on voit bien qu'il fait les honneurs de ſa maiſon, & je ſens déſormais tout ce que je lui dois de reſpect & de déférence. — Vous vous devez l'un à l'autre une honnêteté mutuelle, & je prétends que chez moi tout le monde ſoit égal. — Vous le prétendez,

tendez, Clarice ! Ah ! votre choix détruit l'égalité entre les hommes : & celui qui doit vous poſſéder...... N'en parlons plus, j'en ai trop dit ; ce ſéjour n'eſt pas fait pour un Philoſophe. Permettez - moi de m'en éloigner. Non, lui dit-elle, j'ai beſoin de vous, & vous me plongez dans des irréſolutions dont vous ſeul pouvez me tirer. Il faut avouer que la philoſophie eſt une choſe bien conſolante ! mais ſi un Philoſophe étoit un trompeur, ce ſeroit un dangereux ami ! Adieu, je ne veux pas qu'on nous voie enſemble : je rejoins la compagnie, venez bientôt nous retrouver. Hé, voilà donc, diſoit-elle en s'éloignant, ce qu'on apelle un Philoſophe ! Courage, diſoit - il de ſon côté ! Cléon ne tient plus qu'à un fil. Clarice en rougiſſant rendit compte de la premiere ſcene, & ſon début reçut des éloges ; mais la Préſidente fronçant le ſourcil : avez-vous prétendu, dit-elle, que je ſois ſimple ſpectatrice ? Non, non, je veux jouer mon rôle, & je réponds qu'il ſera plaiſant. Vous croyez ſubjuguer cet homme ſage ? point du tout ; c'eſt moi qui aurai cet honneur-là. — Vous, Préſidente ? Oh ! vous avez beau rire : mes cinquante ans, mes trois mentons & ma mouſtache de tabac d'Eſpagne ſe moquent de toutes vos graces. Tout le monde aplaudit à ce défi, en redoublant les éclats de rire. Rien n'eſt plus ſérieux, reprit-elle : & ſi ce n'eſt pas aſſez d'une, vous n'avez qu'à vous réunir pour me diſputer ſa conquête, je vous brave toutes les trois. Allez, divine Doris, charmante Lucinde, merveilleuſe Clarice,

allez

allez étaler à ſes yeux tout ce que la coquetterie & la beauté ont de ſéduiſant, je m'en moque. Elle dit ces mots d'un ton réſolu à faire trembler ſes rivales.

Cléon parut ſombre & rêveur à l'arrivée d'Ariſte, & Clarice prit avec le Philoſophe l'air réſervé du myſtere. On parla peu, mais on lorgna beaucoup. Ariſte ſe retirant dans ſon apartement, le trouva meublé avec toutes les recherches du luxe. O Ciel ! dit-il à la compagnie qui, pour s'amuſer, l'y avoit conduit, ô Ciel ! n'eſt-il pas ridicule que tout cet apareil ſoit dreſſé pour le ſommeil d'un homme ? Eſt-ce ainſi que l'on dormoit à Lacédémone ? O ! Lycurgue, que dirois-tu ! une toilette à moi ! C'eſt ſe moquer. Me prend-on pour un Sibarite ? Je me retire, je n'y ſçaurois tenir. Voulez-vous, lui dit Clarice, que l'on démeuble exprès pour vous ? Jouiſſez, croyez-moi, des douceurs de la vie quand elles ſe preſentent : un Philoſophe doit ſçavoir ſe paſſer de tout & s'accommoder de tout. A la bonne-heure, dit-il en s'apaiſant, il faut bien vous complaire ; mais je ne dormirai jamais ſur ce monceau de duvet. Ma foi, dit-il en ſe couchant, la molleſſe eſt une jolie choſe & le Sage s'endormit.

Ses ſonges lui rapellerent ſon entretien avec Clarice, & il ſe réveilla dans la douce idée que cette vertu de convention, qu'on nomme ſageſſe dans les femmes, lui réſiſteroit foiblement.

Il n'étoit pas levé encore, un laquais vint lui propoſer le bain. Le bain étoit d'un bon préſage. Soit, dit-il, je me baignerai ; le bain

eſt d'inſtitution naturelle. Quant aux parfums, la terre nous les donne ; ne dédaignons pas ſes preſens. Il eût bien voulu faire uſage de cette toilette qu'il voyoit dreſſée, mais la pudeur le retint. Il ſe contenta de donner à ſa négligence philoſophique l'air le plus décent qu'il lui fut poſſible, & le miroir fut vingt fois conſulté. Comme vous voilà fait, lui dit Clarice en le voyant paroître ! pourquoi n'être pas mis comme tout le monde ? Cet habit, cette coëffure, vous donnent un air commun que vous n'avez pas naturellement. — Hé, Madame, eſt-ce à l'air qu'on doit juger des hommes ? Voulez-vous que je me ſoumette aux caprices de la mode, & que je ſois mis comme vos Cléons ? — Pourquoi non, Monſieur ? ſçavez-vous bien qu'ils tirent avantage de votre ſimplicité, & que c'eſt-là ſur-tout ce qui affoiblit dans les eſprits la conſidération qui vous eſt due ? Moi-même pour vous rendre juſtice, j'ai beſoin de ma réflexion : le premier coup d'œil eſt contre vous, & c'eſt bien ſouvent ce premier coup d'œil qui décide. Pourquoi ne pas donner à la vertu tous les charmes qu'elle peut avoir ?— Non, Madame, l'artifice n'eſt pas fait pour elle. Plus elle eſt nue, plus elle eſt belle ; on la déguiſe en voulant l'orner. — Hé bien, Monſieur, qu'elle ſe contemple elle ſeule tout à ſon aiſe ; quant à moi, je vous déclare que cet air ruſtique & bas me déplaît. N'eſt-il pas ſingulier, qu'ayant reçu de la nature une figure diſtinguée, on faſſe gloire de la dégrader ? — Mais, Madame, que diriez-vous ſi un Philoſophe prenoit ſoin de ſa parure, & ſe compoſoit comme vos Marquis ? — Je dirois,

il

il cherche à plaire, & il fait bien ; car ne vous flattez pas, Ariste, on ne plaît qu'avec beaucoup de soin. Ah ! je ne desire rien tant que d'y réussir à vos yeux. Si ce soin vous occupe, reprit Clarice avec un regard tendre, donnez-y du moins un quart-d'heure. Jasmin, Jasmin ! allez coëffer Monsieur, Ariste en rougissant se rendit enfin à ces douces instances. Voilà le Sage à sa toilette.

La main légere de Jasmin arrange avec art ses cheveux ; sa physionomie se déploie, il admire la métamorphose, il a peine à la concevoir. Que diront-ils en me voyant, se demandoit-il à lui-même ? Ils diront ce qui leur plaira ; mais le Philosophe a fort bonne mine. Il se presente enflé d'orgueil, mais avec un air gauche & timide. Oh ! pour le coup, dit Clarice, voilà un joli homme. Il n'y a plus que cet habit, dont la couleur afflige mes yeux. — Ah ! Madame, au nom de ma gloire, laissez-moi du moins ce caractere de la gravité de mon état. — Hé ! quel est, s'il vous plaît, cet état chimérique qui vous tient tellement au cœur ? J'aprouve fort que l'on soit sage ; mais il me semble que toutes les couleurs sont égales pour la sagesse. Ce marron de M. Guillaume est-il plus dans la nature que le bleu céleste, & que le gris de lin ? Par quel caprice imiter plutôt dans vos vêtemens l'envelope du marron que la feuille de la rose, ou que la touffe de ce lilas dont se couronne le printems ? Ah ! pour moi je vous avoue que le gris de lin me charme la vue : cette couleur a je ne sçais quoi de tendre qui va jusqu'à l'ame ; & je vous trouverois le plus joli du monde avec un habit gris de lin. — Gris de lin, Madame,

ô Ciel ! un Philoſophe gris de lin ? — Oui, Monſieur, gris de lin clair : que voulez-vous ? c'eſt ma folie. En écrivant à Paris tout-à-l'heure, vous pourriez l'avoir demain à midi, n'eſt-ce pas ? — Quoi ! Madame. — Un habit de campagne de la couleur de mes rubans. — Non, Madame, il n'eſt pas poſſible. — Pardonnez-moi, rien n'eſt plus aiſé, les ouvriers n'ont qu'à paſſer la nuit. — Hélas ! il s'agit bien du tems qu'il emploieront à me rendre ridicule ! Conſidérez, je vous ſuplie, que ce ſeroit une extravagance à me perdre de réputation. — Hé bien, Monſieur, quand vous aurez perdu cette réputation, vous vous en donnerez une autre, & il y a à parier que vous gagnerez au change. — Je vous jure, Madame, qu'il m'eſt affreux de vous déplaire, mais. — Mais vous m'impatientez : je n'aime pas à être contrariée. Il eſt bien ſingulier, pourſuivit-elle, d'un air de dépit, que vous me refuſiez une bagatelle. L'importance que vous y mettez, m'aprend à m'obſerver moi-même ſur quelque choſe de plus ſérieux. A ces mots elle ſortit, & laiſſa le Philoſophe confondu, qu'un incident auſſi léger vînt détruire ſes eſpérances. Gris de lin, diſoit-il, gris de lin ! quel ridicule ! quel contraſte ! Elle le veut, il faut bien s'y réſoudre. Et le Philoſophe écrivit.

Vous êtes obéie, Madame, dit-il à Clarice en l'abordant. Vous en a-t-il coûté beaucoup, lui demanda-t-elle avec un ſourire dédaigneux ? — Beaucoup, Madame, & plus que je ne puis dire ; mais enfin vous l'avez voulu. Toute la ſociété admira la coëffure

coëffure du Philoſophe ; la Préſidente ſurtout juroit ſes grands dieux qu'elle n'avoit jamais vu d'homme plus noblement coëffé. Atiſte lui rendit grace d'un compliment auſſi flatteur. Bon, reprit-elle, des complimens ! Je n'en fais jamais : c'eſt la fauſſe monnoie du monde. Rien n'eſt mieux vu, s'écria le Sage : cela mérite d'être écrit. On s'aperçut que la Preſidente engageoit l'attaque, & on les laiſſa en liberté. Vous croyez donc, lui dit-elle, qu'il n'y a que vous qui faſſiez des ſentences ? Je ſuis Philoſophe auſſi, telle que vous me voyez. — Vous, Madame ! Et de quelle ſecte ? Stoïcienne ? Epicurienne ? — Ho ! ma foi, le nom n'y fait rien. J'ai dix mille écus de rente, je les dépenſe gaiement ? J'ai de bon vin de champagne que je bois avec mes amis ; je me porte bien ; je fais ce qui me plaît, & je laiſſe vivre chacun à ſa guiſe. Voilà ma Secte. — C'eſt fort bien fait ; & voilà préciſément ce qu'enſeignoit Epicure. — Ho ! je vous déclare qu'on ne m'a rien enſeigné : tout cela vient de moi. Il y a vingt ans que je n'ai lu que la liſte de mes vins, & le menu de mon ſoupé. — Mais, ſur ce pied-là, vous devez être la plus heureuſe femme du monde. Heureuſe ; non pas tout-à-fait : il me manque un mari à ma façon. Mon Préſident étoit une bête. Il n'étoit bon qu'au Palais : cela ſçavoit les loix, voilà tout. Je veux un homme qui ſçache m'aimer, & qui ne s'occupe que de moi ſeule. — Vous en trouverez mille, Madame. — Oh ! je n'en veux qu'un ; mais je veux qu'il ſoit bon. La naiſſance, la fortune, tout cela m'eſt égal ; je ne m'attache qu'à la perſonne. —

En vérité, Madame, vous m'étonnez : vous êtes la premiere femme en qui j'ai trouvé des principes ; mais est-ce bien précisément un mari que vous voulez ? — Oui, Monsieur, un mari qui m'apartienne dans toutes les formes. Ces amans sont tous des fripons qui nous trompent, qui nous quittent, sans qu'il nous soit permis de nous plaindre. Au lieu qu'un mari est à nous à la face de l'univers ; & si le mien osoit me manquer, je veux pouvoir, mon titre à la main, aller donner, en tout bien & en tout honneur, cent soufflets à l'insolente qui me l'auroit enlevé. — Fort bien, Madame, fort bien ! le droit de propriété est un droit inviolable ; mais sçavez-vous qu'il est peu d'ames comme la vôtre ? Quel courage ! quelle vigueur ! — Oh ! j'en ai comme une lionne. Je sçais que je ne suis pas jolie ; mais dix mille écus de rente en present de noces, valent bien les gentillesses d'une Lucinde ou d'une Clarice ; & quoique l'amour soit rare dans ce siecle, on doit en avoir pour dix mille écus. Cet entretien les ramena au château comme on annonçoit le souper.

Ariste parut plongé dans des réflexions sérieuses ; il balançoit les avantages & les inconvéniens qu'il y auroit à épouser la Présidente, & calculoit combien une femme de cinquante ans pouvoit vivre encore, en sablant tous les soirs sa bouteille de vin de Champagne. La dispute qui s'éleva entre Clarice & Madame de Ponval le tira de sa rêverie. Doris fit naître cette dispute. Est-il possible, dit-elle, que la Présidente ait pu soutenir pendant une heure le tête-

à-tête d'un Philoſophe, elle qui bâille dès qu'on lui parle raiſon ! Ma foi, repliqua Madame de Ponval, c'eſt que votre raiſon n'a pas le ſens commun : demandez à cet homme ſage ſi la mienne n'eſt pas la bonne. Nous parlions de l'état qui convient à une honnête femme, & il eſt d'accord avec moi qu'un bon mari eſt ce qu'il y a de mieux. Ah ! fi, s'écria Clarice. Sommes-nous faites pour être eſclaves ? Et que devient cette liberté, qui eſt le premier de tous les biens ? Cléon ſe déchaîna contre ce ſyſtême de la liberté ; il ſoutint que le lien des cœurs n'étoit rien moins qu'un eſclavage. La Préſidente vint à l'apui, & déclara qu'elle ne diſtinguoit point l'amour de la liberté de l'amour du libertinage. Je veux, diſoit-elle, que ce verre de vin ſoit le dernier de ma vie, ſi je compte jamais ſur un homme qu'il n'ait ſigné le ſerment d'être à moi. Tout le reſte n'eſt qu'une fleurette. Et voilà préciſément, diſoit Clarice, ce que le mariage a d'humiliant ; l'amour avec ſa liberté perd toute ſa délicateſſe. N'eſt-ce pas, Monſieur, demandoit-elle au Philoſophe ? - Mais, Madame, je penſois comme vous ; cependant il faut avouer que ſi la liberté a ſes charmes, elle a ſes dangers, ſes écueils : les inclinations heureuſes ſont un ſi grand bien, & l'inconſtance eſt ſi naturelle à l'homme, que lorſqu'il éprouve un penchant louable, il fait prudemment de s'ôter à lui-même le funeſte pouvoir de changer. — Vous l'entendez, Meſdames ? Voilà de mes gens : cela ne flatte point ; c'eſt ce qui s'appelle un Philoſophe. Tâchez de le ſéduire, ſi vous

pouvez. Pour moi je me retire enchantée. — Adieu, Philoſophe, j'ai beſoin de repos, je n'ai pas fermé l'œil la nuit derniere, & il me tarde d'être endormie pour avoir le plaiſir de rêver. Elle accompagna cet adieu d'un coup d'œil paſſionné, où pétilloit le vin de Champagne. Meſdames, dit Lucinde, avez-vous aperçu ce regard ? Vraiment, reprit Dorie, elle eſt folle d'Ariſte : cela eſt clair. — De moi, Madame ! vous n'y penſez pas, nos goûts, je crois, ni nos caracteres ne ſont pas faits pour aller enſemble. Je bois peu ; je jure encore moins, & je n'aime pas qu'on m'enchaîne. - Ah ! Monſieur, dix mille écus de rente ? - Dix mille écus de rente, Madame, ſont une inſulte quand on en parle à mes pareils.

Ces propos furent rendus le lendemain à la Préſidente. Ah ! l'inſolent, dit-elle. Je ſuis piquée ; vous le verrez à mes genoux. Je paſſe légerement ſur les réflexions nocturnes du Sage. Un bon carroſſe : un appartement commode, bien éloigné de celui de Madame, & le meilleur cuiſinier de Paris ; tel étoit ſon plan de vie. Nos Philoſophes ; diſoit-il murmureront peut-être un peu ; mais je leur ferai bonne chere. D'ailleurs, une laide femme a quelque choſe de philoſophique ; au moins ne me ſoupçonnera-t-on pas d'avoir cherché le plaiſir des ſens.

Le jour de ſon triomphe arrive, & l'habit gris de lin auſſi : il le contemple, il rougit de vanité plutôt que de pudeur. Cependant Cléon vient le voir avec l'air d'un homme agité qui ſe poſſede ; & après avoir jetté

un

un œil d'indignation ſur les aprêts de ſa parure ; Monſieur, lui dit-il, ſi j'avois affaire à un homme du monde, je lui propoſerois pour début de ſe couper la gorge avec moi. Mais je parle à un Philoſophe, & je ne viens faire aſſaut avec lui que de franchiſe & de vertu. De quoi s'agit-il, lui demanda le Sage, un peu interdit de ce préambule ? J'aimois Clarice, Monſieur, reprit Cléon ; elle m'aimoit, nous allions être unis. Je ne ſçais quelle révolution s'eſt faite tout-à-coup dans ſon ame, mais elle ne veut plus entendre parler ni de mariage ni d'amour. Je n'ai eu d'abord que des ſoupçons ſur la cauſe de ſon changement ; mais cet habit gris de lin les confirme. Le gris de lin eſt ſa folie ; vous prenez ſes couleurs ? vous êtes mon rival. — Moi, Monſieur ! Je n'en puis douter, & toutes les circonſtances qui l'atteſtent ſe preſentent en foule à mon eſprit : vos promenades ſecretes, vos propos à l'oreille, vos regards, des mots échapés, ſa haine ſur-tout contre la Préſidente ; tout vous trahit, tout ſert à m'éclairer. Voici donc, Monſieur, ce que je vous propoſe. Il faut que l'un de nous cede la place. La violence eſt un moyen injuſte ; la généroſité va nous mettre d'accord. J'aime, j'idolâtre Clarice, j'étois heureux ſans vous ; je puis l'être encore : mes ſoins, le tems, votre abſence peuvent la ramener à moi. Si au contraire il faut que j'y renonce, vous voyez un homme au déſeſpoir, & la mort ſera mon recours. Jugez, Ariſte, ſi votre ſituation eſt la même. Conſulrez-vous, & répondez-moi. S'il y va du bonheur de votre vie à me

céder

céder votre conquête, je n'exige rien, & je me retire. Allez, Monſieur, lui répondit le Philoſophe avec un air ſerein, vous ne vaincrez point Ariſte en généroſité, & quoi qu'il m'en coûte, je vous prouverai que je méritois cette marque d'eſtime.

Enfin, dit-il, dès que Cléon fut ſorti, voilà une occaſion de montrer une vertu héroïque. Ah, ah! Meſſieurs les gens du monde! vous aprendrez à nous admirer...... Ils ne le ſçauront peut-être pas..... Oh! que ſi : Clarice en fera confidence à ſes amies ; celles-ci le diront à d'autres : l'aventure eſt aſſez rare pour faire du bruit ; après tout, le pis aller ſera de la publier moi-même. Il faut que le bien ſoit connu, il n'importe par quelle voie ; notre ſiecle a beſoin de ces exemples : ce ſont des leçons pour l'humanité..... Cependant n'allons pas être vertueux en dupe, & nous deſſaiſir de Clarice avant que d'être ſûr de la Préſidente. Voyons ce que le vin de Champagne & le ſommeil auront produit.

En réfléchiſſant ainſi ſur ſa conduite, le Philoſophe s'habilla. L'induſtrieux Jaſmin ſe ſurpaſſa dans ſa coëffure ; l'habit gris de lin fut mis devant le miroir avec une ſecrete complaiſance, & le Sage ſortit radieux pour ſe rendre chez la Préſidente, qui le reçut avec un cri de ſurpriſe. Mais paſſant tout-à-coup de la joie à la confuſion : je reconnois dit-elle, la couleur favorite de Clarice : vous êtes attentif à étudier ſes goûts. Allez, Ariſte, allez faire valoir les ſoins que vous prenez de lui plaire : ils auront ſans doute leur prix. Mon ingénuité natu-
relle,

relle, répondit le Philosophe, ne me permet pas de vous dissimuler que dans le choix de cette couleur je n'ai suivi que son caprice. Je ferai plus, Madame, j'avouerai que mon premier desir a été de plaire à ses yeux. Le plus sage n'est pas sans foiblesse ; & quand une femme nous prévient par des attentions flatteuses, il est difficile de n'en être pas touché ; mais que ma reconnoissance est affoiblie ! je me le reproche, Madame, & vous devez vous le reprocher. — Ah ! Philosophe, que n'est-il vrai ! Mais ce gris de lin confond mes idées. - Hé bien, Madame, je l'ai pris à regret, je vais le quitter avec joie ; & si ma premiere simplicité..... Non, demeurez, je vous trouve charmant. Mais que dis-je ? Ah ! qu'on est malheureux d'être si beau ! Ariste, que suis-je belle ? — Hé quoi, Madame, ne sçavez-vous pas que la laideur & la beauté n'existent que dans l'opinion ? Rien n'est beau, rien n'est laid en soi. La beauté d'un pays n'est rien moins que la beauté d'un autre, autant d'hommes, autant de goûts. Vous me flattez, dit la Présidente avec une pudeur enfantine, & faisant semblant de rougir ; mais je ne sçais que trop, hélas ! que je n'ai rien de beau que l'ame. — Hé bien, n'est-ce pas la beauté par excellence, la seule digne de toucher un cœur ? — Ah ! Philosophe, croyez-moi, cette beauté seule a peu de charmes. — Elle en a peu sans doute pour le vulgaire ; mais encore une fois, vous n'en êtes pas réduite-là : n'est-ce rien qu'un air noble, un regard imposant, une physionomie de caractere ? Et depuis quand la majesté n'est-elle

elle plus la reine des graces ? -- Et mon embonpoint, qu'en dites-vous ? Ah ! Madame, l'embonpoint, qui eſt un excès parmi nous, eſt une beauté en Aſie. Croyez-vous, par exemple, que les Turcs ne ſe connoiſſent pas en femmes ? Hé bien ! toutes ces tailles élégantes qu'on admire à Paris, ne ſeroient pas même reçues dans le ſérail du Grand-Seigneur ; & le Grand-Seigneur n'eſt pas dupe. En un mot, la ſanté brillante eſt la mere des plaiſirs, & l'embonpoint en eſt le ſymbole. -- Vous réuſſirez à me faire croire que ma graiſſe ne me meſſied point. Mais ce nez qui ne finit pas, & qui va toujours devant mon viſage ! -- Hé, bon Dieu, de quoi vous plaignez-vous ? Eſt-ce que les nez des dames Romaines finiſſoient ? Voyez tous les buſtes antiques. -- Au moins n'avoient-elles pas cette grande bouche & ces groſſes levres. -- Les groſſes levres, Madame, ſont le charme des beautés Africaines : ce ſont comme deux couſſins, où la douce & tendre volupté repoſe. A l'égard d'une bouche bien fendue, je ne connois rien qui donne à la phyſionomie plus d'ouverture & de gaieté. -- Il eſt vrai, quand les dents ſont belles ; mais, par malheur. -- Allez à Siam, les belles dents ſont pour le peuple, & c'eſt une honte que d'en avoir. Ainſi tout ce qu'on apelle beauté dépend du caprice des hommes, & la ſeule beauté réelle eſt l'objet qui nous a charmés. Serois-je la vôtre, mon cher Philoſophe, lui demanda la Préſidente en ſe couvrant de ſon éventail ? -- Pardon, Madame, ſi j'héſite. Ma délicateſſe me rend timide, & je fais
profeſſion

profeſſion d'un déſintéreſſement qui ne vous eſt pas aſſez connu encore pour être au-deſſus du ſoupçon. Vous m'avez parlé de dix mille écus de rente, & cet article me fait trembler. -- Allez, Monſieur, vous êtes trop juſte pour m'attribuer des ſoupçons auſſi bas; c'eſt Clarice qui vous arrête, je vois vos détours; laiſſez-moi. -- Oui, je vous laiſſe, pour aller m'acquitter de la parole que je viens de donner à Cléon. Il étoit congédié, il s'en eſt plaint à moi, & je lui ai promis d'engager Clarice à lui accorder ſa main. Croyez à' preſent que je l'aime? -- Eſt-il poſſible? Ah! vous m'enchantez, & je ne réſiſte point à ce ſacrifice. Allez la voir, je vous attends, ne me faites pas languir: ce ſoir nous quittons la campagne.

Je m'admire, diſoit-il en s'en allant, d'avoir l'audace de l'épouſer; elle eſt affreuſe, mais elle eſt riche. Il arrive chez Clarice; il la trouve à ſa toilette, & Cléon auprès d'elle, qui prit, èn le voyant, le maintien d'un homme accablé. Ah! le joli habit, s'écria-t-elle! aprochez donc que je vous voie. Il eſt délicieux, n'eſt-ce pas, Cléon? C'eſt moi qui l'ai choiſi. Je le vois bien, Madame, répondit Cléon d'un air ſombre. Laiſſons ce badinage, interrompit le Philoſophe. Je viens me juſtifier d'un crime dont on m'accuſe, & remplir un devoir ſérieux. Cléon vous aime, vous l'avez aimé; il perd votre cœur, dit-il, & c'eſt moi qui en ſuis la cauſe. -- Oui, Mònſieur: pourquoi ce myſtere? je viens de le lui déclarer. -- Et moi, Madame, je vous déclare que je ne ferai point le malheur d'un homme eſtimable qui

vous mérite, & qui meurt s'il ne vous obtient. Je vous aime autant qu'il peut vous aimer : c'eſt un aveu que je fais ſans honte ; mais ſon inclination a de plus que la mienne, la force invincible de l'habitude, & peut-être auſſi trouverai-je en moi-même des reſſources qu'il n'a pas en lui. Ah ! l'homme étonnant, s'écria Cléon en embraſſant le Philoſophe ! que vous dirai-je ? Vous me confondez. Il n'y a pas de quoi, reprit hnmblement Ariſte : votre généroſité m'a donné l'exemple, je ne fais que vous imiter. Venez, Meſdames, dit Clarice à Lucinde & Doris qu'elle vit paroître, venez être témoins du triomphe de la philoſophie. Ariſte me cede à ſon rival, & ſacrifie ſon amour pour moi au bonheur d'un homme qu'il connoît à peine. L'étonnement & l'admiration furent joués d'après nature ; & Ariſte prenant la main de Clarice, qu'il mit daus celle de Cléon, ſavouroit à longs traits, avec une orgueilleuſe modeſtie, les douceurs de l'adoration. Soyez heureux, leur dit-il, & ceſſez de vous étonner d'un effort qui, tout pénible qu'il eſt, a ſa récompenſe en lui-même. Que ſeroit-ce donc qu'un Philoſophe, ſi la vertu ne lui tenoit pas lieu de tout ? A ces mots il ſe retira comme pour ſe dérober à ſa gloire.

La Préſidente attendoit le Philoſophe. En eſt-ce fait, lui demanda-t-elle ? -- Oui, Madame, ils ſont unis ; je ſuis à moi, & je ſuis à vous. -- Ah ! je triomphe ; vous êtes à moi ! Venez donc que je vous enchaîne. -- Ah ! Madame, dit-il en tombant à ſes genoux, quel empire vous avez pris ſur moi !

O Socrate ! ô Platon ! qu'eſt devenu votre diſciple ? Le reconnoiſſez-vous encore dans cet état d'aviliſſement ? Comme il parloit ainſi, la Préſidente avoit pris un ruban couleur de roſe qu'elle attachoit au cou du Sage, & imitant Lucinde de l'Oracle, avec un air enfantin le plus plaiſant du monde, elle l'apelloit du nom de charmant. Juſte ciel ! que deviendrois-je, ſi quelqu'un ſçavoit....... Ah ! Madame, diſoit-il, fuyons, éloignons-nous d'une ſociété qui nous obſerve ; épargnez-moi l'humiliation. -- Qu'apellez-vous humiliation ? Je veux que vous faſſiez gloire à leurs yeux d'être à moi, de porter ma chaîne. A ces mots la porte s'ouvre, la Préſidente ſe leve tenant le Philoſophe en leſſe. Le voilà, dit-elle à la compagnie, qui l'environna tout-à-coup, le voilà cet homme ſi fier, qui ſoupire à mes genoux pour les beaux yeux de ma caſſette : je vous le livre, mon rôle eſt joué. A ce tableau, le plafond retentit du nom de charmant & de mille éclats de rire. Ariſte s'arrachant les cheveux, déchirant ſes vêtemens de rage, ſe répandit en injures ſur la perfidie des femmes, & alla compoſer un livre contre ſon ſiecle, où il déclara hautement qu'il n'y avoit de ſage que lui.



LA MAUVAISE MERE.

PArmi les productions monſtrueuſes de la nature, on peut compter le cœur d'une mere qui aime l'un de ſes enfans à l'excluſion de tous les autres : je ne parle point d'une tendreſſe éclairée qui diſtingue entre ces jeunes plantes qu'elle cultive, celle qui répond le mieux à ſes premiers ſoins ; je parle d'une tendreſſe aveugle, ſouvent excluſive, quelquefois jalouſe, qui ſe choiſit une idole & des victimes pour ces petits innocens qu'on a mis au monde, & pour qui l'on eſt également obligé d'adoucir le fardeau de la vie. C'eſt de cet égarement ſi commun & ſi honteux pour l'humanité, que je vais donner un exemple.

Dans l'une de nos Provinces maritimes, un Intendant qui s'étoit rendu recommandable par ſa ſévérité à réprimer les vexations de toutes eſpeces, ayant pour principe d'apliquer la faveur au foible, & la rigueur au fort ; cet homme de bien, apellé M. de Carandon, mourut pauvre & preſqu'inſolvable. Il avoit laiſſé une fille que perſonne n'épouſoit, parce qu'elle avoit beaucoup d'orgueil, peu d'agrément, & point de fortune. Un riche & honnête Négociant la rechercha par conſidération pour la mémoire de ſon pere. Il nous a fait tant de bien, diſoit le bon homme Corée ! (c'étoit le nom du Négociant) il eſt bien juſte que quelqu'un de nous le rende à ſa fille. Corée ſe propoſa donc humblement,

&

& Mademoiſelle de Carandon, avec beaucoup de répugnance, conſentit à lui donner la main, bien entendu qu'elle auroit dans ſa maiſon une autorité abſolue. Le reſpect du bon homme pour la mémoire du pere, s'étendoit juſques ſur la fille : il la conſultoit comme ſon oracle ; & ſi quelquefois il lui arrivoit d'avoir un avis différent du ſien, elle n'avoit qu'à proférer ces paroles impoſantes : feu M. de Carandon mon pere..... Corée n'attendoit pas qu'elle achevât pour avouer qu'il avoit tort.

Il mourut aſſez jeune, & lui laiſſa deux enfans, dont elle avoit bien voulu lui permettre d'être le pere. En mourant il croyoit devoir régler le partage de ſes biens ; mais M. de Carandon avoit pour maxime, lui dit-elle, qu'afin de retenir les enfans ſous la dépendance d'une mere, il falloit la rendre diſpenſatrice des biens qui leur étoient deſtinés. Cette loi fut la regle du teſtament de Corée, & ſon héritage fut mis en dépôt dans les mains de ſa femme, avec le droit fatal de le diſtribuer à ſes enfans comme bon lui ſembleroit. De ces deux enfans, l'aîné faiſoit ſes délices ; non qu'il fût plus beau, plus heureuſement né que le cadet, mais elle avoit couru le danger de la vie en le mettant au monde ; il lui avoit fait éprouver le premier les douleurs & la joie de l'enfantement ; il s'étoit emparé de ſa tendreſſe, qu'il ſembloit avoir épuiſée ; elle avoit enfin, pour l'aimer uniquement, toutes les mauvaiſes raiſons que peut avoir une mauvaiſe mere.

Le petit Jacquaut étoit l'enfant de rebut ;

ſa mere ne daignoit preſque pas le voir, & ne lui parloit que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'oſoit lever les yeux devant elle, & ne lui répondoit qu'en tremblant. Il avoit, diſoit-elle, le naturel de ſon pere, une ame du peuple, & ce qu'on apelle l'air de ces gens-là.

Pour l'aîné qu'on avoit pris ſoin de rendre auſſi volontaire, auſſi mutin, auſſi capricieux qu'il étoit poſſible, c'étoit la gentilleſſe même: ſon indocilité s'apelloit hauteur de caractere; ſon humeur, excès de ſenſibilité. On s'aplaudiſſoit de voir qu'il ne cédoit jamais quand il avoit raiſon: or il faut ſçavoir qu'il n'avoit jamais tort. On ne ceſſoit de dire qu'il ſentoit ſon bien, & qu'il avoit l'honneur de reſſembler à Madame ſa mere. Cet aîné, apellé M. de l'Etang, (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laiſſer le nom de Corée;) cet aîné, dis-je, eut des maîtres de toute eſpece: les leçons étoient pour lui ſeul, & le petit Jacquaut en recueilloit le fruit; de maniere qu'au bout de quelques années, Jacquaut ſçavoit tout ce qu'on avoit enſeigné à M. de l'Etang, qui en revanche ne ſçavoit rien.

Les bonnes qui ſont dans l'uſage d'attribuer aux enfans tout le peu d'eſprit qu'elles ont, & qui rêvent tout le matin aux gentilleſſes qu'ils doivent dire dans la journée; les bonnes avoient fait croire à Madame, dont elles connoiſſoient le foible, que ſon aîné étoit un prodige. Les maîtres moins complaiſans, ou plus mal-adroits, en ſe plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tariſſoient point ſur les louan-

ges

ges de Jacquaut: ils ne diſoient pas préciſément que M. de l'Etang fût un ſot, mais ils diſoient que le petit Jacquaut avoit de l'eſprit comme un ange. La vanité de la mere en fut bleſſée; & par une injuſtice qu'on ne croiroit pas être dans la nature, ſi ce vice des meres étoit moins à la mode, elle redoubla d'averſion pour ce petit malheureux, devint jalouſe de ſes progrès, & réſolut d'ôter à ſon enfant gâté l'humiliation du parallele.

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les ſentimens de la nature; mais ce retour ſur elle-même l'humilia ſans la corriger. Jacquaut avoit dix ans, de l'Etang en avoit près de quinze, lorſqu'elle tomba ſérieuſement malade. L'aîné s'occupoit de ſes plaiſirs, & fort peu de la ſanté de ſa mere. C'eſt la punition des meres folles, d'aimer des enfans dénaturés. Cependant on commençoit à s'inquiéter; Jacquaut s'en aperçut, & voilà ſon petit cœur ſaiſi de douleur & de crainte: l'impatience de voir ſa mere ne lui permet plus de ſe cacher. On l'avoit accoutumé à ne paroître que lorſqu'il étoit apellé; mais enfin ſa tendreſſe lui donna du courage. Il ſaiſit l'inſtant où la porte de la chambre eſt entr'ouverte, il entre ſans bruit & à pas tremblans; il s'aproche du lit de ſa mere. Eſt-ce vous, mon fils, demanda-t-elle? Non, ma mere, c'eſt Jacquaut. Cette réponſe naïve & accablante pénétra de honte & de douleur l'ame de cette femme injuſte; mais quelques careſſes de ſon mauvais fils lui rendirent bientôt tout ſon aſcendant; & Jacquaut

n'en fut dans la ſuite ni mieux aimé, ni moins digne de l'être.

A peine Madame Corée fut-elle rétablie, qu'elle reprit le deſſein de l'éloigner de la maiſon : ſon prétexte fut que de l'Etang, naturellement vif, étoit trop ſuſceptible de diſſipation pour avoir un compagnon d'étude, & que les impertinentes prédilections des maîtres pour l'enfant qui étoit le plus humble ou le plus careſſant avec eux, pouvoient fort bien décourager celui dont le caractere plus haut & moins flexible, exigeoit plus de ménagement : elle voulut donc que l'Etang fût l'unique objet de leurs ſoins, & ſe défit du malheureux Jacquaut en l'exilant dans un college.

A ſeize ans l'Etang quitta ſes maîtres de mathématiques, de phyſique, de muſique, &c. comme il les avoit pris ; il commença ſes exercices, qu'il fit à peu près comme ſes études ; & à vingr ans il parut dans le monde avec la ſuffiſance d'un ſot qui a entendu parler de tout, & qui n'a réfléchi ſur rien.

De ſon côté Jacquaut avoit fini ſes humanités, & ſa mere étoit ennuyée des éloges qu'on lui donnoit. Hé bien, dit-elle, puiſqu'il eſt ſi ſage, il réuſſira dans l'Egliſe. Il n'a qu'à prendre ce parti.

Par malheur Jacquaut n'avoit aucune inclination pour l'état Eccléſiaſtique ; il vint ſuplier ſa mere de l'en diſpenſer. Vous croyez donc, lui dit-elle avec une hauteur froide & ſévere, que j'ai de quoi vous ſoutenir dans le monde ? Je vous déclare qu'il n'en eſt rien. La fortune de votre pere n'étoit pas auſſi conſidérable qu'on l'imagine ; à peine

ne suffira-t-elle à l'établissement de votre aîné. Pour vous, Monsieur, vous n'avez qu'à voir si vous voulez courir la carriere des bénéfices, ou celle des armes, vous faire tonsurer ou casser la tête, accepter en un mot un petit collet, ou une Lieutenance d'infanterie, c'est tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit avec respect, qu'il y avoit des partis moins violens à prendre pour le fils d'un Négociant. A ces mots Mademoiselle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils si peu digne d'elle, & lui défendit de paroître à ses yeux. Le jeune Corée, désolé d'avoir encouru l'indignation de sa mere, se retira en soupirant, & résolut de tenter si la fortune lui seroit moins cruelle que la nature. Il aprit qu'un vaisseau étoit sur le point de faire voile pour les Antilles, où il avoit dessein de se rendre. Il écrivit à sa mere pour lui demander son aveu, sa bénédiction, & une pacotille. Les deux premiers arricles lui furent amplement accordés, mais le dernier avec économie.

Sa mere, trop heureuse d'en être délivrée, voulut le voir avant son départ, & en l'embrassant lui donna quelques larmes. Son frere eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux voyage. C'étoient les premieres caresses qu'il avoit reçues de ses parens, son cœur sensible en fut pénétré : cependant il n'osa leur demander de leur écrire, mais il avoit un camarade de college dont il étoit tendrement aimé, il le conjura en partant de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mere.

Celle-

Celle-ci ne fut plus occupée que du soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara pour la robe : on lui obtint des dispenses d'études, & bientôt il fut admis dans le sanctuaire des Loix. Il ne falloit plus qu'un mariage avantageux : on proposa une riche héritiere ; mais on exigea de la veuve la donation des biens. Elle eut la foiblesse d'y consentir, en se réservant à peine de quoi vivre décemment, bien assurée que la fortune de son fils seroit toujours en sa disposition.

A l'âge de vingt-cinq ans M. de l'Etang se trouva donc un petit Conseiller tout rond, négligeant sa femme autant que sa mere, ayant grand soin de sa personne, & fort peu de souci des affaires du Palais. Comme il étoit du bon air qu'un mari eût quelqu'un qui ne fût pas sa femme, l'Etang crut se devoir à lui-même de s'afficher pour homme à bonne fortune. Une jeune personne qu'il lorgna au spectacle, répondit à ses agaceries, le reçut chez elle avec beaucoup de politesse, l'assura qu'il étoit charmant ; ce qu'il n'eut pas de peine à croire ; & dans peu de tems le débarrassa d'un porte-feuille de dix mille écus. Mais comme il n'y a point d'amours éternelles, cette beauté parjure le quitta au bout de trois mois pour un jeune Lord Anglois aussi sot & plus magnifique. L'Etang qui ne concevoit pas comment on renvoyoit un homme comme lui, résolut de s'en venger en prenant une maîtresse plus fameuse encore, & en la comblant de bienfaits. Sa nouvelle conquête lui faisoit mille jaloux ; & quand il se comparoit à cette foule d'adorateurs qui soupiroient en vain pour elle, il avoit le plaisir de

de ſe croire plus aimable, comme il ſe trouvoit plus heureux. Cependant s'étant aperçue qu'il n'étoit pas ſans inquiétude, elle voulut lui prouver qu'il n'étoit rien au monde qu'elle ne fût réſolue à quitter pour lui, & propoſa, pour fuir les importuns, de venir enſemble à Paris oublier tout l'univers, & vivre uniquement l'un pour l'autre. L'Etang fut tranſporté de cette marque de tendreſſe. Tout ſe prépare pour le voyage; ils partent, ils arrivent, & choiſiſſent leur retraite aux environs du Palais Royal. Fatime (c'étoit le nom de cette beauté (demanda & obtint ſans peine un carroſſe pour prendre l'air. L'Etang fut ſurpris du nombre d'amis qu'il trouva dans la bonne ville. Ces amis ne l'avoient jamais vu; mais ſon mérite les attiroit en foule. Fatime ne recevoit chez elle que la ſociété de l'Etang, & il étoit bien ſûr de ſes amis & d'elle. Cette femme charmante avoit cependant une foibleſſe: elle croyoit aux ſonges. Une nuit elle en avoit fait un qui ne pouvoit, diſoit-elle, s'effacer de ſon eſprit. L'Etang voulut ſçavoir quel étoit ce ſonge qui l'occupoit ſi ſérieuſement. J'ai rêvé, lui dit-elle, que j'étois dans un apartement délicieux: c'étoit un lit de damas de trois couleurs, une tapiſſerie & des ſophas aſſortis à ce lit ſuperbe; des trumeaux éblouiſſans de dorures, des cabinets de Boule, des porcelaines du Japon, des magots de la Chine les plus jolis du monde; mais tout cela n'eſt rien. Une toilette étoit dreſſée, je m'aproche, qu'ai-je aperçu! le cœur m'en palpite, un écrin de diamans; & quels diamans encore? l'aigrette la mieux deſſinée

deſſinée, les boucles d'oreilles les plus brillantes, le plus bel eſclavage & une riviere qui ne finiſſoit pas. Oui, Monſieur, je vous le dis, il m'arrivera quelque choſe de ſingulier. Ce ſonge m'a trop vivement frapée, & mes ſonges ne me trompent jamais.

M. de l'Etang eut beau employer toute ſon éloquence à lui perſuader que les ſonges ne ſignifioient rien ; elle lui ſoutint que celui-là devoit ſignifier quelque choſe, & il finit par craindre que quelqu'un de ſes rivaux ne propoſât de l'effectuer. Il fallut donc capituler, &, à quelques circonſtances près, ſe réſoudre à l'accomplir lui-même. L'on juge bien que cette épreuve ne la guérit pas de l'habitude de ſonger : elle y prit goût, & ſongea tant que la fortune du bon homme Corée n'étoit preſque plus elle-même qu'un ſonge. La jeune épouſe de Monſieur l'Etang, à qui ce voyage avoit déplu, demanda d'être ſéparée de bien d'un mari qui l'abandonnoit ; & ſa dot, qu'il fallut rendre, le mit encore plus mal à ſon aiſe.

Le jeu eſt une reſſource. L'Etang prétendoit exceller au piquet, ſes amis, qui faiſoient bourſe commune, parioient tous pour lui, tandis que l'un d'eux jouoit contre. A chaque fois qu'il écartoit, ma foi, diſoit l'un des parieurs, c'eſt bien jouer ! On ne joue pas mieux, diſoit l'autre. Enfin M. de l'Etang jouoit le mieux du monde, mais il n'avoit jamais les as. Tandis qu'on l'expédioit inſenſiblement, la fidelle Fatime, qui s'aperçut de ſa décadence, rêva une nuit qu'elle le quittoit & le quitta le lendemain : cependant comme il eſt humiliant de décheoir, il ſe piqua d'hon-
neur

neur, & ne voulut rien rabattre de ſon faſte; enſorte que dans quelques années il ſe trouva qu'il étoit ruiné.

Il en étoit aux expédiens, lorſque Madame ſa mere, qui n'avoit pas mieux ménagé ſa réſerve, lui écrivit pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il étoit au déſeſpoir; mais que loin de lui pouvoir envoyer des ſecours, il en avoit beſoin lui-même. Déjà l'allarme s'étoit répandue parmi leurs créanciers, & c'étoit à qui ſe ſaiſiroit le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait! diſoit cette mere déſolée; je me ſuis dépouillée de tout pour un fils qui a tout diſſipé.

Cependant, qu'étoit devenu l'infortuné Jacquaut? Jacquaut avec de l'eſprit, la meilleure ame, la plus jolie figure du monde, & ſa petite pacotille, étoit arrivée heureuſement à Saint Domingue. On ſçait combien un François, de bonnes mœurs & de bonne mine, trouve aiſément à s'établir dans les Iſles. Le nom de Corée, ſon intelligence & ſa ſageſſe, lui acquirent bientôt la confiance des habitans. Avec les ſecours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit floriſſante: le commerce qui étoit en vigueur l'enrichit en peu de tems; & dans l'eſpace de cinq ans, il étoit devenu l'objet de la jalouſie des veuves & des filles les plus belles & les plus riches de la colonie. Mais, hélas! ſon camarade de college, qui juſques-là ne lui avoit donné que des nouvelles ſatisfaiſantes, lui écrivit que ſon frere étoit ruiné, & que ſa mere, abandonnée de tout le monde, étoit réduite aux plus affreuſes extrêmités.

Cette

Cette lettre fatale fut arrosée de larmes. — Ah ! ma pauvre mere ! s'écria-t-il, j'irai, j'irai vous secourir. Il ne voulut s'en fier à personne. Un accident, une infidélité, la négligence ou la lenteur d'une main étrangere pouvoient la priver des secours de son fils, & la laisser mourir dans l'indigence & le désespoir. Rien ne doit retenir un fils, se disoit-il à lui-même, quand il y va de l'honneur & de la vie d'une mere.

Avec de tels sentimens, Corée ne fut plus occupé que du soin de rendre ses richesses portatives. Il vendit tout ce qu'il possédoit, & ce sacrifice ne coûta rien à son cœur; mais il ne put refuser des regrets à un trésor plus précieux qu'il laissoit en Amérique. Lucelle, jeune veuve d'un vieux colon, qui lui avoit laissé des biens immenses, avoit jetté sur Corée un de ces regards qui semblent pénétrer jusqu'au fond de l'ame, & en démêler le caractere : l'un de ces regards qui décident l'opinion, qui déterminent le penchant, & dont l'effet subit & confus est pris le plus souvent pour un mouvement sympathique. Elle avoit cru voir dans ce jeune homme tout ce qui peut rendre heureuse une femme honnête & sensible ; & son amour pour lui n'avoit pas attendu la réflexion pour naître & se déveloper. Corée de son côté l'avoit distinguée entre ses rivales, comme la plus digne de captiver le cœur d'un homme sage & vertueux. Lucelle, avec la figure la plus noble & la plus intéressante, l'air le plus animé, cependant le plus modeste, un teint brun, mais plus frais que les roses, des cheveux d'un noir d'ébene,

d'ébene, & des dents d'une blancheur & d'un émail à éblouir, la taille & la démarche des Nymphes de Diane, le ſourire & le regard des compagnes de Vénus; Lucelle, avec tous ces charmes, étoit douée de ce courage d'eſprit, de cette élevation de caractere, de cette juſteſſe dans les idées, de cette droiture dans les ſentimens, qui nous font dire, aſſez mal-à-propos, qu'une femme a l'ame d'un homme. Il n'étoit pas dans les principes de Lucelle de rougir d'une inclination vertueuſe. A peine Corée lui eut-il avoué le choix de ſon cœur, qu'il obtint d'elle ſans détour un pareil aveu pour réponſe: & leur inclination mutuelle, devenue plus tendre à meſure qu'elle étoit plus réfléchie, n'aſpiroit plus qu'au moment d'être conſacrée au pied des autels. Quelques démêlés ſur l'héritage de l'époux de Lucelle, avoient retardé leur bonheur. Ces démêlés alloient finir lorſque la lettre de l'ami de Corée vint l'arracher tout à coup à ce qu'il avoit de plus cher au monde après ſa mere. Il ſe rendit chez la belle veuve, lui montra la lettre de ſon ami, & lui demanda ſon conſeil. Je me flatte, lui dit-elle, que vous n'en avez pas beſoin. Fondez votre bien en effets commerçables, allez au ſecours de votre mere, faites honneur à tout, & revenez, ma fortune vous attend. Si je meurs, mon teſtament vous l'aſſurera; ſi je vis, au lieu d'un teſtament, vous ſçavez quels ſeront vos titres. Corée, pénétré de reconnoiſſance & d'admiration, ſaiſit les mains de cette femme généreuſe, & les arroſa de ſes pleurs; mais comme il ſe répandoit en éloges; allez, lui

lui dit-elle, vous êtes un enfant ; n'ayez donc pas les préjugés de l'Europe. Dès qu'une femme fait quelque chose de passablement honnête, on crie au prodige, comme si la nature ne nous avoit pas donné une ame. A ma place seriez-vous bien flatté de me voir dans l'étonnement, regarder en vous comme un phénomene le pur mouvement d'un bon cœur ? Pardon, lui dit Corée, je devois m'y attendre ; mais vos principes, vos sentimens, l'aisance, le naturel de vos vertus m'enchantent, je les admire sans être surpris. Va, mon enfant, lui dit-elle en le baisant sur les deux joues, je suis à toi telle que Dieu m'a faite. Remplis tes devoirs, & reviens au plutôt.

Il s'embarque, & avec lui il embarque toute sa fortune. Le trajet fut assez heureux jusques vers les Canaries ; mais-là leur vaisseau, poursuivi par un corsaire de Maroc, fut obligé de chercher son salut dans ses voiles. Le corsaire qui le chassoit étoit sur le point de le joindre ; & le Capitaine effrayé du danger de l'abordage, alloit se livrer au pirate. Ah ! ma pauvre mere, s'écria Corée en embrassant la cassette où étoit renfermée toute son espérance ; & puis s'arrachant les cheveux de douleur & de rage, non, dit-il, ce barbare Africain me dévorera plutôt le cœur. Alors s'adressant au Capitaine, à l'équipage, & aux passagers consternés : eh quoi ! mes amis, leur dit-il, nous rendrons-nous lâchement ? Souffrirons-nous que ce brigand nous mene à Maroc chargés de fers, & nous y vende comme des bêtes ? Sommes-nous désarmés ?

Ces gens-là ſont-ils invulnérables, ou ſont-ils plus braves que nous ? Ils veulent aborder ; qu'ils abordent : hé bien, nous nous verrons de près. Sa réſolution ranima les eſprits, & le Capitaine, en l'embraſſant, le loua d'avoir donné l'exemple.

Déjà tout eſt diſpoſé pour la défenſe : le corſaire aborde, les vaiſſeaux ſe heurtent : des deux côtés on voit voler la mort : bientôt les deux navires ſont envelopés dans un tourbillon de fumée & de flamme : le feu ceſſe, le jour renaît, & le fer choiſit ſes victimes. Corée le ſabre à la main, faiſoit un carnage effroyable ; dès qu'il voyoit un Africain ſe jetter ſur ſon bord, il couroit à lui, le fendoit en deux, en s'écriant : ah ! ma pauvre mere. Sa fureur étoit celle d'une lionne qui défend ſes petits : c'étoit le dernier effort de la nature au déſeſpoir ; & l'ame la plus douce, la plus ſenſible qui fut jamais, étoit devenue en ce moment la plus violente & la plus ſanguinaire. Le Capitaine le trouvoit par-tout, l'œil en feu & le bras ſanglant. Ce n'eſt pas un homme, diſoient ſes compagnons, c'eſt un Dieu qui combat pour nous : ſon exemple enflammoit leur courage. Il ſe trouve enfin corps à corps avec le chef de ces barbares. Mon Dieu, s'écria-t-il, ayez pitié de ma mere ; & à ces mots, d'un coup de revers, il ouvre au brigand les entrailles. Dès ce moment la victoire fut décidée : le peu qui reſtoit de l'équipage Maroquin demanda la vie, & fut mis dans les fers. Le vaiſſeau de Corée avec ſa proie, aborde enfin ſur les côtes de France ; & ce digne fils, ſans ſe permettre une nuit de

 repos,

repos, ſe rend avec ſon tréſor auprès de ſa malheureuſe mere. Il la trouve aux bords du tombeau, & dans un état pour elle plus affreux que la mort même, dénuée de tout ſecours, & livrée aux ſoins d'un domeſtique qui, rebuté de ſouffrir l'indigence où elle étoit réduite, lui rendoit à regret les derniers ſoins d'une pitié humiliante. La honte de ſa ſituation lui avoit fait défendre à ce domeſtique de recevoir perſonne que le Prêtre & le Médecin charitable qui la viſitoient quelquefois. Corée demande à la voir, on le refuſe.

Annoncez-moi, dit-il au domeſtique. — Et quel eſt votre nom? — Jacquaut. Le domeſtique s'aproche du lit. Un étranger, dit-il, demande à voir Madame. — Hélas! & quel eſt cet étranger? — Il dit qu'il s'apelle Jacquaut. A ce nom ſes entrailles furent ſi violemment émues, qu'elle faillit à expirer. Ah! mon fils, dit-elle d'un voix éteinte, & en levant ſur lui ſa mourante paupiere: ah! mon fils, dans quel moment venez-vous revoir votre mere: votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant ſi pieux & ſi tendre, de voir cette mere qu'il avoit laiſſée au ſein de l'opulence, de la voir dans un lit entouré de lambeaux, & dont l'image ſouleveroit le cœur, s'il m'étoit permis de la rendre. O! ma mere, s'écria-t-il en ſe précipitant ſur ce lit de douleurs: ſes ſanglots étoufferent ſa voix, & les ruiſſeaux de larmes, dont il inondoit le ſein de ſa mere expirante, furent longtems la ſeule expreſſion de ſa douleur & de ſon amour. Le Ciel me punit, reprit-elle, d'avoir

d'avoir trop aimé un fils dénaturé ; d'avoir.... Il l'interrompit : tout eſt réparé, ma mere, lui dit ce vertueux jeune homme, vivez : la fortune m'a comblé de biens, je viens les répandre au ſein de la nature : c'eſt pour vous qu'ils me ſont donnés. Vivez : j'ai de quoi vous faire aimer la vie. — Ah ! mon cher enfant, ſi je deſire de vivre, c'eſt pour expier mon injuſtice, c'eſt pour aimer un fils dont je n'étois pas digne, un fils que j'ai déshérité. A ces, mots elle ſe couvroit le viſage comme indigne de voir le jour. Ah ! Madame ! s'écria-t-il en la preſſant dans ces bras, ne me dérobez point la vue de ma mere. Je viens à travers les mers la chercher & la ſecourir. Dans ce moment le Prêtre & le Médecin arrivent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les ſeules conſolations que le Ciel m'a laiſſées ; ſans leur charité, je ne ſerois plus. Corée les embraſſe en fondant en larmes. Mes amis, leur dit-il, mes bienfaiteurs ! que ne vous dois-je pas ! Sans vous je n'aurois plus de mere : achevez de la rapeller à la vie. Je ſuis riche, je viens la rendre heureuſe. Redoublez vos ſoins, vos conſolations, vos ſecours ; rendez-la moi. Le Médecin vit prudemment que cette ſituation étoit trop violente pour la malade. Allez, Monſieur, dit-il à Corée, repoſez-vous ſur notre zèle, & n'ayez plus d'autre ſoin que de faire préparer un logement commode & ſain. Ce ſoir Madame y ſera tranſportée.

Le changement d'air, la bonne nourriture, ou plutôt la révolution qu'avoit fait la joie, & le calme qui lui ſuccéda, ranimerent inſenſiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avoit été le principe du mal ; la

consolation en fut le remede. Corée aprit que son malheureux frere venoit de périr misérablement. Je tire le rideau sur le tableau effrayant de cette mort trop méritée. On en déroba la connoissance à une mere sensible, & trop foible encore pour soutenir sans expier un nouvel accès de douleur. Elle l'aprit enfin lorsque sa santé fut plus affermie. Toutes les plaies de son cœur s'ouvrirent, & les larmes maternelles coulerent de ses yeux. Mais le Ciel, en lui ôtant un fils indigne de sa tendresse, lui en rendoit un qui l'avoit méritée par tout ce que la nature a de sensible, & la vertu de plus touchant. Il lui confia les desirs de son ame; c'étoit de pouvoir réunir dans ses bras sa mere & son épouse. Madame Corée saisit avec joie le projet de passer avec son fils en Amérique. Une ville remplie de ses folies & de ses malheurs, étoit pour elle un séjour odieux; & l'instant où elle s'embarqua, lui rendit une nouvelle vie. Le Ciel qui protege la piété, lui accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mere de son amant comme elle auroit reçu sa mere. L'hymen fit de ces amans les époux les plus fortunés, & leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaisirs purs & sereins, qui sont le partage de la vertu.



LA BONNE MERE.

LE ſoin d'une mere pour ſes enfans eſt de tous les devoirs le plus ſaintement obſervé dans la nature. Ce ſentiment univerſel domine toutes les paſſions ; il l'emporte même ſur l'amour de la vie. Il rend le plus féroce des animaux ſenſible & doux, le plus pareſſeux infatigable, le plus timide courageux à l'excès : aucun d'eux ne perd de vue ſes petits, qu'au moment qu'il leur eſt inutile. On ne voit que parmi les hommes les exemples odieux d'un abandon prématuré.

C'eſt ſur-tout au milieu d'un monde où le vice ingénieux à ſe déguiſer prend mille formes ſéduiſantes ; c'eſt-là que le plus heureux naturel demande à être éclairé ſans ceſſe. Plus il y a d'écueils & plus ils ſont cachés, plus la barque fragile de l'innocence & du bonheur a beſoin d'un ſage pilote. Quelle eût été, par exemple, le ſort de Mademoiſelle du Troëne, ſi le Ciel n'eût fait exprès pour elle une mere comme il y en a peu !

Cette veuve reſpectable avoit conſacré à l'éducation de ſa fille unique les plus belles années de ſa vie. Voici quel avoit été ſon calcul dès l'âge de vingt-cinq ans.

J'ai perdu mon époux, diſoit-elle, je n'ai plus que ma fille & moi ; vivrai-je pour moi ? vivrai-je pour elle ? Le monde me ſourit & me plaît encore ; mais ſi je m'y livre, j'abandonne ma fille, & je haſarde

ſon

ſon bonheur & le mien. Supoſons qu'une vie tumultueuſe & diſſipée ait tous les charmes qu'on lui attribue, combien de tems puis-je les goûter ? De mes années qui s'écoulent, combien peu en ai-je à paſſer dans le monde ? combien dans la ſolitude & dans le ſein de mon enfant ? Ce monde qui m'apelle aujourd'hui me renverra bientôt ſans pitié ; & ſi ma fille s'eſt oubliée à mon exemple, ſi elle eſt malheureuſe par ma négligence, quelle ſera ma conſolation ? Embelliſſons de bonne-heure ma retraite : rendons-la douce autant qu'honorable, & ſacrifions à ma fille, qui eſt tout pour moi, cette multitude étrangere, a qui dans peu je ne ſerai plus rien.

Dès-lors cette mere ſi ſage fut l'amie & la compagne de ſa fille. Mais obtenir ſa confiance n'étoit pas l'ouvrage d'un jour.

Emilie (c'étoit le nom de la jeune perſonne) avoit reçu de la nature une ame ſuſcéptible des plus vives impreſſions ; & ſa mere qui l'étudioit ſans ceſſe, éprouvoit une joie inquiéte en s'apercevant de cette ſenſibilité qui fait tant de mal & tant de bien. Heureux, diſoit-elle quelquefois, heureux l'époux qu'elle aimera, s'il eſt digne de ſa tendreſſe ; ſi par l'eſtime & l'amitié il ſçait lui rendre précieux les ſoins qu'elle prendra pour lui plaire ! Mais malheur à lui s'il l'humilie & s'il la rebute, ſa délicateſſe bleſſée ſera leur ſuplice à tous deux. Je vois que s'il m'échape à moi-même un reproche, une plainte legere qu'elle n'ait pas méritée, des larmes ameres coulent de ſes yeux : ſon cœur flétri ſe décourage. Rien n'eſt plus facile

facile à conduire, ni plus facile à effaroucher.

Quelque modeſte que fût la vie de Madame du Troëne, elle étoit conforme à ſon état, & relative au deſſein qu'elle avoit de s'éclaircir à loiſir ſur le choix d'un époux digne d'Emilie. Une foule d'aſpirans, épris des charmes de la fille, faiſoient, ſelon l'uſage, une cour aſſidue à la mere. De ce nombre étoit le Marquis de Verglan, qui pour ſon malheur étoit doué de la plus jolie figure. Son miroir & les femmes le lui avoient dit tant de fois qu'il avoit bien fallu le croire. Il s'écoutoit avec complaiſance, ſe voyoit avec volupté, ſe ſourioit à lui-même, & ne ceſſoit de s'aplaudir. Il n'y avoit rien à dire ſur ſa politeſſe; mais elle étoit ſi froide & ſi légere en comparaiſon des attentions dont il s'honoroit, qu'on voyoit clairement qu'il occupoit la premiere place dans ſon eſtime. Il auroit eu ſans y penſer toutes les graces naturelles: il les gâtoit en les affectant. Du côté de l'eſprit, il ne lui manquoit que de la juſteſſe, ou plutôt de la réflexion. Perſonne n'eût parlé mieux que lui, s'il avoit ſçu ce qu'il alloit dire. Mais ſon premier ſoin étoit d'avoir un avis qui ne fût pas celui d'un autre. Qu'il eût tort, ou qu'il eût raiſon, cela lui étoit aſſez égal, il étoit ſûr d'éblouir, de ſéduire, de perſuader ce qu'il vouloit. Il ſçavoit par cœur tous ces petits propos de toilette, tous ces jolis mots qui ne diſent rien. Il étoit au fait de toutes les anecdotes galantes de la ville & de la cour: quel étoit l'amant de la veille, celui du jour, celui du lendemain; & combien de fois dans

l'année

l'année telle & telle en avoient changé. Il connoissoit même quelqu'un qui avoit refusé d'être sur la liste, & qui auroit suplanté tous ses rivaux, s'il avoit voulu s'en donner le soin.

Ce jeune fat étoit le fils d'un ancien ami de M. du Troëne, & la veuve en parloit à sa fille avec une sorte de pitié. C'est dommage, disoit-elle, que l'on gâte ce jeune homme, il étoit bien né, il pouvoit réussir. Il n'avoit déjà que trop bien réussi dans le cœur d'Emilie. Ce qui est ridicule aux yeux d'une mere, ne l'est pas toujours aux yeux de sa fille. La jeunesse est indulgente pour la jeunesse; & il y a de jolis défauts.

Verglan de son côté trouvoit Emilie assez belle, seulement un peu trop simple : mais cela pouvoit se former. Il ne prenoit qu'un soin très-léger de lui plaire; mais quand la premiere impression est faite, tout contribue à l'aprofondir. La dissipation même de ce jeune étourdi étoit un nouvel attrait pour Emilie : elle y voyoit le danger de le perdre, & rien n'accélere comme la jalousie, les progrès de l'amour naissant.

En rendant compte de sa vie à Madame du Troëne, Verglan se donnoit, comme de raison, pour l'homme du monde le plus desiré.

Madame du Troëne lui donnoit, avec ménagement, quelque leçon de modestie; mais il protestoit que personne n'étoit moins avantageux que lui; qu'il sçavoit à merveille que ce n'étoit pas pour lui qu'on le recherchoit : que sa naissance y faisoit beaucoup, & qu'il devoit le reste à son esprit & à sa figure : qualités qu'il ne s'étoit pas données, & dont il n'avoit garde de se prévaloir.

Pour

Plus Emilie avoit de plaiſir à le voir & à l'entendre, plus elle avoit ſoin de diſſimuler. Un reproche de ſa mere eût fait dans ſon ame une plaie profonde ; & cette ſenſibilité délicate la rendoit craintive à l'excès.

Cependant les charmes d'Emilie, dont Verglan étoit ſi foiblement touché, avoient inſpiré l'amour le plus tendre au ſage & modeſte Belzors. Un eſprit juſte & un cœur droit formoient la baſe de ſon caractere. Sa figure douce & ouverte s'ennobliſſoit encore par la haute idée qu'on avoit de ſon ame ; car on eſt diſpoſé naturellement à chercher & à croire démêler dans les traits d'un homme ce que l'on ſçait qu'il a dans le cœur.

Belzors en qui la nature avoit été dirigée au bien dès l'enfance, jouiſſoit de l'avantage ineſtimable de pouvoir s'y abandonner ſans précaution & ſans contrainte. La décence, l'honnêteté, la candeur, cette franchiſe qui gagne la confiance, cette ſévérité de mœurs qui imprime le reſpect, avoient en lui l'aiſance libre de l'habitude. Ennemi du vice, mais ſans faſte ; indulgent, aux ridicules, mais ſans en contracter aucun ; docile aux uſages innocens, incorruptible aux mauvais exemples, il ſurnageoit au torrent du monde ; aimé, reſpecté de ceux mêmes dont ſa vie étoit la cenſure, & auxquels l'eſtime publique avoit coutume de l'opoſer pour humilier leur orgueil.

Madame du Troëne, enchantée du caractere de ce jeune homme, l'avoit choiſi au fond de ſon cœur comme le plus digne époux qu'elle pût donner à ſa fille. Elle ne tariſſoit point ſur ſon éloge ; Emilie aplaudiſſoit

dissoit avec la modestie de son âge. Madame du Troëne se méprit à l'air ingénu & gracieux que sa fille avoit auprès de lui. Comme l'estime qu'il lui inspiroit n'étoit mêlée d'aucun sentiment qu'il fallût cacher, Emilie étoit à son aise.

Il s'en falloit bien qu'elle fût aussi libre, aussi tranquille avec le dangereux Verglan; & la situation pénible où la mettoit sa presence, ressembloit assez à l'ennui. Si Madame du Troëne parloit de lui en bien, Emilie baissoit les yeux, & gardoit le silence. Il me semble, ma fille, disoit Madame du Troëne, que vous ne goûtez pas ces graces légeres & brillantes dont le monde fait tant de cas. Je ne m'y connois point, Madame, disoit Emilie en rougissant. La bonne mere dissimuloit sa joie : elle croyoit voir dans le cœur d'Emilie la vertu simple & modeste de Belzors triompher de tous les petits vices aimables de Verglan & de ses pareils. Un accident léger en aparence, mais frapant pour une mere attentive & clairvoyante, vint la tirer de son illusion.

L'un des talens d'Emilie étoit la peinture au pastel. Elle avoit choisi le genre des fleurs comme le plus analogue à son âge. Il paroît si naturel de voir éclorre une rose sous la main de la beauté! Verglan, par un goût aprochant du sien, aimoit passionnément les fleurs : on ne le voyoit jamais sans un bouquet le plus joli du monde.

Un jour les yeux de Madame du Troëne s'étoient attachés par aventure sur le bouquet de Verglan. Le lendemain elle s'aperçut qu'Emilie, sans y songer peut-être, en dessinoit

deſſinoit les fleurs. Il étoit tout ſimple que les fleurs qu'elle avoit vues la veille, lui fuſſent encore preſentes, & vinſſent comme d'elles-mêmes s'offrir au bout de ſes crayons; mais ce qui n'étoit pas auſſi ſimple, c'étoit l'air d'enthouſiaſme qu'elle avoit en les deſſinant. Ses yeux brilloient du feu du génie, ſa bouche ſourioit amoureuſement à chaque trait de ſa main, & un coloris plus animé que celui des fleurs qu'elle vouloit peindre, ſe répandoit ſur ſes belles joues. Etes-vous contente de votre ſéance, lui dit ſa mere négligemment? Il n'eſt pas poſſible, répondit Emilie, de bien rendre la nature quand on ne l'a pas ſous les yeux. Il étoit vrai cependant qu'elle ne l'avoit jamais plus fidelement exprimée.

Quelques jours après Verglan revint avec des fleurs nouvelles. Madame du Troëne ſans affectation les obſerva l'une après l'autre, & dans la prochaine leçon d'Emilie, le bouquet de Verglan fut deſſiné. La bonne mere continua d'obſerver, & chaque épreuve confirmant ſes ſoupçons, redoubla ſon inquiétude. Hélas! dit-elle, je m'allarme peut-être de quelque choſe de très-innocent. Voyons cependant ſi elle y entend malice.

Les études & les talens d'Emilie étoient un ſecret pour la ſociété de ſa mere. Comme elle n'avoit eu deſſein que de lui aſſurer par-là des loiſirs agréables, de lui faire goûter la ſolitude, & de ſauver ſon imagination des dangers de la rêverie, & ſon ame active & ſenſible des ennuis de l'oiſiveté; Madame du Troëne ne tiroit, ni pour elle, ni

pour ſa fille, aucune vanité de ces dons qu'elle cultivoit avec tant de ſoin. Mais un jour qu'elles étoient ſeules avec Belzors, & que l'entretien rouloit ſur l'avantage précieux de s'occuper & de ſe ſuffire ; ma fille, dit Madame du Troëne, s'eſt fait un amuſement qu'elle goûte de plus en plus. Je veux que vous voyiez de ſes deſſeins. Emilie ouvrit ſon porte-feuille, & Belzors enchanté ne ſe laſſoit point de l'admirer dans ſon ouvrage. Qu'ils ſont doux & purs, diſoit-il, les plaiſirs de l'innocence ! le vice a beau ſe tourmenter, il n'en aura jamais de pareils. Avouez, Mademoiſelle, que l'heure du travail paſſe vîte ? Hé bien, vous l'avez fixée : la voilà qui ſe retrace & ſe reproduit à vos yeux. Le tems n'eſt perdu que pour les oiſifs. Madame du Troëne l'écoutoit avec une complaiſance ſecrete. Emilie trouvoit ſes propos très-ſenſés, mais elle n'en étoit point touchée.

Quelques jours après Verglan vint les voir. Sçavez-vous, dit Madame du Troëne, que ma fille a reçu des éloges de Belzors ſur ſon talent pour le deſſein ? Je veux auſſi que vous en ſoyez juge. Emilie interdite, rougit, balbutia, dit qu'elle n'avoit rien de fini, & conjura ſa mere d'attendre qu'elle eût quelque morceau digne d'être vu. Elle ne ſe doutoit pas que ſa mere lui tendoit un piége. Puiſqu'il y a du myſtere, il y a de l'intention, dit cette mere clairvoyante ; elle a craint que Verglan ne reconnut ſes fleurs, & qu'il ne pénétrât le motif ſecret du plaiſir qu'elle a eu à les peindre. Ma fille aime ce jeune étourdi ; mes craintes n'étoient que trop fondées.

Madame du Troëne, ſollicitée de tous côtés, ſe retranchoit encore ſur la jeuneſſe d'Emilie, & ſur la réſolution qu'elle avoit priſe elle-même de ne pas la gêner dans ſon choix. Cependant ce choix l'allarmoit. Ma fille, diſoit-elle, va préférer Verglan; il y a du moins lieu de le croire, & ce jeune homme a tout ce qu'il faut pour rendre ſa femme malheureuſe. Si je déclare ma volonté à Emilie, ſi je la lui laiſſe entrevoir, elle ſe fera une loi d'y ſouſcrire ſans ſe plaindre, elle épouſera un homme qu'elle n'aime point, & le ſouvenir de celui qu'elle aime la pourſuivra dans les bras d'un autre. Je connois ſon ame, elle ſera la victime de ſon devoir. Mais eſt-ce à moi d'ordonner ce douloureux ſacrifice? A Dieu ne plaiſe! non, je veux que ſon inclination la décide; mais je puis diriger ſon inclination en l'éclairant, & voilà le ſeul uſage légitime de l'autorité qui m'eſt confiée. Je ſuis ſûre de la bonté du cœur, de la juſteſſe de l'eſprit de ma fille; ſupléons par les lumieres de mon âge à l'inexpérience du ſien, qu'elle voie par les yeux de ſa mere, & qu'elle croie, s'il eſt poſſible, ne conſulter que ſon penchant.

Toutes les fois que Verglan & Belzors ſe trouvoient enſemble chez Madame du Troëne, elle engageoit l'entretien ſur les mœurs, les uſages, les maximes du monde. Elle animoit la contradiction, &, ſans prendre aucun parti, donnoit à leur caractere la liberté de ſe déveloper. Ces petites aventures dont la ſociété fourmille, & qui entretiennent l'oiſive curioſité des cercles

de Paris, donnoient le plus ſouvent matiere à leurs réflexions. Verglan léger, tranchant & vif, étoit conſtamment du parti de la mode. Belzors, d'un ton plus modeſte, ne laiſſoit pas que de défendre le parti des bonnes mœurs avec une noble franchiſe.

L'arrangement du Marquis d'Auberive avec ſa femme faiſoit alors la nouvelle des ſoupers. On diſoit qu'après une querelle aſſez vive & des plaintes ameres de part & d'autre ſur leur mutuelle infidélité, ils étoient convenus qu'ils ne ſe devoient rien; qu'ils avoient fini par rire de la ſottiſe qu'ils avoient eue d'être jaloux ſans être amoureux; que d'Auberive conſentoit à voir le Chevalier de Clanche, amant de ſa femme, & qu'elle avoit promis de ſon côté de recevoir le mieux du monde la Marquiſe de Talbe, à qui d'Auberive faiſoit la cour; que la paix avoit été ratifiée dans un ſouper, & que jamais deux couples d'amans n'avoient été de meilleure intelligence.

A ce recit, Verglan s'écria que rien n'étoit plus ſage. On parle du bon vieux tems, diſoit-il, que l'on me cite un exemple des mœurs de nos peres qui ſoit comparable à celui-ci. Autrefois une infidélité mettoit le feu à la maiſon; l'on enfermoit, l'on battoit ſa femme. Si l'époux uſoit de la liberté qu'il s'étoit réſervée, ſa triſte & fidelle moitié étoit obligée de dévorer ſon injure, & de gémir au fond de ſon ménage comme dans une obſcure priſon. Si elle imitoit ſon volage époux, c'étoit avec des dangers terribles. Il n'y alloit pas de moins que de la vie

vie pour ſon amant & pour elle-même. On avoit eu la ſottiſe d'attacher l'honneur d'un homme à la vertu de ſon épouſe ; & le mari, qui n'étoit pas moins galant homme, en cherchant fortune ailleurs, devenoit le ridicule objet du mépris public, au premier faux pas que faiſoit Madame. En honneur, je ne conçois pas comment dans ces ſiecles barbares on avoit le courage d'épouſer. Les nœuds de l'Hymen étoient une chaîne. Aujourd'hui voyez la complaiſance, la liberté, la paix régner au ſein des familles. Si les époux s'aiment, à la bonne heure, ils vivent enſemble, ils ſont heureux. S'ils ceſſent de s'aimer, ils ſe le diſent en honnêtes gens, & ſe rendent l'un à l'autre la parole d'être fidèles. Ils ceſſent d'être amans ; ils ſont amis. C'eſt ce que j'apelle des mœurs ſociales, des mœurs douces. Cela donne envie de ſe marier. Vous trouvez donc tout ſimple, lui demanda Madame du Troëne, d'être la confidente de ſon mari, & le complaiſant de ſa femme ? Aſſurément., pourvu que cela ſoit mutuel. N'eſt-il pas juſte d'accorder ſa confiance à qui nous honore de la ſienne, & de ſe rendre tour-à-tour dans la vie les offices de l'amitié ? Peut-on avoir une meilleure amie que ſa femme, un ami plus ſûr & plus intime que ſon mari ? Avec qui ſera-t-on libre, ſi ce n'eſt avec la perſonne qui par état ne fait qu'un avec nous ? & quand par malheur on ne trouve plus le plaiſir chez ſoi, qu'a-t-on de mieux à faire que de le chercher ailleurs, & de l'y ramener chacun de ſon côté, ſans jalouſie & ſans obſtacle ?

Rien de plus riant, dit Belzors, que cette méthode nouvelle; mais nous avons encore vous & moi bien du chemin à faire avant que de la goûter ſincérement. D'abord, il faut pouvoir ſe paſſer de ſa propre eſtime, de celle de ſa femme & de ſes enfans; il faut pouvoir s'accoutumer à regarder ſans répugnance, comme une moitié de ſoi-même, quelqu'un que l'on mépriſe aſſez pour le livrer........ Bon, reprit Verglan; préjugés que tous les ſcrupules? Qui empêche qu'on ne s'eſtime l'un l'autre s'il eſt décidé qu'il n'y a plus aucune honte à tout cela? Quand cela ſera décidé, dit Belzors, tous les liens de la ſociété ſeront rompus. La ſainteté inviolable des nœuds de l'Hymen fait la ſainteté des nœuds de la nature. Souviens-toi, mon ami, que s'il n'y a pas de devoir ſacré pour les époux, il n'y en aura guére pour les enfans. Tous ces liens tiennent l'un à l'autre. Les querelles de ménage étoient violentes du tems de nos peres; mais la maſſe des mœurs étoit ſaine, la plaie ſe refermoit auſſi-tôt. Aujourd'hui c'eſt un corps languiſſant, qu'un poiſon lent pénetre & conſume. D'un autre côté, mon cher Verglan, nous n'avons pas encore l'idée de ces joies pures & intimes que goûtoient deux époux au ſein de leur famille? de cette union qui faiſoit les délices de leur jeuneſſe, & la conſolation de leurs vieux ans. Qu'aujourd'hui une mere ſoit affligée des égaremens de ſon fils, qu'un pere ſoit accablé de quelques revers de fortune; ſont-ils un refuge, un apui l'un pour l'autre? Ils ſont obligés de chercher au-dehors où dépoſer

poſer leur peine ; & le ſoulagement eſt bien foible de la part des étrangers.

Tu parles comme un oracle, mon ſage Belzors, diſoit Verglan. Mais qui t'a dit que deux époux ne fiſſent pas mieux de s'aimer, d'être fidèles toute leur vie ? Je veux ſeulement, ſi par malheur ce goût mutuel vient à ceſſer, qu'on ſe conſole & qu'on s'arrange, ſans qu'il ſoit défendu à ceux qui ſe ſeroient aimés du tems de nos peres, de s'aimer de même, ſi le cœur leur en dit. En effet, dit Madame du Troëne, qu'eſt-ce qui les empêche ? — Qu'eſt-ce qui les empêche, Madame, reprit Belzors ? L'uſage, l'exemple, le bon ton, la facilité à vivre ſans honte au gré de leurs deſirs. Verglan m'avouera ſans peine qũe la vie que l'on mene dans le monde eſt agréable : & naturellement il eſt aſſez doux de changer d'objet : notre foibleſſe même nous y invite. Qui réſiſtera donc à ce penchant ſi l'on nous ôte le frein des mœurs ? Moi je n'ôte rien, dit Verglan, mais je veux que chacun puiſſe vivre à ſa guiſe, & j'aprouve fort le parti qu'ont pris d'Auberive & ſa femme, de ſe paſſer réciproquement ce qu'on apelle des torts. S'ils ſont contens, tout le monde doit l'être.

Comme il achevoit ces mots, on annonça le Marquis d'Auberive. Ah ! Marquis, tu viens fort à propos, lui dit Verglan. Dis-nous, je te prie, ſi ton hiſtoire eſt vraie. On prétend que ta femme te paſſe la rhubarbe, & que tu lui paſſes le ſéné. Bon ! quelle folie, dit d'Auberive avec indolence ! — J'ai ſoutenu que rien n'étoit plus raiſonnable ;

raiſonnable ; mais voilà Belzors qui te condamne ſans apel. — Pourquoi donc ? eſt-ce qu'il n'en eût pas fait autant ? Ma femme eſt jeune & jolie : elle eſt coquette, cela eſt tout ſimple. Au fonds pourtant je la crois fort honnête ; mais quand elle ſe ſeroit un peu moins, il faut bien que juſtice ſe faſſe. Je conçois cependant qu'un homme plus jaloux que moi me condamne, mais ce qui m'étonne, c'eſt que Belzors ſoit le premier. Je n'ai juſqu'ici reçu que des éloges. Rien n'eſt plus naturel que mon procédé : & tout le monde m'en félicite comme de quelque choſe de merveilleux ; il ſemble qu'on ne me croit pas aſſez de bon ſens pour prendre un parti raiſonnable. En homme d'honneur, je ſuis confus des complimens que j'en reçois. Quant à Meſſieurs les Rigoriſtes, je les honore beaucoup ; mais je vis pour moi-même. Que chacun en faſſe autant, le plus heureux ſera le plus ſage. Au reſte, comment ſe porte la Marquiſe, lui demanda Madame du Troëne, pour changer de propos. — A merveille, Madame, hier encore nous ſoupâmes enſemble, & je ne la vis jamais de ſi belle humeur. Je gage, dit Verglan, que tu la reprendras quelque jour. — Ma foi, cela pourroit bien être : déjà même hier, au ſortir de table, je me ſuis ſurpris lui diſant des douceurs.

Cette premiere épreuve fit la plus vive impreſſion ſur l'eſprit d'Emilie. Sa mere qui s'en aperçut laiſſa un libre cours à ſes réflexions, mais pour la mettre ſur la voie : j'admire, lui dit-elle, comme les opinions dépendent des caracteres. Voilà deux jeu-
nes

nes gens élevés avec le même ſoin, tous deux imbus des mêmes principes d'honnêteté & de vertu : voyez cependant comme ils différent l'un de l'autre ! & chacun d'eux croit avoir raiſon. Le cœur d'Emilie faiſoit de ſon mieux pour excuſer dans Verglan le tort d'avoir pris les mœurs de ſon ſiecle. Avec quelle légereté, diſoit-elle, on traite la pudeur & la foi ! comme on ſe joue de ce qu'il y a de plus ſacré dans la nature ; & Verglan donne dans ces travers ! que n'a-t-il l'ame de Belzors !

Quelque tems après, Emilie & ſa mere étant au ſpectacle, Belzors & Verglan ſe preſenterent à leur loge, & Madame du Troëne les invita l'un & l'autre de s'y placer. On jouoit Inès. La ſcene des enfans fit dire à Verglan quelques bons mots, qu'il donnoit pour d'excellentes critiques. Belzors, ſans l'écouter, fondoit en larmes, & ne s'en cachoit pas. Son rival le plaiſanta ſur ſa foibleſſe. Quoi ! lui dit-il, des enfans te font pleurer ! Et que voulez-vous donc qui me touche, dit Belzors ? Oui, je l'avoue : je n'entends jamais ſans treſſaillir les tendres noms de pere & de mere ; le pathétique de la nature me pénetre, l'amour même le plus touchant m'intéreſſe, m'émeut beaucoup moins. Inès fut ſuivie de Nanine : & quand ce vint au dénouement, oh ! dit Verglan, cela paſſe le jeu. Que Dolban aime cette petite fille, à la bonne heure, mais l'épouſer, me paroît un peu fort. C'eſt peut-être une folie, reprit Belzors : mais je m'en ſens capable : quand la vertu & la beauté ſont réunies, je ne réponds

ponds plus de ma tête. Aucun de leurs propos n'échapoit à Madame du Troëne : Emilie, plus attentive encore, rougiſſoit de l'avantage que Belzors avoit ſur ſon rival. Après le ſpectacle ils virent paſſer le Chevalier d'Olcet en pleureuſes. Qu'eſt-ce donc, Chevalier, lui dit Verglan d'un air léger ? C'eſt un vieil oncle à moi, répond d'Olcet, qui a eu la bonté de me laiſſer dix mille écus de rente. — Dix mille écus ! viens donc que je t'embraſſe. Cet oncle-là eſt un galant homme. Dix mille écus ! il eſt charmant. Belzors l'embraſſant à ſon tour, lui dit : Chevalier, je m'afflige avec vous de ſa mort : je ſçais que vous penſez trop bien pour en concevoir une joie dénaturée. — Il m'a long-tems ſervi de pere, dit le Chevalier confus de l'air riant qu'il avoit pris : mais vous ſçavez qu'il étoit ſi vieux ! C'eſt un motif de patience reprit Belzors avec douceur ; mais ce n'en eſt pas un de conſolation. Un bon parent eſt le meilleur de tous les amis, & le bien qu'il vous a laiſſé n'en paieroit pas un ſemblable. C'eſt un triſte ami qu'un vieil oncle, dit Verglan ; &, dans la regle, il faut que chacun vive à ſon tour. Les jeunes gens ſeroient fort à plaindre, ſi les vieillards étoient immortels. Belzors changea de propos, pour épargner à Verglan une replique humiliante. A chaque trait de ce contraſte, le cœur d'Emilie étoit cruellement déchiré. Madame du Troëne vit avec joie l'air reſpectueux & ſenſible qu'elle prit avec Belzors, & l'air froid & chagrin dont elle répondoit aux gentilleſſes de Verglan ; mais pour ménager une nou-

velle épreuve, elle les invita l'un & l'autre à ſouper.

On joua, Verglan & Belzors firent un trictrac tête-à-tête. Verglan n'aimoit que le gros jeu, Belzors jouoit le jeu qu'on vouloit. La partie étoit intéreſſante. Mademoiſelle du Troëne fut du nombre des ſpectateurs, & la bonne mere, en faiſant ſon tri, ne laiſſoit pas d'avoir l'œil ſur ſa fille, & de lire ſur ſon viſage ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. La fortune favoriſa Belzors. Emilie, quelque mécontente qu'elle fût de Verglan, avoit le cœur trop bon pour ne pas ſouffrir en le voyant s'engager dans une perte ſérieuſe. Le jeune étourdi ne ſe poſſédoit plus; il ſe piqua, il doubla ſon jeu; avant le ſouper, il en étoit au point de jouer ſur ſa parole. L'humeur l'avoit pris: il fit ſon poſſible pour être enjoué: mais l'altération de ſon viſage en écartoit la joie. Il s'aperçut lui-même qu'on le plaignoit, & qu'on ne rioit pas de quelques mots plaiſans qu'il tâchoit de dire; il en fut humilié, & le dépit alloit s'en mêler ſi l'on n'eût pas quitté la table. Belzors, que ni ſon bonheur, ni le chagrin de ſon rival n'avoient ému, fut doux & modeſte, ſelon ſa coutume. Ils ſe remirent au jeu. Madame du Troëne, qui avoit fini ſa partie, vint aſſiſter à celle-ci, très-inquiéte de l'iſſue qu'elle auroit, mais deſirant qu'elle fît ſon impreſſion ſur l'ame d'Emilie. Le ſuccès paſſa ſon attente. Verglan perdoit l'impoſſible. Le tremblement de ſa main & la pâleur de ſon viſage, exprimoient le trouble qu'il vouloit cacher. Belzors, avec une complaiſance inépuiſable,

puiſable, lui donna des revanches tant qu'il en voulut : & quand, à force de doubler le jeu, il eut laiſſé Verglan s'acquitter juſqu'à une ſomme raiſonnable : ſi vous le trouvez bon, dit-il, nous nous en tiendrons-là ; je crois pouvoir gagner honnêtement ce que j'étois réſolu à perdre. Tant de modération & de ſageſſe excita dans l'aſſemblée un murmure d'aplaudiſſement. Le ſeul Verglan y parut inſenſible, & dit en ſe levant, d'un air de dédain : ce n'étoit pas la peine de jouer ſi long-tems.

Emilie ne dormit pas de la nuit, tant ſon ame étoit agitée de ce qu'elle venoit de voir & d'entendre. Quelle différence, diſoit-elle ! Et par quel caprice faut-il que je ſoupire d'être éclairée ? La ſéduction ne devroit-elle pas ceſſer dès qu'on s'aperçoit que l'on eſt ſéduite ? J'admire l'un & j'aime l'autre. Quelle eſt cette méſintelligence entre le cœur & la raiſon, qui fait que l'on chérit encore ce que l'on ceſſe d'eſtimer ?

Le matin, ſelon ſon uſage, elle parut au lever de ſa mere. Je te trouve changée, lui dit Madame du Troëne. — Oui, ma mere, je le ſuis beaucoup. — Eſt-ce que tu n'as pas bien dormi ? — Fort peu, dit-elle avec un ſoupir. — Il faut cependant tâcher d'être jolie, car je te mene ce ſoir aux Tuilleries, où tout Paris doit s'aſſembler. Je me plaignois que le plus beau jardin de l'univers fût abandonné : je ſuis bien-aiſe qu'on y revienne.

Verglan ne manqua pas de s'y rendre, & Madame du Troëne le retint auprès d'elle. Le coup d'œil de cette promenade avoit l'air

l'air d'un enchantement. Mille beautés, dans tout l'éclat d'une parure éblouissante, étoient assises autour de ce bassin, dont la sculpture a décoré l'enceinte. L'allée superbe, que ce bassin couronne, étoit remplie de ces jeunes nymphes qui, par leurs charmes & leurs talens, attirent les desirs sur leurs pas. Verglan les connoissoit toutes, & leur sourioit en les suivant des yeux. Celle-ci, disoit-il, c'est Fatmé. Rien n'est plus tendre, plus sensible. Elle vit comme un ange avec Cléon : il lui a donné vingt mille écus en six mois, ils s'aiment comme deux tourterelles. Celle-là est la célebre Corine : sa maison est le temple du luxe ; ses soupers sont les plus brillans de Paris : elle en fait les honneurs avec des graces qui nous enchantent. Voyez-vous cette blonde si modeste, & dont les regards se promenent languissamment de tous côtés ? Elle a trois amans, dont chacun se flatte d'être le seul heureux. C'est un plaisir de la voir au milieu de ses adorateurs, leur distribuer des faveurs légeres, & leur persuader tour à tour qu'elle se joue de leurs rivaux. C'est un modèle de coquetterie, & personne ne trompe son monde avec tant d'adresse & de légereté. Elle ira loin, sur ma parole, & je le lui ai déjà prédit. Vous êtes donc dans sa confidence, demanda Madame du Troëne ? — Oh ! oui, ce n'est pas avec moi qu'elles dissimulent : elles me connoissent, elles sçavent bien qu'on ne m'en impose pas. Et vous, Belzors, dit Madame du Troëne au sage & vertueux jeune homme qui venoit de les aborder, êtes-vous initié à ces mysteres ?

teres ? — Non, Madame, je veux croire que tout cela eſt fort amuſant, mais le charme en fait le danger. Madame du Troëne obſerva que les honnêtes femmes recevoient d'un air froid & réſervé le ſalut riant & familier de Verglan, tandis qu'elles répondoient avec l'air de l'eſtime & de l'amitié au ſalut reſpectueux de Belzors. Elle plaiſanta Verglan ſur cette diſtinction, afin d'en faire apercevoir Emilie. Il eſt vrai, dit-il, Madame, qu'on me tient à rigueur en public, mais tête-à-tête on m'en dédommage.

De retour chez elle avec eux, elle reçut la viſite d'Eléonore, jeune veuve d'une rare beauté. Eléonore parla du malheur qu'elle avoit eu de perdre un époux eſtimable ; elle en parla, dis-je, avec tant de ſenſibilité, de candeur & de grace, que Madame du Troëne, Emilie & Belzors l'écoutoient les larmes aux yeux. Pour une femme jeune & belle, dit Verglan d'un ton badin, un mari eſt une perte légere & facile à réparer. Non pas pour moi, Monſieur, dit la tendre & modeſte Eléonore ; un mari qui honoroit une femme de mon âge, de ſon eſtime & de ſa confiance, & dont la tendreſſe délicate n'eut jamais ni les craintes de la jalouſie, ni les négligences de l'habitude, n'eſt pas de ceux qu'on remplace aiſément. Il étoit ſans doute d'une jolie figure, demanda Verglan ? — Non, Monſieur, mais ſon ame étoit belle. Une belle ame, reprit Verglan d'un air dédaigneux, une belle ame ! Etoit-il jeune au moins ? Point du tout, il étoit dans l'âge
où

où l'on est sensé quand on a de quoi l'être. — Mais s'il n'étoit ni jeune, ni joli, je ne vois pas de quoi vous désoler. La confiance, l'estime, les procédés honnêtes vont tous seuls avec une femme aimable; rien de tout cela ne peut vous manquer. Croyez-moi, Madame, le point essentiel est de vous assortir du côté de l'âge & de la figure, d'unir les graces avec les amours; en un mot, d'épouser un joli homme, ou de garder votre liberté. Vos conseils sont les plus galans du monde, dit Eléonore en s'en allant; mais par malheur ils sont déplacés. Voilà une belle prude, dit Verglan dès qu'elle fut sortie. La pruderie, Monsieur, reprit Madame du Troëne, est une copie exagérée de la sagesse & de la raison, & je ne vois rien dans Eléonore que de simple & de naturel. Pour moi, dit Belzors, je la trouve aussi respectable qu'elle est belle. Respecte, mon ami, respecte, reprit Verglan avec vivacité; qui t'en empêche? Elle seule peut le trouver mauvais. Sçavez vous, interrompit Madame du Troëne, qui pourroit consoler Eléonore? c'est un homme comme Belzors; & si j'étois l'amie qu'il consulteroit pour un choix, je l'engagerois à penser à elle. Vous m'honorez beaucoup, Madame, dit Belzors en rougissant; mais Elonore mérite un cœur libre, & par malheur le mien ne l'est pas. A ces mots, il sortit accablé du congé qu'il avoit cru recevoir. Car enfin, disoit il, m'inviter elle-même à rechercher Eléonore, n'est-ce pas m'avertir de renoncer à Emilie? Ah! que mon cœur lui est peu connu! Verglas,

qui l'entendit de même eut l'air de plaindre ſon rival. Il en parla comme du plus honnête homme du monde. C'eſt dommage qu'il ſoit ſi triſte, diſoit-il du ton de la pitié ; voilà ce qu'ils gagnent avec leur vertu, ils ennuyent & on les renvoie. Madame du Troëne, ſans s'expliquer, l'aſſura qu'elle n'avoit prétendu rien dire de déſobligeant à l'un des hommes qu'elle honoroit le plus. Cependant Emilie avoit les yeux baiſſés, & ſa rougeur laiſſoit voir l'agitation de ſon ame. Verglan ne douta point que ce trouble ne fut un mouvement de joie ; il ſe retira triomphant, & le lendemain il lui écrivit un billet conçu en ces mots : » Vous avez dû me trou-
» ver bien romaneſque, belle Emilie, de
» de n'avoir fait ſi long-tems parler que
» mes yeux ! Ne m'accuſez pas d'une injuſ-
» te défiance ; j'ai lu dans votre cœur, &
» ſi je n'avois eu à conſulter que lui, j'é-
» tois bien ſûr de ſa réponſe. Mais vous
» dépendez d'une mere, & les meres ont
» des caprices. Heureuſement la vôtre vous
» aime, & ſa tendreſſe a éclairé ſon choix.
» Le renvoi de Belzors m'annonce qu'elle
» s'eſt décidée ; mais votre aveu doit pré-
» céder le ſien ; je l'attends avec l'impatience du plus tendre & du plus violent amour ». Emilie ouvrit ce billet ſans ſçavoir d'où il lui venoit : elle en fut offenſée autant que ſurpriſe, & n'héſita point à le communiquer à ſa mere. Je vous ſçais bon gré, lui dit Madame du Troëne, de cette marque d'amitié ; mais je vous dois à mon tour confidence pour confidence. Belzors m'a écrit ; ſez ſa lettre. Emilie obéit & lut : » Mada-

-» me,

» me, j'honore la vertu, j'admire la beauté, » je rends justice à Eléonore; mais le Ciel » n'a-t-il favorisé qu'elle ? Et après avoir » adoré dans votre image ce qu'il a fait de » plus touchant, me croyez-vous en état de » suivre le conseil que vous m'avez donné ? » Je ne vous dirai pas combien il est cruel: » mon respect étouffe mes plaintes. Si je n'ai » pas le nom de votre fils, j'en ai du moins » les sentimens, & ce caractere est ineffa- » çable ».

Emilie ne put achever sans la plus vive émotion. Sa mere fit semblant de ne pas s'en appercevoir, & lui dit : oh ça, ma fille, c'est à moi de répondre à ces deux rivaux; mais c'est à toi de dicter mes réponses. — A moi, ma mere ! A qui donc ? Est-ce moi qu'ils demandent en mariage ? Est-ce mon cœur que je dois consulter ? — Ah ! Madame, votre volonté n'est-elle pas la mienne ? N'avez-vous pas le droit de disposer de moi ? Tout cela, mon enfant, est le mieux du monde; mais comme il va de ton bonheur, il est juste que tu en décides. Ces jeunes gens sont si bien nés tous les deux; l'état, la fortune sont à peu près les mêmes; vois lequel remplit le mieux l'idée que tu te fais d'un bon mari : gardons celui-là, & congédions l'autre. Emilie, pénétrée, baisoit les mains de sa mere, & les arrosoit de ses larmes. Mettez le comble à vos bontés, lui disoit-elle, en m'éclairant sur mon choix; plus il est important, plus j'ai besoin que vos conseils le déterminent. L'époux que ma mere m'aura choisi me sera cher : mon cœur ose vous en répondre. — Non, ma fille, on n'aime pas ainsi par de-

voir, & tu ſçais mieux que moi-même ce qui eſt digne de te rendre heureuſe. Si tu ne l'es pas, je te conſolerai : je veux bien partager tes peines, mais je ne veux pas les cauſer. Allons, je mets la main à la plume, je vas écrire; tu n'as qu'à dicter. Qu'on s'imagine le trouble, la confuſion, l'attendriſſement d'Emilie. Tremblante auprès de cette tendre mere, une main ſur ſes yeux, & l'autre ſur ſon cœur, elle eſſayoit en vain d'obéir ; ſa voix expiroit ſur ſes levres. Hé bien, diſoit la bonne mere, auquel des deux allons-nous répondre ? finis, ou je vais m'impatienter. Averglan, dit Emilie d'une voix foible & chancelante. — A Verglan, ſoit ; que lui dirai-je ?

» Il n'eſt pas poſſible, Monſieur, qu'un » homme qui ſe doit comme vous à la ſocié- » té, y renonce pour vivre au ſein de ſa fa- » mille. Mon Emilie n'a pas de quoi vous dé- » dommager des ſacrifices qu'elle exigeroit. » Continuez d'embellir le monde, c'eſt pour » lui que vous êtes fait. » — Eſt-ce là tout ? — Oui, ma mere. — Et à Belzors, que lui dirons-nous ? Emilie continua de dicter avec un peu plus de confiance. » Vous trouver di- » gne d'une femme auſſi vertueuſe que belle, » ce n'étoit pas, Monſieur, vous interdire un » choix qui m'intéreſſe autant qu'il m'hono- » re ? c'étoit même vous y encourager. Votre » modeſtie a pris le change & vous avez été » injuſte envers vous-même & envers moi. » Venez aprendre à mieux juger des inten- » tions d'une bonne mere. Je diſpoſe du » cœur de ma fille, & je n'eſtime perſonne » au monde plus que vous. »

Viens toi-même, mon enfant, que je t'embraſſe,

t'embrasse, s'écria Madame du Troëne : tu remplis les vœux de ta mere, & tu n'aurois pas mieux dit, quand tu aurois consulté mon cœur.

Belzors accourut, ne se possédant pas de joie. Jamais mariage ne fut plus aplaudi, plus fortuné que le leur. La tendresse de Belzors se partagea entre Emilie & sa mere, & l'on doutoit dans le monde laquelle des deux il aimoit le plus.



LE BON MARI.

L'Un de ces bons peres de famille qui nous rapellent l'âge d'or, Félisonde avoit marié Hortence, sa fille unique, au Baron de Valsain, & sa niece Amélie au Président de Lusane.

Valsain, galant sans assiduité, assez tendre sans jalousie, trop occupé de sa gloire & de son avancement pour s'établir le gardien de sa femme, la laissoit, sur sa bonne foi, se livrer aux dissipations d'un monde, où répandu lui-même, il se plaisoit à la voir briller. Lusane plus recueilli, plus assidu ne respiroit que pour Amélie, qui de son côté ne vivoit que pour lui. Le soin mutuel de se complaire les occupoit sans cesse, & pour eux le plus saint des devoirs étoit le plus doux des plaisirs.

Le vieux Félisonde jouissoit de l'union de sa famille, quand la mort d'Amélie & celle de Valsain y répandirent la tristesse & le deuil. Lusane dans sa douleur n'avoit pas même la consolation d'être pere. Valsain laissoit à Hortence deux enfans avec peu de biens. Les premiers regrets de la jeune veuve n'eurent pour objet que son époux ; mais on a beau s'oublier soi-même, on y revient insensiblement. Le tems du deuil fut celui des réflexions.

A Paris, une jeune femme qui n'est que dissipée, est à l'abri de la censure, tant qu'elle est au pouvoir d'un mari ; l'on supose que le plus intéressé doit être le plus difficile, & ce qu'il aprouve on n'ose le blâmer ; mais livrée

vrée à elle-même, elle rentre ſous la tutelle d'un public ſévere & jaloux, & ce n'eſt pas à vingt-deux ans que le veuvage eſt un état libre. Hortence vit donc bien qu'elle étoit trop jeune pour ne dépendre que d'elle-même, & Féliſonde le vit encore mieux. Un jour ce bon pere confia ſes craintes à Luſane ſon neveu. Mon ami, lui dit-il, tu es bien à plaindre, mais je le ſuis beaucoup plus que toi. Je n'ai qu'une fille, tu ſçais ſi je l'aime, & tu vois les dangers qu'elle court. Ce monde qui l'a ſéduite, la rapelle; ſon deuil fini, elle va s'y livrer; & je crains, tout vieux que je ſuis, de vivre aſſez pour avoir à rougir. Ma fille a un fonds de vertu, mais notre vertu eſt en nous, & notre honneur, cet honneur ſi cher, eſt dans l'opinion des autres. — Je vous entends, Monſieur, & s'il faut l'avouer, je partage votre inquiétude. Mais ne peut-on pas déterminer Hortence à un nouvel engagement? — Hé, mon ami! quelles raiſons n'a-t-elle pas à m'opoſer! deux enfans ſans fortune; car tu ſçais que je ne ſuis pas riche, & que leur pere étoit ruiné. — N'importe, Monſieur, conſultez Hortence, je connois un homme, s'il lui convenoit, qui penſe aſſez bien, qui a le cœur aſſez bon pour ſervir de pere à ſes enfans.

Le vieux bon-homme crut l'entendre. O toi! lui dit-il, qui faiſois le bonheur de ma niece Amélie, toi que j'aime comme mon fils: Luſane! le Ciel lit dans mon cœur.... mais, dis-moi, l'époux que tu propoſe connoît-il ma fille? n'eſt-il point effrayé de ſa jeuneſſe, de ſa légereté, de l'eſſor qu'elle a pris dans le monde! — Il la connoît comme vous-même, il

il ne l'en estime pas moins. Félisonde ne tarda point à parler à sa fille. Oui, mon pere, je conviens, lui dit-elle, que ma position est délicate. S'observer, se craindre sans cesse, être dans le monde comme devant son juge, c'est le sort d'une veuve à mon âge : il est pénible & dangereux. — Hé bien, ma fille, Lusane m'a parlé d'un époux qui te conviendroit. — Lusane, mon pere ! Ah ! s'il est possible qu'il m'en donne un qui lui ressemble ! heureuse moi-même avec Valsain, je ne laissois pas quelquefois que d'envier le sort de sa femme. Le pere enchanté de sa réponse, vint la rendre à son neveu. Si vous ne me flattez pas, lui dit Lusane, demain nous serons tous contens. — Quoi ! mon ami, c'est toi ? — C'est moi-même. — Hélas ! mon cœur me l'avoit dit. — Oui, c'est moi, Monsieur, qui veut faire la consolation de votre vieillesse, en ramenant à ses devoirs une fille digne de vous. Sans donner dans des travers indécens, je vois qu'Hortence a pris tous les airs, tous les ridicules d'une femme à la mode. La vivacité, le caprice, l'envie de plaire & de s'amuser l'ont engagée dans le labyrinthe d'une société bruyante & frivole ; il s'agit de l'en retirer. J'ai besoin pour cela d'un peu de courage & de résolution : j'aurai peut-être des larmes à combattre, & c'est beaucoup pour un cœur aussi sensible que le mien ; cependant je vous réponds de moi. Mais vous, Monsieur, vous êtes pere, & si Hortence venoit se plaindre à vous. — Ne crains rien, dispose de ma fille : je la confie à ta vertu ; & si ce n'est pas assez de l'autorité d'un époux, je te remets celle d'un pere.

Luſane fut reçu d'Hortence avec les graces les plus touchantes : croyez voir en moi, lui dit-elle, l'épouſe que vous avez perdue, ſi je la remplace dans votre cœur, je n'ai plus rien à regretter.

Quand il s'agît de dreſſer les articles ; Monſieur, dit Luſane à Féliſonde, n'oublions pas que nous avons deux orphelins. L'état de leur pere ne lui a pas permis de leur laiſſer un gros héritage ; ne les privons pas de celui de leur mere, & que la naiſſance de mes enfans ne ſoit pas un malheur pour eux. Le vieillard fut touché juſqu'aux larmes de la généroſité de ſon neveu, qu'il apella dès ce moment ſon fils. Hortence ne fut pas moins ſenſible aux procédés de ſon nouvel époux. Le plus élégant équipage, les plus riches habits, les bijoux les plus précieux ; une maiſon où tout reſpiroit le goût, l'agrément, l'opulence, annoncerent à cette jeune femme un mari ſoigneux de tous ſes plaiſirs. Mais la joie qu'elle en reſſentit ne fut pas de longue durée.

Dès que le calme eut ſuccédé au tumulte des noces, Luſane crut devoir s'expliquer avec elle ſur le plan de vie qu'il vouloit lui tracer. Il prit, pour cet entretien ſérieux, le moment paiſible du réveil ; ce moment où le ſilence des ſens laiſſe à la raiſon toute ſa liberté, où l'ame elle-même apaiſée par l'évanouiſſement du ſommeil, ſemble renaître avec des idées pures, & ſe poſſédant toute entiere, ſe contemple & lit dans ſon ſein, comme on voit au fond d'une eau claire & tranquille.

Ma chere Hortence, lui dit-il, je veux que vous ſoyez heureuſe, & que vous le ſoyez

toujours. Mais il vous en coûtera de légers sacrifices, & j'aime mieux vous les demander de bonne foi, que de vous y engager par des détours qui marqueroient de la défiance. Vous avez passé avec le Baron de Valsain quelques années agréables. Fait pour le monde & pour les plaisirs, jeune, brillant & dissipé lui-même, il vous inspiroit tous ses goûts. Mon caractere est plus sérieux, mon état plus modeste, mon humeur un peu plus sévere ; il ne m'est pas possible de prendre ses mœurs, & je crois que c'est un bien pour vous. La route que vous avez suivie est semée de fleurs & de piéges ; celle que nous allons tenir a moins d'attraits & moins de dangers. Le charme qui vous environnoit se fût dissipé avec la jeunesse : les jours sereins que je vous prépare seront les mêmes dans tous les tems. Ce n'est pas au milieu du monde qu'une honnête femme trouve le bonheur ; c'est dans l'intérieur de son ménage, dans l'amour de ses devoirs, dans le soin de ses enfans, & dans le commerce intime d'une société composée de gens de bien.

Ce début causa quelque surprise à Hortence, sur-tout le *ménage* étonna son oreille ; mais prenant le ton de la plaisanterie : je serai peut-être quelque jour, lui dit-elle, une excellente ménagere ; quant à present je n'y entends rien. Mon devoir est de vous aimer ; je le remplis : mes enfans n'ont pas encore besoin de moi : pour ma société, vous sçavez bien que je ne vois que d'honnêtes gens. — Ne confondons pas, ma chere amie, les honnêtes gens avec les gens de bien. — Oui : j'entends votre distinction ; mais en fait de connoissances,

ſances, l'on ne doit pas être ſi difficile. Le monde, tel qu'il eſt, m'amuſe, & ma façon d'y vivre n'a rien d'incompatible avec la décence de votre état: ce n'eſt pas moi qui porte la robe; & je ne vois pas pourquoi Madame de Luſane ſeroit plus obligée de s'ennuyer que Madame de Valſain. Soyez donc, mon cher Préſident, auſſi grave qu'il nous plaira; mais trouvez bon que votre femme ſoit étourdie encore quelques années: chaque âge amenera ſes goûts. C'eſt dommage, reprit Luſane, de te ramener au ſérieux, car tu es charmante quand tu badines. Il faut cependant te parler raiſon. Dans le monde aimes tu ſans choix tout ce qui le compoſe? — Non pas en détail; mais enſemble, tout ce mêlange me plaît aſſez. — Quoi! les méchans par exemple? — Les méchans ont leur agrément. — Ils ont celui de donner un tour ridicule aux choſes les plus ſimples, un air criminel aux plus innocentes, & de publier, en les exagérant, les foibleſſes ou les travers de ceux qu'ils viennent de flatter. — Il eſt certain qu'au premier coup d'œil on eſt effrayé de ces caracteres, mais dans le fond ils ſont peu dangereux: depuis qu'on médit de tout le monde, la médiſance ne fait plus aucun mal; c'eſt une eſpece de contagion qui s'affoiblit à meſure qu'elle s'étend. — Et ces étourdis, dont les ſeuls regards inſultent une honnête femme, & dont les propos la deshonorent, qu'en dis tu? — On ne les croit pas. — Je ne veux pas les imiter en diſant du mal de ton ſexe: il y a beaucoup de femmes eſtimables, je le ſçais; mais il y en a! — C'eſt comme parmi vous, mêlange de vertus &

de vices. — Hé bien, dis-moi; dans ce mélange, qui nous empêche de faire un choix? — On en fait un pour l'intimité, mais dans le monde on vit avec le monde. — Moi, mon enfant, je ne veux vivre qu'avec des gens qui par leurs mœurs & leur caractere méritent d'être mes amis. -- Vos amis, Monſieur, vos amis! & combien en a-t-on dans la vie? -- On en a beaucoup quand on en eſt digne & que l'on ſçait les cultiver. Je ne parle point de cette amitié généreuſe dont le dévouement va juſqu'à l'héroïſme; j'apelle amis ceux qui viennent chez moi avec le deſir d'y trouver la joie & la paix, diſpoſés à me pardonner des foibleſſes, à les diſſimuler aux yeux du public, à me traiter preſent avec franchiſe, abſent avec ménagement. De tels amis ne ſont pas ſi rares, & j'oſe eſpérer d'en avoir. -- A la bonne heure, nous en ferons notre ſociété familiere. -- Je n'aurai point deux ſociétés. -- Quoi! Monſieur, votre porte ne ſera pas ouverte! -- Ouverte à mes amis, toujours; à tout venant, jamais, je te le jure. -- Non, Monſieur, je ne ſouffrirai point que vous révoltiez le public par des diſtinctions offenſantes. On ne peut pas aimer le monde; mais on doit le craindre & le ménager. - Oh! ſois tranquille, ma chere amie: c'eſt moi ſeul que cela regarde. Ils diront que je ſuis un ſauvage, peut-être un jaloux; peu m'importe... - Il m'importe à moi. Je veux que mon époux ſoit conſidéré, & n'avoir pas à me reprocher d'en avoir fait la fable du monde. Composez votre ſociété comme bon vous ſemblera; mais laiſſez-moi cultiver mes anciennes connoiſſances, & empêcher que la cour & la ville ne ſe déchaînent contre vous.

Luſanc

Lufane admiroit l'adreffe d'une jeune femme à défendre fa liberté. Ma chere Hortence, lui dit-il, ce n'eft pas en étourdi que j'ai pris ma réfolution : elle eft méditée, tu peux m'en croire, & rien au monde ne peut la changer. Choifis parmi les gens que tu vois, tel nombre qu'il te plaira de femmes décentes, & d'hommes honnêtes, ma maifon fera la leur ; mais ce choix fait, prends congé du refte. Je joindrai mes amis aux tiens ; nos deux liftes réunies feront dépofées chez mon portier, pour être fa regle de tous les jours ; &, s'il s'en écarte, il fera renvoyé. Voilà le plan que je me propofe, & que j'ai voulu te communiquer.

Hortence refta confondue de voir en un moment tous fes beaux projets s'évanouir. Elle ne pouvoit croire que ce fût Lufane, cet homme fi doux, fi complaifant, qui venoit de lui parler ; après cela, dit-elle, que l'on fe fie aux hommes : voyez le ton que prend celui-ci ! avec quel fang froid il me dicte fes volontés ! Ne voir que des femmes vertueufes, que des hommes accomplis ! la bonne chimere ! & puis l'amufante fociété que ce cercle d'amis refpectables ! Tel eft mon plan, dit-il, comme s'il n'y avoit plus qu'à obéir quand il a parlé. Voilà comme on les gâte. Ma coufine étoit une bonne petite femme, qui s'ennuyoit tant qu'on vouloit. Elle étoit contente comme une reine dès que fon mari daignoit lui fourire ; & enchantée d'une careffe, elle venoit me le vanter comme un homme divin. Il croit fans doute qu'à fon exemple je vais n'avoir d'autre foin que de lui complaire ; il fe trompe, s'il a prétendu me mener à la

lisiere, je lui ferai voir que je ne suis plus un enfant.

Dès ce moment, à l'air enjoué, libre & caressant qu'elle avoit eu avec Lusane, succéda un air froid & réservé, dont il s'aperçut à merveille; mais il ne lui en témoigna rien. Elle n'avoit pas manqué de faire part de son mariage à cet essaim de connoissances légeres qu'on apelle des amis. On vint en foule la féliciter, & Lusane ne put s'empêcher de rendre avec elle ces visites de bienséance; mais il mit dans sa politesse des distinctions si frapantes, qu'il ne fut pas difficile à Hortence de remarquer ceux qu'il vouloit revoir.

De ce nombre n'étoit pas une Olympe qui, pleine d'un mépris tranquille pour l'opinion du public, prétend que tout ce qui plaît est bien, & qui joint l'exemple au précepte, ni une Climene, qui ne sçait pas pourquoi l'on fait scrupule de changer d'amans quand on est lasse de celui qu'on a pris, & qui trouve les timides précautions du mystere trop au-dessous de sa qualité. De ce nombre n'étoient pas non plus ces jolis coureurs de toilettes & de coulisses, qui, promenant dans Paris leur oisive inutilité, *chenilles le matin, & papillons le soir*, passant la moitié de leur vie à ne rien faire, & l'autre moitié à faire des riens; ni ces complaisantes de profession, qui, n'ayant plus dans le monde d'existence personnelle, s'attachent à une jolie femme pour passer encore à sa suite, & qui la perdent pour se soutenir.

Hortence rentra chez elle inquiete & rêveuse. Elle se croyoit voir au moment d'être privée de tout ce qui fait l'agrément de la

vie:

vie : la vanité, le goût du plaisir, l'amour de la liberté, tout en elle se révoltoit contre l'empire que son époux vouloit prendre. Cependant, après s'être armée de résolution, elle crut devoir dissimuler encore, pour mieux choisir le moment d'éclater.

Le lendemain Lusane lui demanda si elle avoit fait sa liste. Non, Monsieur, dit-elle, je n'en ai point fait, & je n'en ferai point. Voici la mienne, poursuivit-il, sans s'émouvoir : voyez si dans le nombre de vos amis & des miens j'ai oublié quelqu'un qui vous plaise & qui nous convienne. -- Je vous l'ai dit, Monsieur, je ne me mêle point de vos arrangemens, & je vous prie, une fois pour toutes, de ne pas vous mêler des miens. Si nos sociétés ne s'accordent pas, faisons ce que fait tour le monde : partageons-nous sans nous gêner. Ayez à dîner les personnes que vous aimez ; j'inviterai à souper celles que j'aime. -- Ah ! ma chere Hortence, que ce que vous me proposez est éloigné de mes principes ! n'y pensez point : jamais dans ma maison cet usage ne s'établira. Je la rendrai pour vous aussi agréable qu'il me sera possible, mais point de distinction, s'il vous plaît, entre vos amis & les miens. Ce soir tous ceux que contient cette liste sont invités à souper avec nous. Recevez-les bien, je vous en conjure, & arrangez-vous pour vivre avec eux. A ces mots il se retira, en laissant la liste sous les yeux d'Hortence. Voilà donc, dit-elle sa loi tracée ! & en la parcourant des yeux, elle s'encourageoit elle-même à ne pas s'y assujettir, lorsque la Comtesse de Fierville, tante de Valsain, vint la voir, & la trouva les

larmes aux yeux. Cette femme hautaine avoit pris Hortence en amitié, & comme elle flattoit ses penchans, elle avoit gagné sa confiance. La jeune femme, dont le cœur avoit besoin de se soulager, lui dit la cause de son dépit. Hé quoi, s'écria la Comtesse, après avoir eu la sottise de vous mésallier, auriez-vous celle de vous avilir ? Vous esclave ! & de qui ? d'un homme de robe ! Souvenez-vous que vous avez eu l'honneur d'être Madame de Valsain. Hortence rougit d'avoir eu la foiblesse de compromettre son mari. Le tort qu'il peut avoir, dit-elle, ne m'empêche pas de le respecter, c'est le plus honnête homme du monde, & ce qu'il a fait pour mes enfans. -- Honnête homme ! & qui ne l'est pas ? c'est un mérite qui court les rues. Qu'a-t-il donc fait, cet homme, de si merveilleux pour vos enfans ? Il ne leur a pas volé leur bien. Certes il eût mieux valu qu'il abusât de la foiblesse de votre pere ! Non, Madame, il n'a point acquis le droit de vous parler en maître. Qu'il préside à son audience, mais qu'il vous laisse commander chez vous. A ces mots Lusane rentra. Chez moi, lui dit-il, Madame, ce n'est ni ma femme ni moi qui commande, c'est la raison ; & vraisemblablement ce n'est pas vous qu'elle choisira pour arbitre. Non, Monsieur, repliqua la Comtesse, du ton le plus imposant, il ne vous apartient pas de faire des loix à Madame. Vous m'avez entendue, & j'en suis bien-aise : vous sçavez ce que je pense du ridicule de vos procédés. Madame la Comtesse, reprit Lusane, si j'avois les torts que vous me supposez, ce n'est pas avec des injures que l'on me corrigeroit. La douceur

ceur & la modeſtie ſont les armes de votre ſexe, & Hortence toute ſeule eſt bien plus forte qu'avec vous. Laiſſez-nous le ſoin de nous accorder, puiſque c'eſt nous qui devons vivre enſemble. Quand vous lui auriez rendu ſes devoirs odieux, vous ne la diſpenſeriez pas de les remplir; quand vous lui auriez fait perdre la confiance & l'amitié de ſon mari, vous ne l'en dédommageriez pas. Epargnez-lui des conſeils qu'elle ne veut ni ne doit ſuivre. Pour une autre ils ſeroient dangereux; grace au Ciel, pour elle ils ne ſont qu'inutiles. Hortence, ajouta-t-il en s'en allant, vous n'avez pas voulu me faire de la peine; mais que ceci vous ſerve de leçon. Voilà donc comme vous vous défendez, dit Madame de Fierville à Hortence, qui n'avoit pas même oſé lever les yeux? Obéiſſez, mon enfant, obéiſſez. C'eſt le partage des ames foibles. Juſte Ciel! diſoit-elle en ſortant, je ſuis la plus douce, la plus vertueuſe femme qui ſoit ſur la terre; mais ſi mon mari oſoit me traiter ainſi, je me vengerois de la bonne façon. Hortence eut à peine la force de ſe lever pour accompagner Madame de Fierville, tant elle étoit confuſe & tremblante. Elle ſentoit l'avantage que ſon imprudence donnoit à ſon époux; mais loin de s'en prévaloir, il ne lui en fit pas même un reproche, & ſa délicateſſe la punit mieux que n'eût fait ſon reſſentiment.

Le ſoir les convives s'étant aſſemblés, Luſane ſaiſit le moment où ſa femme étoit encore chez elle. C'eſt ici, leur dit-il, le rendez-vous de l'amitié: s'il peut vous plaire, venez-y ſouvent, & paſſons notre vie enſemble.

ble. Il n'y eut qu'une voix pour lui répondre que l'on ne demandoit pas mieux. Voilà, pourſuivit-il, en leur preſentant le bon homme Féliſonde, voilà notre digne & tendre pere qui ſera l'ame de nos plaiſirs. A ſon âge, la joie a quelque choſe de plus ſenſible, de plus intéreſſant que dans la jeuneſſe, & rien n'eſt plus aimable qu'un aimable vieillard. Il a une fille que nous aimons, & que nous voulons rendre heureuſe. Aidez-nous, mes amis, à la retenir au milieu de nous, & que l'amour, la nature & l'amitié conſpirent à lui rendre ſa maiſon plus agréable chaque jour. Elle a pour le monde les préjugés de ſon âge, mais quand elle aura goûté les charmes d'une ſociété vertueuſe, ce monde vain la touchera peu. Comme Luſane parloit ainſi, le vieux Féliſonde ne put s'empêcher de laiſſer échaper quelques larmes : ô ! mon ami, lui dit-il, en le ſerrant dans ſes bras, heureux le pere qui peut en mourant laiſſer ſa fille en de ſi bonnes mains !

L'inſtant d'après arriva Madame de Luſane. Tous les cœurs volerent au-devant d'elle ; mais le ſien n'étoit pas content. Elle déguiſa ſon humeur ſous l'air réſervé de la cérémonie ; & ſa politeſſe, quoique ſérieuſe, parut encore aimable & touchante, tant les graces naturelles ont le don de tout embellir.

On joua. Luſane fit remarquer à Hortence que tout le monde jouoit petit jeu. C'eſt, dit-il, le moyen d'entretenir l'union & la joie. Le gros jeu préoccupe & aliene les eſprits : il afflige ceux qui perdent, il impoſe à ceux qui gagnent le devoir d'être ſérieux, & je le crois incompatible avec une franche

amitié.

amitié. Le ſoupé fut délicieux : l'enjouement : la belle humeur ſe répandit autour de la table. L'eſprit & le cœur étoient à leur aiſe. La galanterie fut telle que la pudeur pouvoit lui ſourire, ni la décence, ni la liberté ne ſe gênerent mutuellement.

Hortence, dans une autre ſituation, auroit goûté ces plaiſirs tranquilles ; mais l'idée de contrainte qu'elle y attachoit en empoiſonnoit la douceur.

Le lendemain Luſane fut ſurpris de lui trouver un air plus libre & plus enjoué ; il ſe douta bien qu'elle avoit pris quelque réſolution nouvelle. Que faiſons-nous aujourd'hui, lui demanda-t-il ? Je vais au ſpectacle, lui dit-elle, & je reviens ſouper chez moi. — C'eſt fort bien fait : & quelles ſont les femmes avec qui vous allez ? — Deux amies de Valſain, Olympe & Artenice. Il eſt cruel pour moi, dit l'époux, d'avoir à vous affliger ſans ceſſe ; mais vous, Hortence, pourquoi m'y expoſer ? me croyez-vous aſſez inconſéquent dans les principes que je me ſuis fait, pour conſentir que l'on vous voie en public avec ces femmes ? — Il faut bien que vous y conſentiez, car la partie eſt arrangée, & certainement je n'y manquerai pas. Pardonnez-moi, Madame, vous y manquerez, pour ne pas vous manquer à vous-même. — Eſt-ce me manquer que de voir des femmes que tout le monde voit ? — Oui, c'eſt vous expoſer à être confondue avec elles dans l'opinion du public. — Le public, Monſieur, n'eſt pas injuſte, & dans le monde chacun répond de ſoi. — Le public, Madame, ſupoſe avec raiſon que celles qui

ſont

ſont en ſociété de plaiſirs, ſont en ſociété de mœurs, & vous ne devez avoir rien de commun avec Olympe & Artenice. Si vous voulez rompre avec ménagement, il y a moyen : diſpenſez-vous ſeulement du ſpectacle, & propoſez-leur de venir ſouper : ma porte ſera fermée à tous mes amis, & nous ſerons ſeuls avec elles. Non, Monſieur, non lui dit-elle avec humeur, je n'abuſerai pas de votre complaiſance, & elle écrivit pour ſe dégager. Rien ne lui avoit tant coûté que ce billet : des larmes de dépit l'arroſerent. Aſſurément, diſoit-elle, je me ſoucie fort peu de ces femmes, la comédie m'intéreſſe encore moins ; mais ſe voir contrariée en tout, n'avoir jamais de volonté à ſoi, être ſoumiſe à celle d'un autre, l'entendre me dicter ſes loix avec une tranquillité inſultante ; voilà ce qui me déſeſpere, ce qui me rendroit capable de tout.

Il s'en falloit cependant bien que la tranquillité de Luſane eût l'air de l'inſulte, & il étoit facile de voir qu'il ſe faiſoit violence à lui-même. Son beau-pere, qui vint ſouper chez lui, s'aperçut de la triſteſſe où il étoit plongé. Ah ! Monſieur, lui dit Luſane, je ſens que j'ai pris avec vous un engagement bien pénible à remplir ! Il lui raconta ce qui s'étoit paſſé. Courage mon ami, lui dit ce bon pere, ne nous rebutons point : s'il plaît au Ciel, tu la rendras digne de tes ſoins & de ton amour. Par pitié pour moi, par pitié pour ma fille, ſoutiens ta réſolution juſqu'au bout. Je vais la voir, & ſi elle ſe plaint. — Si elle ſe plaint, conſolez-la, Monſieur, & paroiſſez ſenſible à ſa peine : ſa raiſon

raiſon ſera bien plus docile quand ſon cœur ſera ſoulagé. Qu'elle me haïſſe dans ce moment, je m'y attendois, je n'en ſuis point ſurpris ; mais ſi l'amertume de ſon humeur altéroit dans ſon ame les ſentimens de la nature, ſi ſa confiance pour vous s'affoibliſſoit, tout ſeroit perdu. La bonté de ſon cœur eſt ma ſeule reſſource, & ce n'eſt que par une douceur inaltérable que nous pouvons l'empêcher de s'aigrir. Après tout, les épreuves où je la mets ſont douloureuſes à ſon âge, & c'eſt à vous d'être ſon ſoutien.

Ces précautions furent inutiles ; ſoit vanité, ſoit délicateſſe, Hortence eut la force de diſſimuler ſes chagrins aux yeux de ſon pere. Bon, dit Luſane, elle ſçait ſe vaincre, & il n'y a que les ames foibles dont on doive déſeſpérer. Le jour ſuivant on dîna tête-à-tête & dans le plus profond ſilence. Au ſortir de table, Hortence ordonna que l'on mît ſes chevaux. Où allez-vous, lui demanda ſon mari ? — M'excuſer, Monſieur, de l'impoliteſſe que j'ai faite hier. — Allez, Hortence, puiſque vous le voulez ; mais, ſi mon repos vous eſt cher, faites vos derniers adieux à ces femmes.

Artenice & Olympe, à qui Madame de Fierville avoit conté la ſcene qu'elle avoit eue avec Luſane, ſe douterent bien que c'étoit lui qui avoit empêché Hortence d'aller au ſpectacle avec elles. Oui, lui dirent-elles, c'eſt lui-même : nous ne l'avons vu qu'un moment ; mais nous l'avons jugé : c'eſt un homme dur, abſolu, & qui vous rendra malheureuſe. — Il ne m'a parlé juſqu'ici que ſur le ton de l'amitié. Il eſt vrai qu'il a des principes

principes à lui, & une façon de vivre peu compatible avec les uſages du monde ; mais ... Mais qu'il vive ſeul, reprit Olympe, & qu'il nous laiſſe nous amuſer en paix. Exigez-vous de lui qu'il vous ſuive ? Un mari eſt l'homme du monde dont on ſe paſſe le mieux, & je ne vois pas pourquoi vous avez beſoin de ſon avis pour recevoir qui bon vous ſemble, & pour aller voir qui vous plaît. Non, Madame, lui dit Hortence, il n'eſt pas auſſi facile que vous l'imaginez, de ſe mettre, à mon âge, au-deſſus de la volonté d'un mari qui en a ſi bien agi avec moi. Elle fléchit, la voilà ſubjuguée, reprit Artenice. Ah ! mon enfant, vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que de céder une fois à un homme avec qui l'on doit paſſer ſa vie. Nos maris ſont nos tyrans s'ils ne ſont pas nos eſclaves. Leur autorité eſt un torrent qui ſe groſſit à chaque pas : on ne peut l'arrêter qu'à ſa ſource ; & je vous en parle avec connoiſſance de cauſe : pour avoir eu le malheur de complaire deux fois à mon époux, j'ai été ſix mois à lutter contre l'aſcendant que lui avoit donné ma foibleſſe ; & ſans un effort de courage inoui, on n'entendoit plus parler de moi, j'étois une femme noyée. Cela dépend des caractères, dit Hortence, & mon mari n'eſt pas de ceux que l'on réduit par l'obſtination. Détrompez-vous, reprit Olympe ; il n'y en a pas un que la douceur ramene ; c'eſt en leur réſiſtant qu'on leur impoſe ; c'eſt par la crainte du ridicule & de la honte qu'on les retient. Que craignez-vous ? l'on eſt bien forte quand on eſt jolie & qu'on n'a rien à ſe reprocher. Votre cauſe eſt celle de toutes

les

les femmes ; & les hommes eux-mêmes, les hommes qui sçavent vivre, se rangeront de votre parti. Hortence objecta l'exemple de sa cousine que Lusane avoit rendu heureuse. On lui répondit que sa cousine étoit une imbécille ; que si la vie qu'elle avoit menée étoit bonne pour elle, c'est qu'elle ne connoissoit pas mieux ; mais qu'une femme répandue dans le grand monde, qui en avoit goûté les charmes & qui en faisoit l'ornement, n'étoit pas faite pour s'ensévelir dans la solitude de sa maison & dans le cercle étroit d'une obscure société. On lui parla d'un bal superbe que donnoit le lendemain Madame la Duchesse de ..... Toutes les jolies femmes y seront invitées, lui dit-on : si votre mari vous empêche d'y aller, c'est un trait qui criera vengeance, & nous vous conseillons en amies de saisir cette occasion pour faire un éclat & pour vous séparer.

Quoiqu'Hortence fût bien éloignée de vouloir suivre ces conseils violens, elle ne laissoit pas que d'avoir la douleur dans l'ame, en voyant que son malheur alloit être connu dans le monde, & qu'on la chercheroit vainement des yeux dans ces fêtes où n'aguére elle s'étoit vue adorée. En arrivant chez elle on lui remit un billet ; elle le lut avec impatience, & soupira après l'avoir vu. Sa main tremblante le tenoit encore lorsque son mari l'aborda. C'est, lui dit-elle avec négligence, un billet d'invitation pour le
de la Duchesse de ..... Hé bien, Madam
Hé bien, Monsieur, je n'irai pas : soy
quille. — Pourquoi donc, Hortence, v
ver des plaisirs honnêtes ? est-ce moi

les interdits ? L'honneur qu'on vous fait me flatte autant & plus que vous-même : allez au bal, effacez tout ce qu'il y aura de plus aimable ; ce ſera un triomphe pour moi. Hortence ne put diſſimuler ſa ſurpriſe & ſa joie. Ah ! Luſane, lui dit-elle, que n'êtes-vous toujours le même ! & voilà l'époux que je m'étois promis. Je le retrouve, mais eſt-ce pour long-tems ? La ſociété de Luſane s'aſſembla le ſoir, & Hortence y fut adorable. On propoſa des ſoupés, des parties de ſpectacles, elle s'y engagea de la meilleure grace. Enjouée avec les hommes, careſſante avec les femmes, elle les enchantoit tous. Luſane lui ſeul n'oſoit encore ſe livrer à la joie qu'elle inſpiroit ; il prévoyoit que cette belle humeur ne ſeroit pas long-tems ſans nuages ; cependant il dit un mot à ſon valet de chambre, & le lendemain quand ſa femme demanda ſon domino, ce fut comme un coup de théatre. On lui preſenta une parure de bal que la main de Flore ſembloit avoir ſemée des plus belles couleurs du Printems ; ces fleurs où l'art de l'Italie égale la nature & trompe les yeux enchantés, ces fleurs parcouroient en guirlandes les ondes légeres d'un tiſſu de ſoie de la plus brillante fraîcheur. Hortence amoureuſe de ſon habit, de ſon époux & d'elle-même, ne put cacher ſon raviſſement. Son miroir conſulté lui promit des ſuccès éclatans, & cet oracle ne la trompoit [...]ais : auſſi en paroiſſant dans l'aſſemblée [...]-elle du mouvement flatteur d'une ad[...]n unanime ; & pour une jeune fem[...] flux, ce reflux, ce murmure, ont [...]choſe de ſi touchant ! Il eſt aiſé de juger

juge qu'à ſon retour Luſane fut aſſez bien traité ; il ſembloit qu'elle voulût lui peindre tous les tranſports qu'elle avoit fait naître. Il reçut d'abord ſes careſſes ſans réflexion, car le plus ſage quelquefois s'oublie ; mais quand il revint à lui-même, un bal, diſoit-il, un domino tourne cette jeune tête ! ah ! que j'ai de combats à livrer encore avant de la voir telle que je la veux.

Hortence avoit vu au bal toute cette jeuneſſe étourdie dont ſon époux vouloit la détacher. Il fait bien, lui dit-on, de devenir raiſonnable, & de vous rendre à vos amis, le ridicule alloit tomber ſur lui, & nous avions fait une ligue pour le déſoler par-tout où il auroit paru ; dites-lui donc, pour ſon repos, qu'il daigne permettre qu'on vous voie. Si nous avons le malheur de lui déplaire, nous lui permettons de ne pas ſe gêner ; mais qu'il ſe contente de ſe rendre inviſible, ſans exiger que ſa femme le ſoit. Intimidée par ces menaces, Hortence fit entendre à ſon époux qu'on trouvoit mauvais que ſa porte fût interdite, que des gens comme il faut s'en plaignoient & ſe propoſoient de s'en plaindre à lui-même. S'ils veulent, dit-il, je leur enſeignerai un bon moyen de ſe venger de moi : c'eſt d'épouſer chacun une jolie femme, de vivre chez eux avec leurs amis, & de me fermer leur porte aux nez toutes les fois que j'irai troubler leur repos.

Quelques jours après, deux de ces j
gens, piqués de n'avoir pu s'introdui
Hortence, virent Luſane à l'opéra, &
derent pour lui demander raiſon des
teſſes de ſon Suiſſe. Monſieur, lui dir

valier de Saint-Placide, vous a-t-on dit que le Marquis de Cirval & moi avons paſſé deux fois chez vous ? — Oui, Meſſieurs, je ſçais que vous avez pris cette peine. — Ni vous ni Madame n'étiez viſibles. — Cela nous arrive ſouvent. — Cependant vous voyez du monde ? — Nous ne voyons guére que nos amis. — Nous ſommes des amis d'Hortence, & du regne de Valſain nous la voyons tous les jours : ah ! Monſieur, l'aimable homme que Valſain ! elle n'a pas perdu au change ; mais c'étoit bien le plus honnête, le plus complaiſant de tous les maris. — Je le ſçais. — C'eſt lui, par exemple, qui n'étoit pas jaloux. — Qu'il étoit heureux ! — Vous en parlez d'un air d'envie, ſeroit-il vrai, comme on le dit, que vous n'êtes pas auſſi tranquille ? Ah ! Meſſieurs, ſi vous vous mariez jamais, gardez-vous bien d'être amoureux de vos femmes : c'eſt une cruelle choſe que la jalouſie. — Quoi ! férieuſement vous en êtes atteint ? - Hélas ! oui, pour mes péchés. — Mais Hortence eſt ſi honnête ! — Je le ſçais bien. — Elle a vécu comme un ange avec Valſain. — Avec moi j'eſpere qu'elle vivra de même. — Pourquoi donc lui faire l'injure d'être jaloux ? — C'eſt un mouvement involontaire dont je ne puis me rendre raiſon. - Vous avouez donc que c'eſt une folie ? — Elle eſt au point que je ne puis voir auprès de ma femme un homme d'une jolie figure ou d'un ite diſtingué, ſans que la tête me tourne, là pourquoi ma porte eſt fermée aux nables gens du monde. Le Marquis dit le Chevalier, nous ne ſommes pas x, & nous eſpérons.... -- Vous, ! vous êtes de ceux qui feroient le malheur

malheur de ma vie. Je vous connois trop bien pour ne pas vous craindre : & puiſqu'il faut vous l'avouer, j'ai moi-même exigé de ma femme qu'elle ne vous revit jamais. -- Mais, Monſieur le Préſident, voilà un compliment fort mal-honnête. - Ah ! Meſſieurs, c'eſt le plus flatteur que puiſſe vous faire un jaloux. Chevalier, dit le Marquis, quand Luſane les eut quittés, nous voulions, ce me ſemble, nous moquer de cet homme-là. — C'étoit mon deſſein. - Je crois, Dieu me pardonne, que c'eſt lui qui ſe moque de nous. J'en ai quelque ſoupçon, mais je m'en vengerai. - Comment. - Comme on ſe venge d'un mari.

Le ſoir même à ſoupé chez la Marquiſe de Bellune, ils dénoncerent Luſane comme le plus odieux des hommes. Et la petite femme, dit la Marquiſe, a la bonté de ſouffrir qu'il la gêne ? ah ! je lui ferai ſa leçon. La maiſon de Madane de Bellune étoit le rendez-vous de tous les étourdis de la ville & de la cour, & ſon ſecret pour les attirer étoit d'aſſembler les plus jolies femmes. Hortence fut invitée à un bal quelle donnoit. Il fallut en prévenir Luſane; mais ſans avoir l'air de lui demander ſon aveu, on lui en dit un mot en paſſant. Non, ma bonne amie, dit Luſane à Hortence, la maiſon de Madame de Bellune eſt ſur un ton qui ne vous va point. Le bal chez elle eſt un rendez-vous dont vous ne devez pas être. Le public n'eſt pas obligé de vous croire plus infaillible qu'une autre : & pour lui ôter tout ſoupçon du naufrage, le plus ſûr eſt d'éviter l'écueil. La jeune femme, d'autant plus irritée de ce refus qu'elle s'y attendoit moins, ſe répandit en plaintes & en reproches. Vous

abusez, lui dit elle, de l'autorité que je vous ai confiée ; mais craignez de me pousser à bout. Je vous entends, Madame, lui répondit Lusane d'un ton plus ferme & plus sérieux ; mais tant que je vous estimerai, je ne craindrai point cette menace, & je la craindrois encore moins si je cessois de vous estimer. Hortence qui n'avoit attaché aucune idée aux paroles qui venoient de lui échaper, rougit du sens qu'elles presentoient, & ne fit plus que verser des larmes. Lusane saisit le moment où la vivacité avoit fait place à la confusion. Je vous deviens odieux, lui dit-il, cependant quel est mon crime, de sauver votre jeunesse des dangers qui l'environnoient, de vous détacher de ce qui peut porter atteinte, je ne dis pas à votre innocence, mais à votre réputation, de vouloir vous faire aimer de bonne-heure ce qu'il faut que vous aimiez toujours. -- Oui, Monsieur, vos intentions sont bonnes ; mais vous vous y prenez mal. Vous voulez me faire aimer mes devoirs, & vous m'en faites une servitude. Il peut y avoir dans mes liaisons des conséquences à prévoir ; mais il falloit dénouer au lieu de rompre, & me détacher insensiblement des personnes qui vous déplaisent, sans vous donner le ridicule de m'emprisonner chez moi. Quand le ridicule n'est pas fondé, reprit Lusane, il retombe sur ceux qui le donnent. Cette prison dont vous vous plaignez, est l'asyle des bonnes mœurs, & sera celui de la paix & du bonheur quand il vous plaira. Vous me reprochez de n'avoir pas usé de ménagement avec le monde & avec vous-même : j'ai eu mes raisons pour couper dans le vif. Je sçai qu'à votre âge la contagion

contagion de la mode, de l'exemple & de l'habitude fait chaque jour de nouveaux progrès, & qu'à moins d'interrompre toute communication, il n'y a pas moyen de s'en garantir. Il m'en coûte plus que je ne puis dire de vous parler d'un ton abſolu, mais c'eſt ma tendreſſe pour vous qui m'en donne le courage; un ami doit ſçavoir au beſoin déplaire à ſon ami. Soyez donc bien ſûre que tant que je vous aimerai, j'aurai la force de vous réſiſter, & malheur à vous ſi je vous abandonne. - Malheur à moi! vous m'eſtimez bien peu ſi vous me croyez perdue dès que vous ceſſerez de me tenir à l'attache! Allez, Monſieur, j'ai ſçu me conduire, & Valſain qui me rendoit juſtice, n'a jamais eu à ſe repentir d'avoir daigné ſe fier à moi. Je vous déclare que dans mon époux je n'ai pas prétendu me donner un tyran. Il faut, pour condeſcendre à vos volontés, une force ou une foibleſſe que je n'ai pas; toutes les privations que vous m'impoſez me ſont douloureuſes, & je ne m'y accoutumerai jamais.

Luſane livré à lui-même, ſe reprocha les larmes qu'il lui faiſoit répandre. Qu'ai-je entrepris, diſoit-il? & quelle épreuve pour mon ame! moi ſon tyran, moi qui l'aime plus que ma vie, & à qui ſes plaintes déchirent le cœur? ſi je perſiſte, je la déſeſpere, & ſi je fléchis un ſeul inſtant, je perds le fruit de ma conſtance. Un pas dans ce monde qu'elle aime, va l'y engager de nouveau. Il faut donc le ſoutenir ce perſonnage ſi cruel, & bien plus cruel pour moi que pour elle.

Hortence paſſa la nuit dans la plus vive agitation;

agitation ; tous les partis violens ſe preſenterent à ſon eſprit, mais l'honnêteté de ſon ame en fut effrayée. Pourquoi me décourager, dit-elle, quand ſon dépit fut un peu calmé ? cet homme-là ſe poſſede & me domine parce qu'il ne m'aime pas ; mais s'il venoit à m'aimer, je régnerois bientôt moi-même. Employons les ſeules armes que la nature nous a données, la douceur & la ſéduction.

Luſane, qui n'avoit pu fermer l'œil, vint lui demander le matin, avec l'air de l'amitié, comment elle avoit paſſé la nuit. Vous le ſçavez, lui dit-elle, vous qui vous plaiſez à troubler mon repos. Ah ! Luſane, étoit-ce à vous de faire mon malheur ? qui m'eût dit que je me repentirois d'un choix que j'avois fait de ſi bon cœur & de ſi bonne foi ? En prononçant ces mots elle lui avoit tendu la main, & deux yeux les plus éloquens qu'eût jamais fait parler l'amour, lui reprochoient ſon ingratitude. Moitié de moi-même, lui dit il en l'embraſſant, crois que j'ai mis ma gloire & mon bonheur à te rendre heureuſe. Je veux que ta vie ſoit ſemée de fleurs ; mais permets que j'en arrache les épines. Fais des vœux qui ne doivent jamais te coûter aucun regret, & ſois ſûre qu'ils ſeront accomplis dans mon ame auſſi-tôt que formés dans la tienne. La loi que je t'impoſe n'eſt que ta volonté, non celle du moment, qui eſt une fantaiſie, un caprice ; mais celle qui naîtra de la réflexion & de l'expérience, celle que tu auras dans dix ans d'ici ; j'ai pour toi la tendreſſe d'un amant, la franchiſe d'un ami, & l'inquiéte vigilance d'un pere ;

pere ; voilà mon cœur : il eſt digne de toi, & ſi tu es encore aſſez injuſte pour t'en plaindre, tu ne le ſeras pas long-tems. Ce diſcours fut accompagné des marques les plus touchantes d'un amour paſſionné, & Hortence y parut ſenſible. Huit jours ſe paſſerent dans la plus douce intelligence, dans l'union la plus intime qui puiſſe régner entre deux époux. Aux charmes de la beauté, de la jeuneſſe, des graces, Hortence joignoit l'enchantement de ces careſſes timides, que l'amour, d'intelligence avec le devoir, ſemble voler à la pudeur. C'eſt le plus délié de tous les filets pour enveloper un cœur tendre. Mais tout cela étoit-il bien ſincere ? Luſane le croyoit : je le crois auſſi. Après tout, ce ne feroit pas la premiere femme qui auroit accordé ſon penchant avec ſes vues, & ſa politique avec ſes plaiſirs.

Cependant on aprochoit de ces jours conſacrés à la folie & à la joie, & pendant leſquels nous ſommes auſſi fous, mais beaucoup moins joyeux que nos peres. Hortence fit entrevoir à Luſane l'envie de donner une fête, où la muſique précéderoit un ſoupé qui ſeroit ſuivi de la danſe. Luſane y conſentit de la meilleure grace du monde, mais non pas ſans précaution : il convint avec ſa femme du choix & du nombre des perſonnes qu'elle inviteroit, & ſelon cet arrangement les billets furent diſtribués.

Le jour arrive, & tout eſt préparé avec les ſoins d'un amant magnifique ; mais ce matin même, le Suiſſe demande à parler à Monſieur. Outre les perſonnes qui ſe preſenteront avec des billets, Madame veut, lui dit-il, que

que je laiſſe entrer celles qui viendront au bal. Eſt-ce l'intention de Monſieur? Aſſurément, dit Luſane en diſſimulant ſa ſurpriſe, & vous ne devez pas douter que je n'aprouve ce que Madame vous a preſcrit. A l'inſtant même il ſe rendit chez elle, & après lui avoir raconté ce qui venoit d'arriver : vous vous êtes expoſée, lui dit-il, à rougir devant vos domeſtiques ; vous avez fait plus, vous avez haſardé ce qu'une femme ne peut trop ménager, la confiance de votre époux. Eſt-ce à vous, Hortence, d'uſer de ſurpriſe avec moi? Si j'étois moins perſuadé de l'honnêteté de votre ame, quelle idée m'en donneriez-vous, & quel eût été le ſuccès de cette imprudence? Le plaiſir de m'affliger un moment, & de me rendre avec vous plus défiant que je ne veux l'être. Ah! laiſſez-moi vous eſtimer toujours, & reſpectez-vous autant que je vous reſpecte! Je ne veux point vous humilier en révoquant l'ordre que vous avez donné : mais vous me ferez un chagrin mortel, ſi vous ne le révoquez pas vous-même; & votre conduite d'aujourd'hui ſera la regle de toute ma vie. J'ai fait une faute, dit-elle, je la ſens, je vais la réparer. Je vais écrire qu'il n'y aura chez moi, ni muſique ni ſoupé, ni danſe; je ne veux point afficher la joie quand j'ai la mort dans le cœur. Le public ſçaura que je ſuis malheureuſe, mais je ſuis laſſe de diſſimuler. Alors Luſane tombant à ſes pieds : ſi je t'aimois moins, lui dit-il, je céderois à tes reproches; mais je t'adore, je me vaincrai : je mourrai de douleur d'être haï de ma femme, mais je ne puis vivre avec la honte de l'avoir trahie en l'abandonnant. Je me ſuis fait

fait une joie ſenſible de donner une fête, tu la refuſes parce que j'en exclus ce qui n'eſt pas digne de t'aprocher ; tu m'annonces par-là qu'un monde frivole t'eſt plus cher que ton époux : c'en eſt aſſez, je vais faire dire que la fête n'aura pas lieu. Hortence émue juſqu'au fond de l'ame de ce qu'elle venoit d'entendre, & plus touchée encore des pleurs qu'elle avoit vu couler, fit un retour ſur elle-même. A quoi vais-je m'obſtiner, dit-elle ? Les gens dont il veut que je me détache ſont-ils mes amis ? me ſacrifieroient-ils le plus léger de leur intérêt ? & pour eux je perds le repos de ma vie, je la trouble, je l'empoiſonne, je renonce à tout ce qui peut en faire la douceur ! C'eſt le dépit, c'eſt la vanité qui m'inſpirent. Ai-je ſeulement voulu examiner ſi mon époux avoit raiſon ? je n'ai vu que l'humiliation d'obéir ? Mais qui commandera ſi ce n'eſt le plus ſage ? Je ſuis eſclave ; & qui ne l'eſt pas, ou qui ne doit pas l'être de ſes devoirs ? J'apelle tyran un honnête homme, qui me conjure les larmes aux yeux de prendre ſoin de ma réputation ! Où eſt donc cet orgueil que je lui reproche ? Ah ! je ſerois peut-être bien à plaindre s'il étoit auſſi foible que moi. Je l'afflige dans le moment même qu'il vient d'avoir l'attention la plus délicate à me ménager ! Voilà des torts, en voilà de réels & non pas ceux que je lui attribue. Allez, dit-elle à une de ſes femmes, allez dire à Monſieur que je veux lui parler. A peine eut-elle donné ce meſſage qu'il lui prit un ſaiſiſſement. Je vais donc, dit-elle, conſentir à m'ennuyer toute ma vie. Car je ne puis me diſſimuler qu'on ne s'amuſe que dans le monde, & tous ces honnêtes gens

au milieu desquels il veut que je vive, n'ont point l'agrément des amis de Valsain. Comme cette réflexion avoit un peu changé la disposition de son ame, elle se contenta de dire à Lusane qu'elle vouloit bien céder encore une fois. Elle s'excusa auprès des personnes qui lui avoient demandé à venir au bal, & la fête, aussi brillante qu'il étoit possible, eut toute la vivacité de la joie, sans tumulte & sans confusion.

Dis-moi donc, ma chere amie, s'il a rien manqué à nos amusemens, demanda Lusane à Hortence? Vous me déguisez quelquefois, lui dit-elle, la gêne que vous m'imposez; mais tous les jours ne sont pas des fêtes. C'est dans le vuide & le silence de sa maison qu'une femme de mon âge respire le poison de l'ennui; & si vous voulez voir ce poison lent consumer ma jeunesse, vous en aurez tout le plaisir. Non, Madame, lui dit-il, pénétré de douleur, je n'ai point cette cruauté froide que vous me supposez. S'il faut que je renonce au soin de vous rendre heureuse, à ce soin si cher & si doux qui devoit occuper ma vie, au moins n'aurai-je pas à me reprocher d'avoir empoisonné nos jours. Ni moi, ni les amis vertueux que je vous ai choisis, n'avons de quoi vous dédommager des privations que je vous cause; sans la foule qui vous environnoit, ma maison est pour vous une solitude effrayante; vous avez la dureté de me le déclarer à moi-même: il faut donc vous rendre cette liberté sans laquelle vous n'aimez rien. Je n'exige plus de vous qu'un seul acte de complaisance: demain je vous amenerai une société nouvelle; & si vous ne la jugez pas digne d'occuper vos loisirs,

firs, si elle ne vous tient pas lieu de ce monde qui vous est si cher, c'en est fait, je vous rends à vous-même. Hortence n'eut pas de peine à lui accorder ce qu'il exigeoit : elle étoit bien sûre qu'il n'avoit rien à lui offrir qui valût sa liberté ; mais ce n'étoit pas l'acheter trop cher que de subir encore cette legere épreuve.

Le lendemain à son réveil elle vit entrer son époux avec un front radieux où brilloient l'amour & la joie. Voici, dit-il, la nouvelle société que je te propose : si tu n'es pas contente de celle-ci, je ne sçais plus comment t'amuser. Que l'on s'imagine la surprise de cette mere sensible, en voyant paroîrre les deux enfans qu'elle avoit eus de Valsain. Mes enfans, dit Lusane en les prenant dans ses bras pour les élever sur le lit d'Hortence, embrassez votre mere, & obtenez de sa tendresse qu'elle daigne partager les soins que je prendrai de vous élever. Hortence les reçut dans son sein & les arrosa de ses larmes. En attendant, poursuivit Lusane, que la nature m'accorde le titre de pere, l'amour & l'amitié me le donnent, & j'en vais remplir les devoirs. Viens, mon ami, dit Hortence, voilà pour moi la plus chere & la plus touchante de tes leçons. J'avois oublié que j'étois mere, j'allois oublier que j'étois épouse, tu m'en rapelles les devoirs : & ces deux liens réunis m'y attachent pour toute ma vie.

Fin de la premiere Partie.

TABLE
DES
CONTES MORAUX.
PREMIERE PARTIE.

Fin de la Table de la premiere Partie.




Rare
Book
Room
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

